PLONGÉE EXTRÊME

OLIVIER TAÏEB

Tél. : 06 68 20 98 98

trezenghor@gmail.com

*« C'est à l'endroit où l'eau est la plus profonde*

*qu'elle est la plus calme. »*

*[William Shakespeare]*

1. *L’ivresse*

*Que savez-vous de l'ivresse ? L'avez-vous seulement déjà effleurée ?*

*Pas celle des psychotropes, mécréants ! Je vous parle de la pure, de l'originelle – celle qui vient des tripes – de cette déflagration organique intime face au défi ultime qui vous flanque un shoot d'adrénaline, un uppercut au cerveau, de cette danse paroxystique sur le fil du rasoir qui paralyse, irradie, transcende, dilate chaque pore de la peau à l'instant où l'on s'apprête à sauter dans le vide : l'ivresse qui flirte avec la possibilité d'une mort imminente, juste pour se rappeler qu'on est encore bien vivant…*

Avec fluidité, il progresse, slalomant entre les artéfacts de l'armée britannique : deux locomotives LMS Stanier Class F8, deux chars UC-MkII, des camions Bedford, des chenillettes Brenn Carrier, des jeeps, des motocyclettes BSA et Norton rangées comme des sardines, des MSA M-20, des fusils mitrailleurs BREN et des Lee–Enfield accompagnés de leur chargeur dix cartouches .303 British, des pièces détachées d’avions et de voitures, des radios, des bottes de soldats, des munitions dispersées, des obus d'artillerie…

*Où suis-je ?*

*Dans un mausolée aux morts ?*

*Dans un satané musée ?*

*Peu probable.*

Lui, les empreintes et les stigmates du temps, il préfère les traquer dans leur sanctuaire naturel, avant leur travestissement, avant ce storytelling mercantile prémâché et aseptisé. Les pièces à conviction, il aime les voir avant qu'elles ne soient souillées, arbitrairement agencées, il aime les piocher dans la boue, dans la crasse, dans le sang, dans le sperme, dans l’ADN, il aime en deviner les causes, déceler les enchaînements, poser les hypothèses, s'isoler à l'abri des regards profanes et béats pour échafauder des éléments de réponse, s’impliquer physiquement pour ressentir…

*Pourquoi suis-je là alors ?*

Un faisceau argenté de *glass fish* l'aveugle et dessine une petite lucarne ronde ; un sas invisible se forme, impalpable, mais il en distingue les contours tel un maillage virtuel. Il s'y engouffre. Cet endroit diffuse une énergie pure, intense, cosmique…

Il commence à comprendre.

Naviguant entre les eaux femelles de ses émotions profondes – purificatrices, tourmentées – et les eaux mâles de sa psyché consciente et rationnelle – calmes et ordonnées –, il explore la carcasse inquiétante d'un vestige de l'histoire. À moins que ce ne soit les vestiges de sa propre histoire.

*Laissons de côté l'intellect pour l'instant, ne courons pas le risque de tout perdre…*

D'un palmage maîtrisé de manière à ne pas soulever le sédiment, il pénètre dans les cales de ce navire à vapeur de la Seconde Guerre mondiale, au milieu des platax, des barracudas, des vivaneaux, des bancs de carangues. Une tortue le croise et le toise de ses trois paupières. Elle est amputée d’une patte avant. Malgré un seul propulseur, son vol reste gracieux, son *slow motion* inné l'envoute… Un courant soudain le déporte ; il tente de s’accrocher à une tôle rouillée et tranchante pour se stabiliser, à deux doigts de poser la main sur un poisson-pierre vénéneux – l'issue eût été fatale.

Les poissons-crocodiles semblent se rire de lui. Peut-être parce qu'il évolue entièrement nu et sans aucune source d’air.

*Avez-vous déjà ressenti l'ivresse ? Celle provoquée par la pression partielle d'oxygène anormalement élevée, qui dope le cerveau, exalte les sens et trouble le discernement. Lorsque chaque centimètre supplémentaire est un pas de plus vers le point de non-retour. Davantage d'ivresse, mais moins de chance d'échapper au rendez-vous syncopal…*

Il s'en fout.

Il y va.

Advienne que pourra.

Il ressent des vibrations intenses ; un élément perturbateur veut attirer son attention à la surface…

*Au diable !*

Il l'ignore, ressort de la cale et tombe nez à nez avec le canon antiaérien. La proue et le milieu du navire sont à la verticale, tandis que la poupe est détachée et torsadée à 90 degrés. Dans la grande cheminée centrale, deux murènes inquiétantes jouent à se défier…

… ou peut-être étaient-elles simplement en train de se courtiser, de s'accoupler.

À cause de cette brutale ingérence dans sa vie nocturne, il ne le saura jamais.

Il enrage.

Le vibreur l'avait extrait de son rêve lucide qu'il s'efforçait de maintenir vivace, en lévitation extatique.

Un de ces rêves rares, si rares.

Les rêves d’eau ne sont jamais anodins.

*Putain de vibreur !*

1. *By night*

La veille au soir, bien loin d'imaginer qu'il serait sur le pont dès l'aube, Le Garrec avait flâné dans la vieille ville pour s'enivrer de l'ambiance, s'imprégner des odeurs et des couleurs.

« Marseille appartient à qui vient de loin », écrivait Blaise Cendrars. En pénétrant dans cette réalité, il en saisit brutalement la profondeur. Ici, on a vite fait de se sentir citoyen du monde. Ici, les gens se sourient. Ici, les barrières sociales semblent se dissoudre dans les rues. Et pourtant il sait bien que la réalité est tout autre. Marconi l'avait briefé pendant le pot de départ avec sa rigueur professionnelle si singulière, sa manière à lui d’exprimer ses émotions. Il le savait chamboulé face à sa mutation si soudaine. Avec toute sa gouaille, il lui avait exposé qu'en ces contrées anisées, le coefficient de Gini pointait à 0,43.

*« Non, pas un taux local d'alcoolémie ni un sponsor de pétanque ! »* riait-il à gorge déployée, juste un foutu indice de technocrates qui mesure le niveau d'inégalité.

Car Marseille rappelle ces configurations urbaines tiers-mondistes qui voient se côtoyer sur le même trottoir, hyper-riches et ultra-pauvres.

Marseille,

Magique et paradoxale.

Trônant dans le top dix des villes les plus cool au monde avec l'arrondissement le plus pauvre d'Europe.

Marseille,

Carrefour des exils,

Carrefour des souffrances,

Carrefour des résiliences.

*Tu vas me manquer, Marconi.*

*Mon fidèle Marconi.*

*Sur qui vais-je me reposer maintenant ?*

*Qui palliera mes errements… mes absences ?*

La nostalgie lui enserra la gorge, l'espace d'un court instant.

Lui, ses seules références, c'étaient celles des films de Robert Guédiguian – celui qu’il surnommait le Ken Loach marseillais – dont les contours un peu flous se confondaient avec ses personnages ; sa vision tendre, poétique et cruelle d'une société déshumanisée qui dresse le constat de l'individualisme. Bien plus insidieux que celui de la lutte des classes. Car ici, les pauvres s’opposent aux pauvres, et les dominés ont récupéré le discours des dominants.

Une femme un peu vulgaire, mais plutôt bien gaulée, a essayé de l'alpaguer sur la rue des Petites Maries, l'invitant à prendre un verre chez elle. Il a décliné poliment son offre.

Était-ce une prostituée ?

Il n'en a pas la moindre idée.

Ici, il a perdu tous ses repères.

Ici, il ne connaît ni les convenances sociales ni les us et coutumes en matière de drogue, de drague et de sexe.

Ici, c'est un bleu, un vrai bleu. Dans un état de fragilité et d'incertitude, de ceux qui procurent une douce euphorie et réinsufflent un peu de jeunesse.

Pour pactiser avec les esprits de la Canebière, il s'est senti obligé d'ouvrir le bal avec une bouillabaisse. Terriblement cliché, certes, mais parfois il y a des clichés qui s'imposent, même à l'apôtre du non-conformisme qu'il était. Il aurait pu choisir l'Épuisette, pour son cadre enchanteur – posée sur les récifs du vallon des Auffes et sa vue sur la mer – mais les ambiances guindées lui donnent la nausée. Rien à faire, c'est épidermique, et s’il a fui le quart nord-est bling-bling de Rennes, ce n'est pas pour se retrouver au milieu de ces ersatz de « boboïtude ». Il opta pour un petit restaurant qui ne paye pas de mine, enclavé au milieu des bouillabaisses en boîte attrape-couillons.

Chez Loury, on sert la bouillabaisse en trois actes – comme la dramaturgie peuchère ! C'est ce détail impertinent qui l'a séduit.

Premier acte, soupe de poisson rouille et croûtons.

Deuxième acte, soupe de poisson, saint-pierre, baudroie, vive, rascasse.

Troisième acte, rouget-grondin arrosé du bouillon de cuisson et fielas, pour ne pas dire congre qui sonnerait moins noble.

Il a cherché les crabes, le patron et ses grandes moustaches de dompteur de lion s’est écrié : « Pas de favouilles ici ! ».

Nougat glacé au coulis d’orange en dessert, avant de finir jusqu'à pas d'heure dans un rade mal famé, excité par l'idée que ce serait la première et la dernière fois qu'on ne l'appellerait pas « commandant ».

Errer incognito dans une ville où tout reste à découvrir, un plaisir qu'il avait oublié depuis ce 1er janvier 2000 à la Havane. Animé par une pulsion irrépressible pour célébrer l'entame du nouveau millénaire, il avait laissé tout le monde sur le carreau – femme, maîtresse et enfant – et sauté dans le premier vol pour Cuba.

Comme ça, sur un coup de tête.

Sans point de chute.

Sans itinéraire.

Sans même le plus élémentaire repère géographique.

À deux doigts de se faire refouler au check-point de l'immigration par la junte militaire de Castro.

Au taxi de l'aéroport qui lui demandait où il allait, il s'est fendu d'un « *vamos al centro »* sans articuler et faussement assuré. Dans chaque ville, il existe forcément un *« centro ».*

L'hospitalité cubaine fit le reste.

C'est ce jour-là qu'il a réalisé que sa tête de métèque l'autorisait à se fondre dans n'importe quelle populace. À Cuba il passait pour un Cubain, en Égypte pour un Égyptien, aux Antilles pour un Antillais, au Mexique pour un Sud-Américain… lui, le juif errant, le caméléon. L'idée l'avait toujours fait sourire. Même pas juif pour les juifs, vu que sa mère était bretonne – un joli accident de parcours sur son arbre généalogique. Il avait pris son nom, pour brouiller les pistes. Mais ça, c'est une autre histoire.

1. *Danse avec les crabes*

C’est en voyant les crabes se disputer les chairs encore fraîches de son premier client marseillais qu'il prit vraiment conscience du changement de latitude et qu’un nouveau chapitre de sa vie s’ouvrait. Il n’avait même pas eu le temps de se racheter une brosse à dents, encore moins celui de se choisir une nouvelle literie. Sa première nuit phocéenne, il l’avait passée à même le plancher sur un tapis de yoga défraichi, prêté gentiment par sa nouvelle voisine, madame Nogueira. L'empathie à fleur de peau, elle avait même insisté pour lui passer un coup d'aspirateur. Le commissaire Eskenazi avait eu la courtoisie de lui offrir trois nuits d’hôtel comme cadeau de bienvenue ; une délicate attention qu’il avait déclinée par réflexe. L'instinct névrotique de « non-redevabilité » qui consiste à ne jamais être débiteur de quoi que ce soit envers qui que ce soit.

*Un jour, j'apprendrai à dire oui.*

Le corps avait atterri dans le ressac des calanques de la Vesse, une minuscule enclave en face de Niolon, blottie entre deux falaises de calcaire. C'est un touriste insomniaque sorti à la pleine lune pour fumer sa clope qui a donné l'alerte après avoir cru dans un premier temps qu'il s'agissait d'un phoque.

*Drôle de phoque !*

En retirant la bâche plastique qui recouvrait le corps, Le Garrec découvrit un homme quarantenaire aux cheveux châtains et aux yeux marrons, silhouette sportive, positionné sur le flanc droit, revêtu d’une combinaison de plongée et d’un « stabilizing jacket ».

Arborant ses trois chevrons, un fonctionnaire de police s’approcha de lui et se fendit d'un rapport circonstancié avec son accent tout droit sorti d'un film de Pagnol :

— Pas de masque, pas de bloc de plongée, un étui à couteau vide accroché à la stab, une ceinture « marseillaise » sans son lestage serrée comme un garrot autour de son bras gauche et une seule palme à son pied droit. Ouais, drôle de phoque !

Mais pas n'importe quelle palme : une Plana Avanti L. Ce détail a tout de suite sauté aux yeux du Breton. Insignifiant pour le commun des mortels, mais tellement évocateur pour lui, troublant même, eu égard à la fidélité sans faille qu'il lui voue depuis toujours, à la limite du fétichisme. Davantage adapté à la chasse qu'à la plongée avec bouteille, ce modèle de palmes n'est plus fabriqué depuis une vingtaine d'années. Excepté à ses pieds, il y a bien longtemps qu'il n'avait pas croisé l'une de ses sœurs jumelles ; il faut dire que ses soixante-et-onze centimètres de long, tout en rigidité, avaient vite fait d’infliger des crampes aux chevilles les plus aguerries.

— A-t-on retrouvé l’autre ?

— Non, commandant, pas pour l’instant.

— On l’a identifié ?

— Grégoire Montfort, vous connaissez ?

— Je devrais ?

Le sous-brigadier marque un temps d'arrêt et sourit de toute sa bonhommie :

— Oooh, vous êtes nouveaux ici ! Qui ne connaît pas Grégoire Montfort, figure de la jet set locale : un self-made man, coach et influenceur, qui a fait fortune dans la formation immobilière. Accessoirement, un putain de bon plongeur, membre fondateur de « la Team », un petit clan de têtes brûlées qui se shoote à l’azote. Des fadas de la profondeur, mais de vraies pointures ces gars-là. Quelques collègues ont eu le privilège de s’entraîner avec eux. Évidemment, ça reste entre nous, lance-t-il en lui adressant un clin d'œil.

— Pas de profondimètre, une montre ou un truc dans le genre ?

— Jetez donc un œil sur ses mains.

Tandis que le policier braque son pointeur laser en porte-clés sur le membre supérieur gauche de la victime, Le Garrec enfile des gants en latex, s’agenouille et soulève délicatement le poignet. Le pouce a été sectionné à la base.

Le sous-brigadier tapote dans la paume de sa main droite puis redirige le flux lumineux de son gadget afin d’orienter ses investigations. Le Garrec dégage aussitôt le bras droit pour constater que la main droite est restée crispée sur un ordinateur de plongée. Forçant sur les phalanges, il arrache l'ordinateur des doigts rigidifiés de la victime.

— J’ai préféré ne pas y toucher, se sent obligé de rajouter le fonctionnaire de police, dubitatif. Vous ne croyez pas que la police scientifique aurait…

— Aurait constaté que ses doigts étaient crispés sur l’ordinateur ? Vous avez fouillé les poches de sa stab ? Un parachute de palier, une ardoise, des MN90[[1]](#footnote-1) ?

— Ce n’est pas mon rôle, vous connaissez les procédures mieux que moi. Mais vous savez, ici plus personne ne plonge avec des tables, commandant. L’ordinateur les a reléguées au musée.

— Moi, si ! Et si la pile de votre ordi tombe en carafe à moins cinquante mètres, vous faites quoi pour calculer vos paliers, vous priez la Bonne Mère ?

En son for intérieur, il riait de cet anachronisme. À la base, il était apnéiste, et avec le temps il avait extrapolé à sa sauce quelques règles théoriques de la physique subaquatique. La seule raison pour laquelle il plongeait encore avec ses tables MN90, c'était pour nourrir une petite nostalgie liée à la première plongée bouteille avec son père. Aujourd'hui, ces reliques en plastique n'avaient qu'une fonction symbolique. Était-il superstitieux ? Il n'en savait rien, mais ce qui est sûr, c'est qu'avec elles, il se sentait protégé chaque fois qu'il s'abandonnait dans les douces alcôves de la grande bleue. Il avait bien un ordinateur de plongée, mais en panne depuis belle lurette.

*Un jour je penserai à changer la pile.*

D’une pichenette, il envoie valser un crabe un peu trop aventureux et se réancre dans le réel.

— Avait-on signalé la disparition d’un plongeur ?

— Pas à ma connaissance, commandant, mais j'interroge le CROSS et je vous le confirme.

— Profitez-en pour leur déposer ça, j’aimerais savoir ce qu’il a dans le ventre, conclut-il en lui tendant l'ordinateur du défunt.

Fondu dans le décor, à quelques mètres, le capitaine Morel n'avait pas manqué une miette des gesticulations de Le Garrec face à sa première scène de crime marseillaise.

« Le nouveau » sentait bien le poids de son regard circonspect posé sur lui. Morel observait sans jamais intervenir. Était-ce par courtoisie, le temps de le laisser prendre ses marques, ou était-ce pour découvrir à quel olibrius il aurait désormais à rendre des comptes ?

La quarantaine bien entamée, un visage aux traits fins avec une barbe mouchetée et des cheveux châtains grisonnants coupés à ras pour effacer sa calvitie, des yeux bleus perçants malicieux derrière des lunettes cerclées, le capitaine Morel s’affiche avec un costume à l’ancienne, gilet sans manches bien cintré et chemise blanche impeccable qu’il porte avec une aisance naturelle, complétés par une montre mécanique en bronze avec cadran noir à effet « glossy ». Il ne dit pas « oui », mais « yep ». Il ne dit pas « bureau », mais « bocal » quand tous les autres disent « l’Évêché ».

Sur le chemin du retour, celui qui était venu le cueillir ce matin au saut du lit, s'ouvrit davantage et posa les fondamentaux.

Primo, qu’il n’était pas d’usage de l'appeler capitaine. Ici, tout le monde le surnommait « Frog » en hommage au poisson-grenouille poilu : une grande bouche, se fond dans les décors, mauvais nageur, mais fulgurant quand il s'agit de passer à l'action. Le Garrec apprit ainsi que le poisson-grenouille poilu fonçait sur ses proies à une vitesse record de six millisecondes. Pouvoir compter dans son équipe sur un mec aussi discret et qui dégaine plus vite qu’un paparazzi sur la Croisette ne pouvait être qu'un avantage. Il n’osa pas lui demander si l'analogie s'arrêtait là ou si la pilosité substantielle faisait partie du package.

Secundo, qu’il était le meilleur rappeur de la PJ.

*L’oxymore personnifié*, songea Le Garrec.

Grisé par ces confidences, l’homme réservé des premiers instants se transforma en un torrent d'éloquence sauvage et crut bon de lui dresser une présentation quasi exhaustive de la substantifique moelle de Marseille, Taj Mahal du sud de la France.

À commencer par les bases : que c’est Molinari, charpentier de marine très réputé, qui a trouvé la solution pour dégager la Sartine – avec un T – qui bouchait le port. D’où l’expression « on va chercher Molinari ! ». Et que la Bonne Mère, elle étendait son linge tous les samedis. C’est pour ça qu’il n’y a pas de samedi sans soleil.

Ça, ce n’était que l’intro. Après, il déroula sans reprendre son souffle en passant du coq à l’âne : que le niveau zéro de la mer se situe à Marseille, que le premier camion pizza a vu le jour à Marseille en 1962, qu’elle était la ville du premier transplanté cardiaque en 1968, qu’on y trouve la plus vieille quincaillerie de France, que Nana est la plus vieille poissonnière et porte-bonheur du vieux port et qu’elle vend les yeux de Sainte-Lucie, que Marseille est sans doute la seule ville d’Europe où les canons sont braqués vers la ville et non vers la mer afin de mater les insurrections et protéger le pouvoir central. Et même que la ville avait été punie par Barras et Robespierre en 1794, la privant de nom pendant trente-huit jours.

Marseille, Marseille, Marseille, ses yeux brillaient ; il l’aimait sa ville !

Puis de conclure par l’essentiel – s’il n’y avait qu’une chose à retenir – les Marseillais sont à jamais, les premiers et seuls champions d’Europe et que les funérailles de Monsieur Tapie ont été célébrées comme celle d’un monarque.

Le Garrec en attrapa le tournis, rattrapé par sa nuit trop courte. Le coup de grâce lui fut donné par le GPS, quand Frog le configura sur la voix de « Mireille » qui, en plus de donner l’itinéraire, y allait de ses commentaires avec le soleil et les cigales dans la voix : « Police signalée, fais pas le mariole ! », « Allez boulègue, on va pas dormir là ! »

Frog avait établi un lien potentiel entre plusieurs décès intervenus dans le milieu de la plongée, « une épidémie de macchabés pas orthodoxe » d’après ses propres mots. La demande de mutation de Le Garrec dans le Sud n’avait pas été acceptée par hasard.

1. *Soixante-douze mètres, trente-trois minutes*

Les pecs saillants, les abdos sculptés dans le marbre – sans parler des autres attributs que sa nudité exhibait – il avait fière allure notre plongeur émérite sur la table d'autopsie de l'institut médico-légal de la Timone. Le Breton y retrouvait la morphologie de ses amis pompiers du temps où il allait se dérouiller les cuisses le dimanche pour s'entraîner au palmage, histoire d'entretenir la machine.

*Quand tu peux suivre un pompier à la palme, tu peux suivre n'importe qui*, s'enorgueillait-il.

À son chevet, une jeune femme – lieutenant de police – venue le seconder.

Kim Prado, une jolie Eurasienne de trente-sept ans avec des muscles longs et fins, une silhouette qui évoque Marcia Moretto, cette danseuse argentine qui inspira les Rita Mitsuko.

En la voyant près du corps, scrutant chaque détail de l'anatomie de Grégoire Montfort et s'attardant sur son bas-ventre, Le Garrec ne put contenir la pensée salace qui lui traversa l'esprit. À en juger la réaction de défense de sa collègue dès qu’elle l’entrevit, il fut certain qu'elle en perçut la teneur, comme s’il venait de la prendre la main dans le sac. C'est sur cette ambiguïté que se scella leur premier contact.

On dit que les premières impressions définissent les grands traits d'un schéma inamovible qui pose les ascendants psychologiques ; cette milliseconde de gêne, elle savait déjà qu'elle allait la payer très cher.

Ça venait d'illuminer la journée de Le Garrec ; d'autant plus qu’il apprit qu’elle assurerait son intégration et le brieferait sur les différents process. Mieux encore, qu’elle serait son binôme sur cette affaire. Au premier échange de regards, il sentit qu'un jeu vicieux allait s'instaurer entre eux, empreint de défiance et de séduction, et sur ce terrain, son intuition le trompait rarement.

Il allait devoir se concentrer sur les propos du médecin légiste, grand gaillard charpenté aux sourcils touffus et à l’œil malin, qui n'avait pas attendu les présentations officielles pour débiter son laïus atone, expédiant les observations préliminaires et l’examen externe du corps. Un frisson lui courut sur la peau pour lui rappeler que l’écart thermique entre la douce brise extérieure et l’intérieur de cette salle climatisée à outrance n’avait plus rien à voir avec celui de sa Bretagne natale. Une gêne en appelant une autre, les scialytiques aveuglants se reflétant sur le carrelage blanc et les meubles en inox réveillèrent brusquement sa photosensibilité ; il plissa des yeux par réflexe.

*D’où vient cette ânerie de poser systématiquement du carrelage blanc dans les salles d’autopsie ?*

— C’est vous le nouveau ? dit l’homme en blouse blanche pour capter son attention.

— Commandant Le Garrec, je…

— Après ! Vous me faites perdre le fil. Où en étais-je ? Ah oui, un examen du thorax qui démontre la présence de fêlures costales en latéral et en para-vertébral au niveau des 10e et 11e côtes, probablement attribuables, tout comme les ecchymoses des membres inférieures, aux manœuvres faites pour extraire le corps de l’eau en le tirant par son gilet de stabilisation. L’amputation du pouce et la pose d’un garrot sont les éléments notables sur lesquels il va falloir concentrer nos investigations en retraçant la chronologie. Intrigant, mais cohérent si on compare les résultats de l'autopsie aux profils de plongée que m'a transmis le CROSS… Au fait, vous êtes plongeur, commandant, non ?

— Disons que j’aime bien me reposer du bruit et de la bêtise du monde en respirant un peu d’air comprimé dans les bas-fonds des océans. Je suis de la vieille école, alors question théorie pure, autant vous dire, je suis une bille.

— Essayez quand même, l'invite-t-il en lui tendant les feuillets A4 où s'étalent les courbes des profils de plongée extraites de l'ordinateur du défunt.

Le Garrec se plie au jeu et commente en suivant la courbe du doigt :

—Descente dans le bleu à toute berzingue, soixante-douze mètres, trente-trois minutes… Hou ! Ça fait un paquet de paliers ça, je me trompe ?

— Continuez.

— Remontée jusqu’à neuf mètres en moins d’une minute… trois minutes de palier, aïe, léger ! Une petite minute à quatre mètres et hop, surface ! Visiblement, y’a pas le compte. Le pauvre type est remonté, sursaturé d’azote. Une vraie bouteille de champ’ qui n’attend plus que d’être sabrée. Accident de décompression, j’imagine. Une petite bulle là ou là – désignant le cœur puis le cerveau – et PAF !

— Pas mal pour une bille en théorie. En fait, oui et non. Il était bel et bien en train de faire un accident de décompression, mais ce n’est pas ça qui l’a tué. Hypothermie, commandant. Notre solide gaillard est tout simplement mort de froid.

— C’est con de mourir comme ça, il semblait costaud pourtant.

— En effet, c’était un coriace. Un type capable de se faire un garrot sous la flotte à moins soixante-douze mètres avec une seule main et sans paniquer, je lui tire mon chapeau. Hélas, il a perdu beaucoup de sang.

— Donc, il est probable que la baisse de l’afflux sanguin vers le cerveau ait entraîné une syncope après avoir fait surface. Puis le froid l’a emporté, alors qu’il ne pouvait plus lutter. C’est ça ?

— Presque, à la différence près qu’il a lutté pendant plusieurs heures contre l’hypothermie, jusqu’à ce qu'une bulle dans la moelle épinière vienne le bloquer définitivement. Tétraplégie, ce pauvre gars s’est vu mourir, impuissant, sans pouvoir bouger. On l’aurait mis dans un caisson tout de suite après qu’il ait fait surface, on l’aurait peut-être sauvé sans trop de dégât. Sans recompression immédiate, c’est la roulette russe, selon l’endroit où se coince la bulle.

Passé le round d'observation, Kim ose enfin se joindre au débat :

— Docteur, qu'est-ce qui vous fait dire que la pose du garrot a eu lieu à soixante-douze mètres ?

— L’examen tomodensitométrique qui me dresse le bilan des lésions osseuses et détecte les épanchements gazeux anormaux, pleuraux ou abdominaux. Complété par l’angioscanner où j’injecte du produit de contraste pour investiguer le système vasculaire. L’imagerie post-mortem est diablement précise aujourd’hui, et le grand avantage, c’est qu’on joue moins du scalpel. C’est une méthode non invasive qui n'interfère pas sur l'autopsie et permet la réinterprétation a posteriori. Pour en revenir à notre affaire, là, concrètement, le garrot empêche la circulation du sang et par conséquent empêche l’élimination des gaz dissous lors de l’expiration. Des microbulles se forment et bouchent les capillaires, engendrant un début de nécrose. Sur l’imagerie, j’ai donc comparé les coupes du bras gauche puis du bras droit, et autant vous dire que si le garrot avait été posé en surface, le résultat n’aurait pas été aussi différent. Additionné aux capillaires obstrués, le garrot multiplie par deux les nécroses. Regardez les taches foncées, là et là. En en mesurant l’étendue, je peux vous affirmer que son garrot a probablement été posé entre la vingt-cinquième et la trente-troisième minute.

— Et sa main ? interroge Kim en attirant les regards vers le pouce amputé. Quelle hydre des profondeurs a bien pu lui faire ça ?

— Une bestiole ? Peu probable. Pas le moindre mucus, pas la moindre sécrétion, pas la moindre marque de dents, mais une coupure propre, nette, linéaire entre le trapèze et le scaphoïde. C’est une tôle métallique bien acérée ou un couteau bien tranchant qui a fait ça, je ne vois rien d’autre. Ce n'est pas un accident, l'amputation semble volontaire et il faut avoir les tripes bien accrochées pour séparer son pouce du reste de la main. Mais il y a une dernière chose qui m’intrigue. Vous voyez ces contusions, là, juste en dessous de la plaie **–** pointant les marques violacées juste en dessous du pouce sectionné – j’aimerais bien savoir d’où ça provient.

— Sa main est bloquée dans une faille ou dans une structure métallique, tiens, pourquoi pas une nasse ? suggère Kim – entourant son poignet gauche en jointant son pouce et son annulaire de la main droite – on peut y entrer facilement, mais impossible d’en ressortir… Il force pour la retirer, reste bloqué, force encore jusqu’à se déchirer le pouce sur l’un des rebords tranchants de la nasse.

— Ça n’expliquerait toujours pas les contusions : trop circulaires, trop régulières. Ça exclut la nasse.

Au tour de Le Garrec d'émettre une hypothèse :

— Le bracelet de son ordinateur ? Si on l’a retrouvé dans sa main droite, c’est qu’il était probablement sur son poignet gauche. Si l’on considère qu’il a lutté pendant trente-trois minutes, des frottements successifs auraient-ils pu provoquer ces bleus ?

Le médecin légiste s'essuie le front avec une lingette et grimace, dubitatif :

— Avec le pire des frottements, un bracelet en plastique n’aurait pas laissé une telle contusion. Hypothèse rejetée.

1. *Kim Prado*

Au premier abord, sa minceur et la blancheur de sa peau inspirent une certaine fragilité. Elle en joue parfois, telle une jolie plante carnivore qui ouvre sa bouche pulpeuse pour émettre ses composés volatils, imitant les phéromones sexuelles des insectes qu'elle va dévorer. Bien moins subtile lorsqu’elle a dans son viseur une proie féminine avec qui elle ne s'encombre pas de préliminaires ; héritage du rapport de force mère-fille dans lequel elle s'est construite, dans les larmes et dans les cris. Une mère despote qui l'a élevée seule, de celles qui tuent ou rendent plus forte quand on y survit. À « l’Évêché », on l'apprécie pour son côté rentre-dedans ; ce n'est pas pour rien qu'Eskenazy la surnomme « Lucille », en révérence à la batte de baseball de Negan.

Mais bizarrement, Kim Prado n'avait pas réussi à trouver ses marques face à Le Garrec ; un je ne sais quoi d'inappréhendable venait perturber son écosystème. Le Breton échappait à tous les stéréotypes de flic qu’elle avait croisé jusqu’ici. Une sorte de charme exaspérant, d’aura déstabilisante empreinte d'un langage corporel qui affiche un détachement profond – limite je-m’en-foutiste – et un second degré équivoque qui plonge dans la perplexité.

Ça l’avait mis dans un état brouillon, nébuleux, submergée d'intentions contradictoires, à la fois hostiles et bienveillantes. Il faut dire que quelque chose la tracassait depuis ce matin et plaçait Le Garrec au second plan de ses préoccupations.

Un message anonyme reçu sur sa boîte mail avec un titre qui impose le teasing :

 *"À qui sont ces fesses ?"* Une photo insérée à même le corps du texte : de belles fesses bien rondes qui pourraient être celles de n'importe quelle belle nana du globe, mais qui pourraient également être les siennes. Un peu moins musclées, certes, mais le joli galbe qu’elle affiche aujourd’hui, ne s’est pas fait du jour au lendemain. Elle avait passé quinze minutes au réveil à comparer la photo au reflet de ses fesses dans le miroir.

En sortant de l'institut médico-légal, un deuxième mail l'attendait. Et toujours le même objet : "à qui sont ces fesses ?" accompagné de la même photo. Mais cette fois-ci, le plan était plus large et décrivait davantage la situation : la croupe offerte d'une femme. En arrière-plan, un miroir cerclé de rotin renvoyait un flash masquant le reflet de celui qui semblait tenir un appareil photo. L'étudiante fauchée qu’elle était avait bien acheté un miroir similaire à Maison du Monde pour accompagner sa table en rotin ramassée sur le trottoir. Mais tout cela remontait à une vingtaine d'années.

Combien de filles dans le monde avaient-elles acheté ce même miroir ?

Pas de panique, ne pas entrer dans son jeu, pensa-t-elle, ne pas répondre, feindre l'indifférence.

S’il s’agit d’un *ransomware*, ne pas mettre le doigt dans l’engrenage.

S'il s'agit d'un harceleur, sa jouissance serait décuplée au cas où un bras de fer s'engageait.

Son physique l'avait maintes et maintes fois mise dans des situations délicates. Elle avait appris à gérer ses peurs face aux hommes, à commencer par ce cours de self-défense qu'elle s'offrit le jour de ses 21 ans contre l’avis de sa despote de mère. Cette dernière voulait l’inscrire à des cours de valse et de madison en vue de la faire participer à des rallyes pour la caser avec un gosse de la bourgeoisie locale. Cet anniversaire fit date, celui de sa première désobéissance assumée et revendiquée. Grisée par le climat de défiance, son rendez-vous hebdomadaire devint rapidement bi-hebdomadaire. Non seulement il renforça sa confiance en soi, mais de plus, déclencha une addiction au corps à corps. Elle aimait cette décharge d'adrénaline face au mâle menaçant, cette étreinte charnelle dangereuse dont théoriquement elle sortirait triomphante à chaque fois. Il lui en fallut davantage ; elle s'essaya à tous arts martiaux qui privilégiaient le contact, mit la barre un peu plus haute à chaque fois, du taekwondo au viet vo dao en passant par le kick-boxing et le close-combat, pour finir par le krav-maga, Rolls du self-défense. La boucle était bouclée.

Ces salles qui suintaient la sueur et l’orgueil devinrent sa deuxième maison ; elle y fréquenta bon nombre de petits caïds et de jeunes policiers – ils se ressemblaient au début – impressionnant la galerie par la fluidité de ses déplacements et son fouetté radical favorisé par ses longues jambes et son mètre quatre-vingts. Sa mère avait rêvé d'en faire une danseuse mondaine soumise, elle, avait choisi de danser sur les tatamis crados avec les banlieusards reconvertis en vigiles ou en force de l’ordre.

Elle s'y frotta tant et si bien que l'étreinte du cours allait se prolonger à domicile. De fil en aiguille, sans même se poser la question, elle finit à l'école de police où son sex-appeal se mêlait à la crainte qu’elle inspirait dans les salles de combat des futures recrues qui priaient pour ne pas se retrouver face à elle. Elle ne voulait aucun traitement de faveur, combattre d'égal à égal avec les hommes, et corrigeait durement ceux qui retenaient leurs coups. Prendre une raclée par une fille, ça la foutait toujours mal devant les copains de promo, dans ce microcosme gorgé de testostérone.

\*

\* \*

Toujours est-il qu’en un sourire, Le Garrec l'avait pliée. Et là, sur l'instant, réfugiée derrière un manuel de théorie subaquatique pour éviter que leurs regards ne se croisent, elle rêve d’en découdre avec lui, de lui mettre une raclée pour lui montrer à qui il a affaire. Quelque chose d’insidieux s’est glissé entre eux, mais le Breton n’en sort pas gagnant pour autant. Lui non plus ne sait pas trop sur quel pied danser ; il ne trouve que des mots maladroits et la promiscuité de l’espace de travail dans lequel il n’avait pas encore pris ses marques, n’aide pas à dérider l’atmosphère. Peut-être aurait-il pu l’inviter à prendre un verre dans un endroit neutre, le temps de faire connaissance, pensa-t-il, un sas de décompression avant de se laisser engloutir par « l’Évêché ».

Frog observait leurs premiers pas empruntés. Il avait envie de sourire, mais se retenait.

Frappant sur le bureau, Le Garrec tenta de briser la glace en lançant le clap départ symbolique de leur réflexion partagée :

— Bon, en résumé, on a un gars qui disparaît en mer et que personne ne réclame. Un gars qui plonge seul à soixante-douze mètres sans bouger d’un iota pendant trente-trois minutes…

— Un banc de sable ? Il venait de trouver des amphores, suppute Kim, soulagée qu'un dialogue professionnel s'instaure enfin.

— Ou une épave ? Non, une épave a forcément du relief et sa courbe de plongée ne varie pas de dix centimètres. Peut-être cherchait-il quelque chose à un endroit précis. Une minute pour descendre, il savait très bien où il allait.

— Un truc qu’il aurait perdu lors d’une précédente plongée ?

— Pas con, j'y ai pensé aussi, sauf que ça ne colle pas avec ses dix dernières plongées, souligne-t-il en feuilletant la liasse des profils. Toutes se situent entre soixante-dix et cent mètres. Ce mec avait une addiction pour la profondeur. Le comble, c'est qu’il s’est fait sauter le caisson sur la plongée la plus soft. Comme si un Russe faisait un coma éthylique à cause de quatre Kronenbourg.

— Soixante-douze mètres c’est déjà énorme, non ?

— Ça l’est, mais pas tant que ça pour un plongeur chevronné. Le seuil hyperoxique est fixé à 1,6 bar de pression partielle d’oxygène. En somme, soixante-six mètres pour une plongée à l’air ; six mètres de plus, ce n’est pas grand-chose.

Un petit rictus en coin vint trahir la satisfaction de Frog quant à l’intégration de Le Garrec dans le groupe, dont le niveau de connaissance théorique et pratique en matière de plongée sous-marine s’en voyait soudain nettement relevé. Il profita d’un blanc pour intervenir.

— C’est le cinquième.

— Cinquième quoi ?

— Le cinquième plongeur décédé en deux mois à Marseille. Je ne suis pas un théoricien de la plongée, par contre les stats et les proba, ça me connaît et ça me taquine la calebasse. J’ai épluché tous les rapports qui existent sur la question et ce que je peux vous dire, c’est que les risques de mourir lors de plongées sont faibles et généralement associés à une mauvaise gestion du gaz, à un mauvais contrôle de la flottabilité ou à une mauvaise utilisation des équipements. Là où le petit voyant rouge s’allume dans ma tête, c’est l’épidémie de syncopes. En plongée bouteille, c’est rarissime. Je reprends mes notes. Là, c’est le légiste qui parle :

*« Alors, d’une part, parce que souvent le médecin qui établit l’acte de décès à tendance à tout regrouper dans le tiroir noyade pour masquer son incompétence, et d’autre part parce qu’en plongée scaphandre, la syncope ne peut être qu’hyperoxique, autrement dit, un taux d’O2 trop élevé dans le sang et provoqué par des plongées à l’air. Celle qu’on a coutume de rencontrer, et elle concerne les apnéistes, c’est la syncope anoxique : plus assez d’O2 à la remontée, extinction des feux ! »*

— Je confirme, dit Le Garrec.

— Après, pas besoin d'être un expert pour comprendre que l’opacité sur les circonstances de ces décès est liée à la nécessité de préserver le business local, ajoute Frog. Une mort suspecte c’est toute une procédure administrative avec risque de fermeture pour le club. Donc, ces décès se fondent dans la masse des statistiques comme pour les accidents de la route. Quatre syncopes hyperoxiques dans la zone des quarante mètres, moi je dis qu’on a une série plus que suspecte et quatre macchabées sans autopsie.

— Exhumons les corps.

— Ça s’imposerait. Mais je n’ai pas le feu vert : « Le dossier n’est pas assez solide pour le présenter à un procureur, on est au stade de l’intuition », dixit le taulier. Yep, seulement ma modeste intuition. Eskenazi m’a dit de creuser et qu’il me suivrait dès que j’aurais du concret.

— Qu’est-ce qui relie ces plongeurs ? Se connaissaient-ils ? Un profil type se dégage ? A-t-on récupéré leurs ordinateurs ? C’est par là qu’il faut commencer. Il faut aller voir chaque famille, recueillir les données qu’il nous manque, connaître les antécédents médicaux, récupérer les fiches d’enregistrement dans chaque club pour établir une liste des groupes de plongée, des binômes, des chefs de palanquée et des certifications afin de connaître les prérogatives de chaque plongeur et à quelles profondeurs précises ont eu lieu les syncopes. Voilà, tout ça quoi ! Et les questionner sur d’éventuels détails inhabituels qui auraient pu attirer leur attention. Toi, tu creuses ton intuition et nous, on se concentre sur la dernière victime. *Pa vez avel eo nizat :* c'est quand il fait du vent qu'il faut vanner, comme on dit chez nous.

— Je ne suis pas experte en plongée, mais puis-je faire une remarque ? minaude Kim en attendant qu’on l'y invite. Une ceinture de plongée sert à fixer les plombs, non ?

Elle retourne son livre tout en pointant son doigt sur la page dédiée aux lestages, forçant l’approbation laconique de Le Garrec.

— Certes.

— Et le lestage sert à tenir le palier. Comment pouvait-il se stabiliser sans plomb ?

— Poumon-ballast ou il palmait la tête en bas. Peut-être même qu’il avait mis des cailloux dans ses poches.

—Poumon-ballast ?

— *Ballast* c’est le « lest » et poumon, le truc que tu as dans la cage thoracique et qui fonctionne comme un ballon rempli d’air : tu le gonfles, tu remontes, tu le dégonfles, tu redescends. C’est la première habilité qu’un plongeur doit apprendre.

—Mais s’il retire les plombs de sa ceinture pour se faire un garrot, pourquoi ne pas les mettre dans ses poches ? S’en serait-il débarrassé en surface pour améliorer sa flottaison ?

— *Quizàs, quizàs, quizàs*… [[2]](#footnote-2)

Fredonnant machinalement ce standard langoureux, Le Garrec était déjà parti ailleurs. Comme on zappe d'une chaîne à une autre, l'univers d'Almodovar venait de le happer ; il avait glissé dans ce bar madrilène de *La mala educacíon*. Quels shunts neuronaux avaient bien pu l'y transporter ? Kim l’interpréta sans doute comme une manifestation de condescendance. Ce n'était pourtant pas le cas. En fait, il avait juste perdu l'habitude d'alimenter une réflexion collective. Alors il se fatiguait vite dans l'interaction.

De désespéré, ce boléro venait de passer à désespérant. Là, tout de suite, elle aurait vraiment aimé lui mettre une bonne déculottée sur le tatami le plus proche.

1. *Le voyage*

« Ô Mort, vieux capitaine, il est temps ! Levons l'ancre ! Ce pays nous ennuie, ô Mort ! Appareillons. »[[3]](#footnote-3)

C’est par ces mots qu’avait débuté le dernier hommage de « l’homme en blanc ».

Ce matin le mistral n’en finissait plus de souffler sur le quartier de la Timone, balayant les allées du cimetière de Saint-Pierre et ses cent trente hectares. Tel Thésée perdu dans le labyrinthe, Le Garrec dut s’y reprendre à plusieurs reprises pour trouver l’itinéraire le menant à son binôme et aux funérailles de Grégoire Montfort, mettant un certain temps à réaliser qu’il existait plusieurs « jardins du souvenir ». Kim était arrivée une heure avant le début de la cérémonie et s’était postée à l'écart avec son téléobjectif en mode rafale afin de nourrir le *hall of fame* de l’enquête. Armé d’un petit guide qu’un vendeur à la sauvette lui avait vendu dans le métro pour deux euros, Le Garrec avait entrepris de tuer le temps en s'adonnant à ce petit jeu qu’il affectionne tant et qui consiste à ériger des théories célestes « à deux balles ». En effectuant une triangulation entre les tombes de Gaston Deferre, d'Edmond Rostand et de Henri Verneuil, il se rendit compte qu’il tombait pile sur le caveau rutilant de la famille Montfort. D’en déduire tout naturellement que le feu plongeur émérite avait sûrement l'âme d'un dramaturge doublée de celle d’un duelliste. Il était souvent le seul à rire de ses égarements fictionnels et la moue dubitative de Kim en disait long sur le chemin qui restait à parcourir pour établir un début de complicité.

— Dramaturge, j’arrive à comprendre, mais duelliste, ça dépasse mes compétences.

— Mais si, réfléchis. Gaston Defferre : dernier duelliste français en 1967. Edmond Rostand : le duel entre Cyrano de Bergerac et le vicomte de Valvert, tu sais, la fameuse tirade du nez « et à la fin de l’envoi… » et Henri Verneuil, *Le Clan des Siciliens*, double duel d’anthologie : Alain Delon contre Lino Ventura – le truand contre le policier – et Alain Delon opposé à Jean Gabin – école française versus école sicilienne.

— Ah oui, quand même. Il ne faut pas te laisser cogiter seul trop longtemps, sinon tu pars loin. Très loin. Eskenazi m’avait briefé sur ton obsession des duels.

— Mon expertise, tu veux dire ?

— Appelle ça comme tu veux.

Le monde affluait toujours et en disait long sur la notoriété du défunt. Kim mitraillait sans faiblir. Pour lui décrocher un sourire, Le Garrec évoqua l’époque du tout analogique, le charme du 24x36 argentique où l’on prenait le temps de peaufiner son cadrage et sa mise au point avant d’appuyer sur le bouton parce qu’il fallait économiser la pellicule. Il lui demanda si elle soignait son « bokeh »…

— Mon quoi !

— Ton flou arrière ! Le truc qui permet de faire ressortir et de magnifier le sujet au premier plan.

Kim restait de marbre, concentrée sur sa tâche.

Faute de répondant, le Breton repris son guide à deux euros et continua son pèlerinage aléatoire en quête d’épitaphes, fasciné par ce concentré d’humanité édulcoré, gravé dans le marbre pour l’éternité : tantôt courte, tantôt à rallonge, tantôt dramatique, cocasse, ironique, laconique, tendre ou amoureuse, qui est à l’humain ce que le haïku est à l’évanescence des choses. Comme dans un film, il s’agit de trouver les bons mots de la fin.

 « Si sur le ring, la destinée amère a voulu, beau champion, que tu tombes au combat, saches que pour toujours dans le cœur de ta mère on entendra le tien qui bat. *À* mon fils *regretté »* était gravée sur la statue grandeur nature d’un jeune espoir de la boxe parti à vingt-trois ans. Il imagina la douleur de sa mère puis repartit vers ses « conjonctions » funéraires.

En alignant la tombe d’Edmond Rostand sur la statue du Boxeur il arriva pile – à équidistance – sur la fameuse tombe du carré 31. Celle de la famille Zampa qui concentrait à elle seule, toute l’âme marseillaise drapée de ses fantômes corrompus et consanguins, où mafia, politiques et *people* dansent ensemble « le mia ». Ou comment un proxénète de vingt ans – poulain de l’écurie Guérini – devint le garde du corps de Gaston Deferre, avant de monter en puissance et faire main basse sur la prostitution, la drogue, les jeux et les armes. Tentant de nouveau d’impliquer Kim dans ses élucubrations, cette dernière renvoya le Breton dans les cordes en lui expliquant qu’évoquer Zampa à un Marseillais, c’était comme apprendre à un Brésilien qui était Edson Arantes do Nascimento. Uppercut au menton. Le Garrec, même pas groggy, rigola intérieurement et se jura de reprendre l’avantage aux points lors du prochain round.

Pourtant, loin d'elle l'intention de se montrer hostile. En réalité, Kim voulait juste créer un peu de distance pour gérer cette affaire qui accaparait son esprit. Plus elle essayait d'en faire abstraction, plus ça l'obsédait. À chaque fois que Le Garrec sortait de sa ligne de mire, elle ne pouvait s’empêcher de consulter sa messagerie. Son mystérieux harceleur n’avait pas relancé suite aux deux premiers mails restés sans réponse, et maintenant elle espérait recevoir la suite pour en découdre, parce que le silence était pire que tout. Le bras de fer tournait en sa défaveur.

Devant un parterre imposant de proches et de figures locales, le curé déclina enfin son oraison funèbre.

Au premier rang, Ève, la femme du défunt. Derrière ses lunettes noires, elle ne laisse transparaître aucune émotion, donnant le ton à une assemblée sans effusions. Au milieu, quatre individus se démarquent, imposent le hiatus, imposent le yang. Quatre hommes habillés en blanc au milieu de costumes noirs ne peuvent qu’attirer l’attention. Kim les mitraille. Une femme les a rejoints au milieu de l’allocution. Elle a probablement la petite quarantaine, mais on lui en donnerait moins à cause de son look de starlette fragile avec le charme virginal qu’ont les ingénues. C’est la seule qui semble bouleversée et ose exprimer sa détresse. L'un des quatre hommes la réprimande… avant de la serrer fort dans ses bras. Puis se place face à l'assemblée pour rendre le dernier hommage, suscitant des réactions dissonantes : d’un côté le clan des outrés, de l’autre celui qui sourit et ose laisser échapper quelques rires.

Plaisanter avec la mort fait partie de ces tabous qui ont la peau dure, pensa Le Garrec. À cet instant précis, il aurait tant aimé pouvoir lire sur les lèvres de l’orateur en blanc, convertit intimement à la nécessité de dédramatiser la mort, de la magnifier. En résonnance spirituelle avec ces peuples qui acceptent la mort comme une conséquence implicite de la vie et vont **manger, chanter, danser** sur les tombes des défunts aimés pour sceller un lien indéfectible entre les deux mondes. Son rêve, c’est d’aller danser lui aussi sur les tombes. Les tombes de qui ? Peu importe. C’est l’idée qui le fait vibrer, comme il aimerait qu’on vienne danser sur la sienne. Mais le Breton a d’ores et déjà arrêté son choix sur l’incinération. Terrible dilemme. Il espère qu’il lui restera encore un peu de temps pour trouver la solution qui lui permettrait de concilier les deux.

Les deux policiers observent le cortège qui s'apprête à quitter le cimetière.

Ève ferme la marche, Kim lui emboîte le pas tandis que Le Garrec reste en retrait pour ne pas interférer.

— Merci de vous être déplacé monsieur le préfet, Greg aurait apprécié, dit Ève d'un ton solennel en serrant la main de l’homme en tenue de cérémonie coiffé de sa casquette brodée d'or.

Le haut fonctionnaire acquiesce avec la gravité protocolaire de circonstance et lui donne une dernière accolade avant de la quitter.

Profitant d'une brèche, Kim s’approche d'Ève en lui dévoilant discrètement sa plaque*.*

— Enquêteur Prado, toutes mes condoléances. Je suis désolée de venir vous importuner dans un moment pareil, alors je serai brève, juste une question.

— Vous ne manquez pas de culot.

— Greg était-il de nature imprudente ?

Ève lui affiche une fin de non-recevoir.

— Répondez-moi en deux mots, après je vous laisse tranquille.

— Vous m’emmerdez. Voilà, deux mots !

Elle éclate de rire nerveusement avant de se raviser.

— Non, imprudent n’est pas le mot adéquat…

Un long silence s'ensuit, nourri du tourment de toutes les âmes du cimetière.

— Demandez-leur à ces quatre-là ! lance-t-elle subitement, en désignant les quatre hommes en blanc avant de s’éloigner en hâtant le pas.

1. *À la pointe*

Le Garrec avait recontacté son « Marius » de la Vesse pour lui demander où Grégoire Montfort était susceptible de se fournir en équipement. Sans hésiter une seconde, il lui avait indiqué le seul *Diving Shop* qui jouissait de l'agrément de « la Team ». Il s'y rendit aussitôt.

Sur le long et épais comptoir en verre texturé évoquant le mouvement perpétuel de l’océan, Le Garrec pose l’étui de couteau retrouvé sur Grégoire Montfort et s'adresse au vendeur sans détour :

— Avez-vous ce modèle ?

Le vieux briscard à lunettes rondes et tee-shirt vintage kaki réagit en plaquant immédiatement sur le comptoir, un couteau et son étui identiques au sien.

— Monsieur est un connaisseur ! C’est celui que j’utilise aussi. Le plus cher, mais la crème des crèmes : complètement inoxydable, garanti à vie, léger comme une plume, tranchant comme une machette. Il ne faudra pas le perdre celui-là. Remarque, ce n’est pas moi qui m’en plaindrais, je marge bien sur cet article.

— Je l’ai trouvé sur la plage, lui dit-il en laissant entrevoir son badge de police.

Il ne répondit pas tout de suite, mais reprit après un silence :

—C'est celui de Greg, n'est-ce pas ?

— Comment le savez-vous ?

Le maître des lieux enlève les deux sangles du couteau neuf et le compare avec l’autre étui où un trou a été percé à la main.

— À ma connaissance, c’est le seul qui le portait sur sa stab, accroché par un mousqueton. Vous voyez, ça, ce n’est pas d’usine. Rapidité d’intervention disait-il, c’était un sacré bon, ce Greg.

— Vous le connaissiez bien ?

— C'était mon meilleur client, sourit-il, lui et « la Team ». Toujours à la pointe. Ils connaissent le dernier matériel avant même que je ne le reçoive et inspirent bon nombre de mes commandes hi-tech.

— La « Team » ?

— « Elite Diving » les plongeurs de l'extrême. Mais chut… C’est comme dans la Franc-maçonnerie, n'y est pas intronisé qui veut.

— Vous pourriez me les présenter ?

— Haha, surtout pas ! Tentez donc votre chance au Saint-James, le vendredi soir, lui suggère-t-il en riant. Non je plaisante ! Allez simplement à leur rencontre, ils plongent tous les jeudis matin sur le « Donator ». Si votre tête leur revient, vous aurez peut-être le privilège de participer à leur entraînement, au risque de vous faire humilier. Mais ne vous faites pas trop d’illusions, ils sont du genre très select. Pour info, celui qui prend les décisions se fait appeler Chinchorro.

— Merci pour le tuyau.

— S'il vous plait, ne dites pas que je vous ai rencardé, ces types n'aiment pas trop la publicité. Et on m'a dit qu'ils sont un peu à cran depuis la mort de Greg.

En signe d'approbation, Le Garrec lui adresse un « tout est OK » en langage des signes. Celui des plongeurs, évidemment.

\*

\* \*

Du côté de Kim, rien n'était OK.

Un troisième mail venait de tomber et contenait cette fois-ci une vidéo qui ne laissait plus place au doute : ses fesses de vingt ans au galbe naissant, son dos avec le grain de beauté entre les deux omoplates et surtout ce premier tatouage ridicule portant le nom de son premier amour qu'elle pensait éternel. L’espace d’un battement de cœur, elle resta pétrifiée au bord du précipice, une pointe acérée enfoncée dans ses tripes.

Elle encaissa. Mais trente minutes sous sa douche ne suffirent pas pour se laver de cette effraction intime rétroactive.

Évidemment, le deuxième protagoniste s'était bien gardé de laisser des indices susceptibles de l'identifier. Combien d'amants a-t-elle eu dans cette chambre de bonne de onze mètres – même pas Carrez ? Peut-être trois ou quatre. Il y eut ce bassiste qui la raccompagna sur sa moto après une audition mi-figue mi-raison pour un groupe de punk alternatif du temps où elle se rêvait la nouvelle Nina Hagen. Puis ce danseur de rock acrobatique avec qui elle s'envoya deux fois en l'air. Qui d'autre ? Un copain d'enfance éjaculateur précoce et le cousin d'une copine de fac rencontré au cours d'une manif, c'est tout. Et elle a beau se triturer les méninges, elle ne voit pas qui aurait été capable de commettre une telle malveillance à son insu. Ironie du sort pour celle qui jadis avait gagné ses premiers galons dans la cellule chargée de traquer la délinquance liée au « cyber harcèlement » et au « revenge porn ». Bien sûr, elle pourrait faire appel à ses anciens collègues et à leurs traqueurs hyper sophistiqués, mais rien que l'idée que sa sextape ne passe entre leurs mains la fit frémir, connaissant mieux que quiconque ces lascars, qui – aussi professionnels soient-ils – ne se privent pas d'y aller de leurs commentaires salaces et nourrissent secrètement un *Top Ten* des plus belles parties de jambes en l'air tombées dans leur escarcelle. Tout ça pour remonter à un IP qui finira probablement dans un cyber-café des quartiers nord, dépourvu de vidéosurveillance.

Elle hurla de toute son âme pour se délester de quelques grammes de furie, priant pour que les ondes se propagent jusqu'à un je ne sais quoi de divin qui puisse prendre l'affaire en main.

1. *Le son du silence*

*Avez-vous déjà entendu le son du silence ?*

Un instant suspendu, un aparté de quiétude où la mélodie du doux clapotis des vagues résonnait incongrument dans ce quotidien citadin qui tintamarre sans cesse. Le Garrec fait partie de ces hypersensibles aux bruits, de ces 1% de la population mondiale souffrant à la fois de misophonie et d’hyperacousie et vivant dans l’indifférence générale avec cette infirmité insidieuse.

Insidieuse, car invisible.

Invisible, car sibylline pour les 99% d’oreilles normales.

Presque honteuse.

*Excusez-moi de me tenir à l’écart de la foule et de souffrir de tous vos bruits : de vos rires, de votre sonnerie de téléphone, du cliquetis de vos textos, du cri de vos enfants, du vacarme de votre vaisselle, de vos talons qui claquent sur le parquet, du frottement de vos ongles, du crissement de vos sacs plastique… Excusez-moi de souffrir de vos nuisances ordinaires.*

Parce que chez lui, l’hypersensibilité ne fait pas dans la demi-mesure, elle s’attaque aux cinq sens et par extension au bon savoir-vivre en société. Imagine-t-on le chemin de croix d’un hyperesthésique qui analyse en permanence – consciemment ou non – le moindre détail de son environnement ? Les lumières éblouissantes, les goûts et les odeurs, exacerbés.

Calvaire de ses années de fac :

*Excusez-moi de souffrir de la fumée de cigarette qui m’empêche de vous accompagner dans ce bar, dans ce restaurant, dans cette boîte de nuit.*

*Excusez-moi de ne pas boire d’alcool parce que je n’en éprouve pas le besoin.*

*Excusez-moi de ne pas supporter votre odeur, de ne pas supporter tout court les odeurs synthétiques produites par l’industrie.*

Oui, l’ultra sensibilité s’apparente bel et bien à une infirmité invisible, portant en son sein une souffrance nébuleuse, inappréhendable.

Schopenhauer alléguait que la quantité de bruit qu’un homme peut supporter sans en être incommodé est en raison inverse de son intelligence, et par conséquent peut en donner la mesure approchée. Autrement dit, que l’on peut mesurer l'intelligence de l'homme à sa sensibilité au bruit. Ces chiens dans la cour d’une maison qui aboient pendant une heure sans qu’on les fasse taire en disent long sur l’intelligence du propriétaire. Celui qui fait claquer habituellement les portes au lieu de les accompagner avec la main ou qui le tolère dans sa maison est non seulement un homme mal élevé, mais encore une nature grossière et bornée. Nous ne serons complètement civilisés que le jour où les oreilles seront libres, elles aussi, et où l’on n’aura plus le droit, à mille pas à la ronde, de venir troubler la conscience d’un être qui pense.

Au cours de ses longues heures de planque, Le Garrec avait lu tout Schopenhauer. Il s’en était imprégné. Flic et hypersensible, ce n’est pas banal, d’autres diront antinomique, presque antonymique ; ils pointeront l’anomalie. Il leur répondrait que l’hypersensibilité n’est pas synonyme de fragilité. Bien au contraire. La carapace qu’il a dû se construire pour se protéger du monde extérieur l’a rendu fort, très fort. Et de souligner qu’en anglais, « sensible » signifie également « intelligent ».

*Avez-vous déjà entendu le son du silence ?*

Il repense au jour où il a entendu le son du silence pour la première fois. Planté au milieu de la jungle guatémaltèque, il était l'unique visiteur d'un site maya découvert récemment et pas encore ouvert au public. Il avait sympathisé avec le jardinier du site – il faut toujours se montrer agréable avec les « petites gens », c’est souvent eux qui détiennent les clés. Le silence ne signifie pas forcément l'absence de son, le silence peut être celui où l'absence absolue de bruits parasites laisse entrevoir une symphonie de petits sons multidimensionnels et mélodieux que l'on ne peut percevoir en temps normal : la respiration des arbres, le battement d’ailes des oiseaux, le frôlement des feuilles qui dansent avec le vent… Jamais silence n’avait provoqué une telle résonance, une telle harmonie extérieure et intérieure.

En rouvrant les yeux, Le Garrec fut presque surpris de se retrouver allongé sur le Zodiac qui lui avait été alloué par le centre opérationnel, le temps d’établir un contact. Là, planté au-dessus de l'épave du « Donator ». C’est sa réputation de plongeur breton qui lui a valu d'être sur l'enquête. Il s’en amuse :

*Ça ressemble à un petit air de vacances, si ce n'est que je m'apprête à tenter l'infiltration la plus imbécile de toute ma carrière.*

Le charme du silence se rompit tandis qu'un bruit de moteur se rapprochait.Face au soleil qui éblouit, il plissa des yeux pour se concentrer sur les quatre silhouettes qui chevauchaient crânement la vedette se rapprochant à grande vitesse.

Quatre silhouettes de plus en plus conformes à celles du cimetière. Ils avaient troqué leurs costumes blancs contre des combinaisons néoprène bicolores.

1. *« Fenzy-man »*

La barge alu bleu électrique fendait les vagues avec fière allure et vint s’amarrer sur une bouée, non loin du zodiac de Le Garrec. À son bord, les quatre plongeurs formaient un groupe bien soudé, dont on devinait une complicité et une mécanique bien rodée.

Le plus petit de la bande, c’est Pork-roll. Un mètre soixante-huit, brun ténébreux qui cultive soigneusement son look *bad boy* – mi-Scarface, mi-jeune premier sud-coréen : regard magnétique, frange coupée nette à ras des yeux, abdos bien dessinés.

Le plus grand se prénomme Nauru. Un mètre quatre-vingt-dix, quatre-vingt-six kilos, costaud crâne rasé, avec ses lunettes rondes teintées violettes, on le croirait sorti d’une bande dessinée dystopique futuriste des années 80.

Tantôt queue de cheval, tantôt chignon, la tignasse blonde aux yeux bleus, voilà Tikeau. Un mètre quatre-vingt, soixante-dix-huit kilos sans un pet de graisse, bardé de tatouages polynésiens où s’entremêlent, dans la plus pure tradition, requin marteau, tortue, raie manta et symboles ethniques.

Enfin, le premier de cordée se fait appeler Chinchorro. Grand blond svelte, coiffé en brosse, une barbe de sept jours qui a invariablement sept jours. L*’*archétype de l’homme alpha.

Le Garrec n’avait pas perdu une miette de leurs échanges et de leur langage corporel, faisant mine de se préparer en enfilant sa Fenzy[[4]](#footnote-4), le smartphone collé à l’oreille.

C'était l'heure d'entrer en scène.

Parlant fort à son interlocuteur imaginaire :

— Marco ? Ben oui, c’est moi ! Et où veux-tu que je sois ! Qu’est-ce que tu branles encore ? Ça fait quarante-cinq minutes que je poireaute comme une courge… Ouais d’accord… d’accord… à chaque fois tu me fais le même coup. Écoute-moi bien Marco, tu m’entends là ? Tu m’entends bien ? Alors, VA-MOU-RIR !

Les quatre voisins n’ont rien manqué de sa représentation, tout comme Kim dont il avait composé le numéro.

— Dites les gars, je peux ?

Pork-Roll lui jette un bout. Le Garrec s’en saisit et l’accroche au taquet de son Zodiac. Après avoir vérifié la solidité de son nœud, il tire sur le bout jusqu’à se hisser à hauteur de leur embarcation, se fendant d'un « Waow, joli bateau ! Salut les gars. »

— Salut, lui renvoie tièdement Chinchorro.

Les trois autres esquissent un geste de la main, poli et glacial.

— Mon binôme m'a posé un lapin. Réunion de dernière minute, pour ne pas dire un plan cul avec sa chaudasse de secrétaire.

— Ça se défend, t’as une photo de la chaudasse ? demande Pork-Roll.

— Je peux lui demander. Ça ne vous dérange pas si je me joins à vous pour une petite descente ? Je n’aime pas trop plonger seul.

— Pourquoi ? C’est cool de plonger seul, réplique Nauru.

— Ce n’est pas trop les consignes de la « Fédé », non ? s’aventure le Breton pour sonder le terrain.

— Nous on l'encule la « Fédé », bien profond.

— Il ne t’as pas manqué de respect, alors zen, Pork-Roll, zen. Moi je n’ai rien contre, tu peux te joindre à nous, rétorque avec autorité Chinchorro.

— Non, mais, je ne veux pas déranger…

— *Don’t worry* on t’a dit.

Le Garrec repensait aux propos du vendeur, était-ce une invitation sincère ou juste un jeu de dupe dans lequel il serait le dindon de la farce ? Il avait prévu des munitions pour installer un peu de convivialité et s'empressa de sortir une bouteille de rhum arrangé.

— Le petit verre de l’amitié ?

Pork-Roll retint sa verve, Tikehau dissimula difficilement son envie de rire.

— Ou après peut-être ? renchérit-il, pressentant une maladresse.

Bascule avant, les trois condisciples ont déjà disparu sous l’eau.

— Plonger bourrés, ce n’est pas trop leur éthique. Tu comprends ? T’as l’air d’un gars sympa, mais il va falloir remettre ça à un autre jour et apprendre à t'équiper plus vite. Ciao mec et à la tienne ! lui lance Chinchorro en effectuant une bascule avant tout en portant son pouce à sa bouche en guise de boutade alcoolisée, et de disparaître à son tour.

Le Garrec reste coi, sa bouteille à la main. « À la tienne Étienne ! » clame-t-il dans le vide en trinquant avec une mouette qui le regarde de travers. Il repense à la théâtralité de son entrée et évalue sa prestation en s’attribuant un 3 sur 10. *Et encore, c’est bien payé.* Puis de s’interroger sur ses épanchements de testostérone. Pourquoi ces réflexes grivois quand il s’agit d’attirer la sympathie d’autres hommes ? Il réalise qu’il n’a pas encore éteint son smartphone et que Kim doit bien se marrer à l’autre bout du fil. *Première tentative, premier bide : un partout la balle au centre* doit-elle penser, avant de lui envoyer la photo d’une égérie de Russ Meyer au décolleté abyssal, accompagnée de la légende : « ma secrétaire t’embrasse, enjoy your dive. Marco », preuve qu’elle n’avait rien manqué de la conversation

*Et puis merde ! Maintenant qu’on y est !*

Dans l’ADN de tout plongeur breton, il y a cette addiction pour la plongée sur épave. Pas moins de 1400 d’entre elles jonchent les fonds sous-marins de la côte de Jade jusqu’à la côte d’Émeraude en passant par la côte des Légendes et celle de Granit Rose. Il faut dire que la configuration « accidentée » de la région a favorisé les scénarios catastrophes et que les bases de Brest et de Lorient – bunkers allemands pendant la Seconde Guerre mondiale abritant quatre flottilles d'U-Boote de la Kriegsmarine – ont largement contribué à garnir le cimetière aquatique. Le Garrec en avait rêvé de ce trophée méditerranéen qui trônait dans les hit-parades ; réservé aux plongeurs chevronnés à cause d’un courant pouvant s’avérer extrêmement violent. Combien de néophytes faisant fi de cet avertissement ont-ils fait l’amère expérience de ne pas réussir à l’atteindre et ont dû se contenter de la contempler de loin, en surface, emplis de honte et d’amertume après avoir frisé l’essoufflement ? Il sourit : un Breton n’a pas peur d’un courant marseillais ! Le Garrec est juste ému à l’idée de cette conjonction, de cette rencontre entre lui, voyageur aquatique insignifiant, et ce monstre d’acier qui a parcouru les Océans du monde. Le commun des mortels s'extasie en découvrant le sarcophage de Ramses II rapatrié dans un Airbus A350 d'Air France pour atterrir dans un musée bien propret. Lui, c’est ici qu’il se sent connecté à la culture et à l’histoire du monde.

Il en a fait des voyages, il en a évité des écueils, ce fier cargo construit en Norvège en 1931 et revendu en 1933 pour le transport de bananes entre la France et les Antilles, avant de changer de nouveau de cap alors qu'éclate la Seconde Guerre mondiale. Rebaptisé Prosper Schiaffino, il file vers son destin et devient le dernier rescapé d’une flotte de 20 navires. Le 11 octobre 1945, le cargo quitte Marseille avec six cent cinquante tonnes de légumes secs et de pommes de terre, décharge sa cargaison à Alger et repart pour Mostaganem qu’il quitte rempli de barriques et de citernes de vin. Pour se protéger au maximum du mistral, il fait route sur l’Espagne, longe les côtes jusqu’à la France et, en vue des îles d’Hyères, passe au sud de Porquerolles. Mais pour avoir serré un peu trop les Sarraniers, il tombe sur un champ de mines résiduelles et heurte l’une d’elles. Le 10 novembre 1945, il sombre avec sa cargaison de vins d’Algérie entre les îles de Port-Cros et Porquerolles et scelle définitivement le destin de la Compagnie Schiaffino.

Une pensée furtive pour ses ancêtres livournais qui travaillaient pour la fameuse maison Bacri et qui naviguèrent jadis sur l'Aziza, dont le capitaine était un certain Schiaffino, quelques décennies avant qu’un de ses descendants n'érige la Compagnie du même nom. Il a l’intime conviction, il le sent dans ses tripes, jusque dans son ADN, que l’un de ses ancêtres a forcément foulé le pont de ce glorieux cargo.

Il n’y a pas de hasard, juste des boucles temporelles, juste des synchronicités quantiques…

Après avoir jeté le contenu de son verre par-dessus bord, Le Garrec enfile son bloc de plongée et se jette à l’eau en bascule arrière. Les quatre plongeurs ont déjà disparu dans le bleu. Des chapelets de bulles remontent par intermittence et semblent se focaliser en un point bien précis. Le Garrec descend en scrutant le fond, tentant de les localiser, puis fait une halte à vingt mètres afin d’admirer la vue d’ensemble du fantôme bleuté qui repose bien droit sur le sable métallique, très étonné de ne pas retrouver l’image d’Épinal de ses livres de plongée : le mât au sommet duquel les nuées de poissons avaient l’habitude de se donner rendez-vous. Il comprend vite que le temps a fait son ouvrage et que le mât s’est fracturé avant de tomber sur bâbord. Il repère le point le plus profond et s’y rend. Le safran et l’hélice, immense, qui donne une idée de la puissance qu’il fallait pour déplacer un navire de soixante-dix-huit mètres et ses 1698 tonneaux. Il y colle son profondimètre : cinquante-et-un mètres, le compte n’y est pas. On est bien loin des soixante-douze mètres de la scène de crime théorique.

*Tant pis, autant profiter de l’instant.*

En remontant vers la proue, il prend le temps d’admirer la grande barre à roue, aperçoit, juste derrière le château arrière, une hélice de rechange, puis survole les traverses de ce qui était jadis le pont.

*Mais où sont passés les quatre lascars ?*

Il pénètre avec prudence dans la cale arrière et découvre la partie moteur à quarante-quatre mètres et les cuves qui contenaient le vin. Dans les recoins du navire, il devine de nombreux chapons, des rascasses brunes et rouges en tenue de camouflage faisant corps avec la rouille et la flore. Des murènes et des congres tapis dans la pénombre des cales attendent leur heure pour chasser. Il tombe nez à nez avec un beau mérou, nullement effrayé, qui observe le plongeur, passe à travers les coursives et les superstructures à trente-cinq mètres, là où la colonisation est la plus dense, peine presque à se frayer un passage au milieu d’immenses bancs d’anthias, de castagnoles, de sars, entourés parfois par des dorades royales, puis contemple la cuisine exiguë et ses fourneaux. En ressortant de celle-ci, côté tribord, il se faufile dans un trou pour accéder à la cale centrale, puis ressort à proximité du mât. Après la cambuse, il atteint les quartiers de l’équipage avec sa baignoire et sa cuvette de W.C., puis aborde la cassure provoquée par l’explosion et entre dans la cale avant, décapsulée par la mine. Dans cet espace, phare éteint, la vision du bleu est envoûtante et laisse croire qu’il vient de se poser devant un écran de cinéma. Face au trou béant laissé dans la coque du cargo, il visualise la violence de l’impact et imagine la rapidité avec laquelle le pauvre Prosper a sombré. Il ressort de la cale sur la proue posée sur bâbord et tombe en extase devant la profusion et la beauté de la faune et la flore ; les cinquante années passées sur le fond ont transformé l’épave en un véritable récif fleuri, le cargo est littéralement recouvert d’éponges, d’alcyons, de grandes gorgones rouges et jaunes mesurant jusqu’à un mètre. Sur le sable, tout autour de l’épave, il observe les mostelles et les énormes rougets qui semblent nourris aux hormones. Il consulte son profondimètre puis sort ses tables de plongée, par réflexe plus que par nécessité ; il y a bien longtemps qu’il les connaît par cœur. Après avoir jeté un dernier coup d’œil dans le bleu et constaté que les bulles avaient disparu, il amorce sa remontée et entend un bruit de moteur qui s’éloigne.

*Un jour, il faudra que je pense à changer les piles de mon ordinateur.*

\*

\* \*

— La chaudasse de secrétaire était occupée alors j’ai pris l’initiative, dit Kim.

Accompagnée de Frog, elle n'avait pas résisté à l'envie de cueillir Le Garrec au mouillage pour recueillir son récit à chaud et arrêter de gamberger, seule dans son coin. À moins que sa motivation première ne fût autre. Celle de lire sa déconvenue dans ses yeux.

— J’ai raté quelque chose, interroge Frog ?

— Oui, de grands talents de comédien. Sa reconversion après la PJ est toute tracée. Qu’est-ce qui n’a pas collé ? lui demande-t-elle en voyant son air emprunté.

— Oh rien… ce n'était qu’un round d'observation. C’est le genre de gars qu’il faut apprivoiser.

— Peut-être ne fais-tu pas le poids. Niveau plongée, j’entends.

— Tu me cherches ? C’est quoi, pour toi, faire le poids en plongée ?

— Je ne sais pas, c’est toi le plongeur… la profondeur peut-être.

— La profondeur ce n’est qu’une question d'accoutumance à la pression. Comme la Tequila, si tu es capable d’en prendre cinq verres un jour, tu peux en prendre six, le lendemain.

— Champagne, Kronenbourg, Tequila… j'adore tes métaphores puisées au cœur de la littérature éthylique.

Frog s’en mêle :

— Tu ne peux pas comprendre. Tu ne bois pas, tu ne fumes pas, tu ne plonges pas…

— Mais ?

— Sans doute compenses-tu par…

— Par la baise ?

— Ah, ben puisque tu le dis.

Le Garrec reprend la main :

— D’ailleurs, comme diraient Boyle et Mariotte : « La somme des vices est une constante. »

Au quart de tour, Frog embraye sur un rap improvisé :

*« Entre joker et condés, la danse*

*Tempo de la rue, potos en transe*

*L’ambiance des vices, en cadence, tu dévisses*

*Tous en lice, le monde et ses malices nous enchante*

*Tu pénètres sur le lieu de la joute*

*Mais surtout pas de shoot*

*Méfiance, abstinence, bienséance, tu compenses*

*Sista’, la somme des vices est une constante*

*Yep ! Sista’crois-moi*

*La somme des vices est une constante »*

*« Pas d'alcool, pas de clope*

*Tu t’es marginalisée, ostracisée*

*Mais pas pour autant, fragilisée*

*Tempo de la vie, potos à tes côtés,*

*Kaïra dans notre mire, ne pas focaliser sur le pire*

*Sista’, notre alliance, tempo du désir, inspire*

*Plaisir sans limites, nique ta mère les interdits*

*Mais pour toi, pas d'alcool, pas de clope*

*Juste du sexe… à l’infini »*

— Refrain ! annonce-t-il en levant le doigt.

*« Entre joker et condés, la danse*

*Tempo de la rue, potos en transe*

*L’ambiance des vices, en cadence, tu dévisses*

*Tous en lice, le monde et ses malices nous enchante*

*Tu pénètres sur le lieu de la joute*

*Mais surtout pas de shoot*

*Méfiance, abstinence, bienséance, tu compenses*

*Sista’, la somme des vices est une constante*

*Yep ! Sista’crois-moi… »*

Le Garrec et Frog de concert :

— *« … la somme des vices est une constante »*

Et de rire aux éclats.

— Bande de crétins ! Bon, à part votre expertise en physique graveleuse, vous avez quelque chose à proposer ?… Frog ?

— Je me demandais comment un mec si jeune s'y était pris pour posséder un tel patrimoine immobilier.

— Ah d'ailleurs, as-tu fait la petite recherche que je t'ai demandée ?

— Yep ! Zéro marmot.

— Alors elle hérite seule d’un sacré pactole. C’est un mobile ça, non ? Il va falloir lui rendre visite.

— Déposez-moi au cadastre, enchaîne Frog, j’ai deux-trois infos à recouper. On se retrouve au bocal pour faire le point.

1. *« la condition sine qua non de sa raison »*

Une maison d’architecte où chaque détail a été considéré sous tous ses angles, où tout est diablement à sa place, où l'alliance audacieuse du bois et du métal confère à la demeure une élégance intemporelle. Le hall d'entrée accueille avec des murs en pierre grise aux nuances subtiles qui contrastent avec le sol en chêne brut. Un escalier en colimaçon de acier noir s'élève avec grâce, suspendu comme une œuvre d'art cinétique. Les reflets dorés du lustre contemporain se mêlent aux ombres dansantes projetées par les poutres de bois apparentes. Chaque pièce semble raconter une histoire unique, mélangeant les matériaux bruts patinés par le temps avec des éléments modernes épurés. Dans le salon, un mur en pierre brute sert de toile de fond à un canapé en cuir aniline à l’élégance intemporelle et les étagères en béton patine industrielle exposent des sculptures minimalistes en albâtre translucide mêlées à des souvenirs de voyages lointains. Les grandes baies vitrées encadrent des vues panoramiques sur la nature environnante, invitant la lumière naturelle à flirter avec les textures intérieures. Trois amphores font office de pot de fleurs en mêlant le charme antique et méditerranéen. Rien n'est superflu, chaque élément a sa raison d'être.

Et pourtant, une froideur impalpable plane dans l'atmosphère. D’aucuns diraient, l’intérieur d’une épouse qui s’ennuie à mourir… Une subtile discordance entre le décor idyllique et l'émotion humaine qui s’en dégage.

La veuve ne leur proposa même pas un verre d'eau et ne fit pas d'effort pour réchauffer l'atmosphère.

— Du quel Greg voulez-vous que je vous parle ? demande Ève avec une certaine emphase. Du promoteur immobilier, homme d’affaires brillant, arriviste, respecté, craint et envié ? Du séducteur invétéré, amant remarquable, prédateur inassouvi, mari infidèle bouffeur de chattes ? De l’hédoniste insatiable, anti OGM, gourmet, gourmant, bouffeur de tripes, de cervelle et de viande de cheval ? Ou bien du plongeur barge, supérieur, intransigeant, bouffeur d'azote et de sensations fortes ?

— Servez-nous un cocktail de tous ceux-là, propose Le Garrec, visiblement séduit par le charisme de l'oratrice.

— Pas envie. Mais pour répondre à la question de votre collègue venue m’importuner l’autre jour, Greg était le meilleur plongeur qui soit. Il maîtrisait chaque paramètre de sa plongée, comme il a toujours maîtrisé chaque paramètre de sa vie.

En mode « guêpe », Kim ne la laisse pas enchaîner et prend l'initiative de la bousculer d'entrée.

— Dites-moi, pas d’héritier, sa mort vous profite drôlement.

Ce qui ne semble nullement déstabiliser Ève qui répond du tac au tac :

— Son pognon ? Ses maisons ? Ses voitures ? Ses bateaux ? Là, je vous arrête tout de suite, j’étais riche bien avant de le rencontrer. Veuve à vingt-cinq balais d’un gros poisson du show-biz, pour ne pas dire un gros maquereau. Alors à quoi va me servir de l'être encore plus ? Je ne suis même pas foutue de renouveler ma garde-robe tous les mois, d’avoir trois valets à ma botte, de comprendre les règles du Texas Hold’em, d’avoir ma photo dans la dernière page de Voici, même pas foutue de me procurer l’adresse d’un gigolo. Je crève de tout ce pognon*,* vous comprenez, madame l’enquêtrice ?

Et d’ajouter d’un air condescendant : « Greg était un diamant brut, mais c’est moi qui l’ai taillé. Moi et mon carnet d’adresses. »

La joute était lancée, Kim se devait de relancer pour ne pas perdre la face.

— La jalousie ?

— Si j’étais jalouse, je ne l'aurais jamais épousé ma p’tite dame ! Avant de me passer la bague au doigt, Greg m’avait déjà trompée dix fois. Je savais pour quoi je signais, les règles du jeu étaient clairement établies dès le début. Et si je vous disais que j’y trouvais parfois mon compte ? Greg était un amant hors pair, un homme brillant, audacieux, des projets plein la tête, toujours en quête de nouveaux défis. Il voulait refaire le monde, un monde formaté à son idéal, oui, c’était un vrai idéaliste – elle se reprend – non, idéologue serait plus juste. Il vivait dans le monde des idées, il me nourrissait intellectuellement. On lui aurait donné un ministère qu’il aurait secoué tous ce panier de crabes, botté le cul terreux de tous ces bureaucrates à la noix. Il vomissait leur manque de singularité, de réalisme et de créativité. Tout ce qu’il touchait, il le transformait en or…

— Mais ? relance Le Garrec.

Ève soupira longuement, laissant entrapercevoir une fissure, puis reprit aussitôt de la contenance.

— Il était fou… fou de sensations fortes, fou d’adrénaline. La plongée était son exutoire, « la condition sine qua non de sa raison » comme disait l’autre…

Elle marque une pause, puis fixe Le Garrec droit dans les yeux : « Vous pensez qu’il a été assassiné, commandant ? »

Le Breton élude, en s'appropriant la figure de style chère au psy de sa vie antérieure, celle du retour à l'envoyeur :

— Vous, qu'en pensez-vous ?

— Le jour où l'on s’est rencontrés, nous étions face à la mer… sa première parole a été : « c'est là que je mourrai ». Ça m’a profondément émue… Il n’y avait rien de désespérant dans sa voix, juste l’émanation d’une intense sérénité. Après, j’ai compris que la seule qu’il respectait vraiment, c’était « Elle ». Il était humble devant les éléments, savait qu’il ne servait à rien de lutter contre eux… juste lutter avec eux… Mais une chose est sûre, il n’avait pas encore décidé de la rejoindre, j'en ai l'intime conviction.

— Pourquoi n’avez-vous pas signalé sa disparition quand vous ne l’avez pas vu rentrer le soir ?

— Quand il ne rentrait pas, j’évitais de le déranger. Vous voulez que je vous fasse un dessin ?

Ils se fixent dans un silence empreint de gêne… Kim en profite pour reprendre la main :

— Qui était la fille en pleurs au cimetière ?

— Aucune idée, je n’ai jamais tenu le carnet de bal des groupies de Greg.

— Vous pouvez nous parler de ses quatre amis ? Vous n’aviez pas l’air de les porter dans votre cœur la dernière fois qu’on s’est vues.

— Je ne vois en eux que la face perverse de Greg, celle où je ne devais pas trop m'aventurer.

— Greg était-il avec eux le matin de sa disparition ? interroge Le Garrec.

— Probablement.

— Une conviction ou une certitude ?

— Chaque quatrième jour du mois, ils avaient l'habitude de se retrouver. Une sorte de rituel maçonnique entre Greg et Stéphane…

— Chinchorro ?

— Ils m'emmerdent avec leurs pseudos ridicules ! Greg et Stéphane se sont rencontrés un 4 octobre. Je n’ai jamais réussi à en savoir plus, si ce n’est que ça finirait mal un jour ou l’autre. Pour tout vous avouer, nous ne faisions jamais l’amour le 3 au soir, il devait garder tout son influx, me disait-il… vous savez, comme ces athlètes de haut niveau la veille d’un match important. Quand j’insistais, il me citait Platon qui préconisait l’abstinence pour assurer de bonnes performances aux Jeux olympiques. Imparable. La plongée du 4, c'était ses Jeux olympiques. Après, il disparaissait souvent pendant trois jours…

— Rejoindre une femme ? cru bon de rajouter Kim, enfonçant le couteau dans la plaie. Et votre alliance, pourquoi ne la portez-vous plus à votre doigt ?

— Vous commencez à me briser les couilles, enquêtrice fouille-merde, clôture Ève, cinglante.

1. *Plan C comme Clara*

Un mail venait de biper. Un coup d'œil furtif suffit à Kim pour comprendre qui en était l'expéditeur et qu'une nouvelle photo y était attachée. La logique du crescendo laissait présager du pire.

Mais pour l’instant, elle conduisait en tapotant nerveusement sur le volant. Par intermittence, elle cherchait son nouveau binôme du regard. Manifestement, elle aurait aimé un débriefing, mais n'osait pas le premier mot.

Le Garrec laissait voguer ses pensées vers Ève et ses paradoxes, méditant avec gravité sur l'abnégation qu’il lui avait fallu pour partager son existence avec un tel homme, pour aimer un tel homme.

Il prit conscience de la profondeur de l'égoïsme inhérent au sexe masculin, se plaçant lui-même au premier rang. Mais peut-on réellement mener une existence décente, sans en revendiquer le droit ? Faut-il s’interdire toute transgression et suivre aveuglément ces lignes droites tracées au scalpel par la bienséance judéo-chrétienne qui nous dérobe tout le sel de l'existence au nom du respect ? Un mot tranchant et sec comme la guillotine. *Mais c’est quoi le respect ?* *Celui qui impose de ménager autrui au détriment de sa propre intégrité ?* Le paradigme pourrait être moins manichéen. Il pense à cette classe aisée chinoise où la concubine jouit d’un statut des plus respectables. Tout cela résonnait avec les enjeux fondamentaux de sa propre existence.

Il rompit le silence :

— Elle avait quelque chose d’émouvant cette femme…

— Son côté permissif, soumis ? Décidément, vous êtes tous pareils les mecs, pour exister il vous faut des soumises ou des salopes, voire les deux s'il y’a en magasin. Moi je l’ai trouvée pathétique !

— T’es dure. Dis-moi, la sororité, c’est un mythe, non ?

— Ça ne doit pas faire partie de mon logiciel.

— Tu ne vois pas que c’est un masque ? J’ai ressenti une fracture profonde, c’est une femme désespérée. Son cynisme la protège d’un abîme.

— C’est ta vision des choses.

— Au fait, tu connais le Saint-James ?

— Restaurant en haut, club échangiste en bas, le lieu en vogue en ce moment. Là où, paraît-il, se concluent les contrats les plus juteux de la région. Une version moderne et mixte du Rotary Club.

— Tu fais quelque chose ce soir ?

Kim tourne lentement la tête vers Le Garrec, le temps d’être sûre d’avoir bien décodé sa proposition.

— Tu plaisantes, j'espère.

— Un homme seul, ça va faire tache. Je ne connais personne d’autre que toi dans ce bled. Si tu ne fais pas ça pour moi, fais-le au moins pour l’enquête. On va juste se faire un bon petit repas, une petite coupe de champ’ et on retourne sagement se coucher.

— Et pour ne pas attirer l’attention, je viens dîner avec ma guêpière et je vais me frotter gentiment à nos voisins de table en sortant le bout de ma langue. C’est NIET !

— Coincée !

Kim sort de la voiture et lui claque la portière au nez.

— Pervers ! Je rentre à pied. j’ai besoin de m’aérer la tête.

— Lâcheuse !

— Trouve-toi une pute, ce n'est pas ce qui manque ici, grogna Kim en s'éloignant.

Le Garrec redémarre, amusé, en regardant Kim s’éloigner dans le rétroviseur.

Comme tout joueur d'échecs qui se respecte, il a bien évidemment un plan B, voire un plan C. Il décide de passer directement au plan C afin de gagner du temps ; d'une pierre deux coups, pense-t-il. De toute façon, il fallait qu'il franchisse le pas, il en avait trop longtemps retardé l’échéance. Tout en roulant, il se saisit de son portable, compose un numéro et raccroche aussitôt avant même d’avoir attendu la première sonnerie. Il gare sa voiture un peu plus loin et compose de nouveau le numéro. Au bout de la troisième sonnerie, le répondeur se déclenche :

— Bonjour, vous êtes bien chez Clara et je ne suis pas là pour le moment, ou peut-être ne suis-je pas très loin, à vous !

— Euh… allo… Clara ?… C’est moi, c’est papa… Tu ne devineras jamais où je suis, dit-il en masquant difficilement son embarras. En fait, pas très loin. Je viens de me faire muter dans le sud et… ça me ferait vraiment plaisir de te voir… si tu n’es plus fâchée… Je voulais te faire la surprise…

— Allo ! résonne la voix essoufflée d’une jeune femme.

Clara est une jeune fille de 25 ans, jolie, brune aux cheveux courts, coiffée à la « Jean Seberg ». Une serviette de bain enfilée à la hâte l’entoure, tandis que l’eau ruisselle sur son lit.

— Clara ?

— J'étais sous la douche… ça va papa ? Ça fait un paquet de temps que tu ne m'as pas appelée… remarque, moi non plus. Je ne voulais pas te déranger. T’es où ?… Depuis quand ?… Et c’est seulement maintenant que tu… d’accord… d’accord… non, on ne va pas recommencer à se disputer… euh oui des trucs prévus, mais sans importance, je peux annuler… D’accord. Oui, ça me va. Je serai prête pour 20 heures.

\*

\* \*

Traçant sa route sur le pavé, sans même se retourner, Kim avait bondit sur son téléphone, un nœud à l’estomac. Le quatrième mail promettait de tester sa résistance psychique.

La missive empoisonnée du jour contenait une capture vidéo : le reflet dans le miroir exempt de brouillage, recto de la partie de jambes en l'air. Autrement dit, la collision brutale avec ce clone extatique et le dégoût que cela lui inspire. Qu’il y a-t-il de pire que d’être confrontées à ce qu'il y a de plus intime, au-delà d’une paire de fesses offerte, que l'expression de ce moment de lâcher-prise sexuel total ?

En réalité, le pire était à suivre.

*« La somme des vices est une constante »* dansait en lettres mauves sous la photo. Aveu sans détour de la présence d'un mouchard dans son smartphone qu'elle pensait ultra sécurisé. Son harceleur suivait et enregistrait en direct tous ses faits et gestes. Depuis quand ce « live cam » à son insu avait-il commencé ? Quelles images, quelles informations, quelles indiscrétions avait-il emmagasinées ?

La stupeur fit place à la colère.

La colère fit place à un grand blast émotionnel qui à son tour fit place à un grand vide.

Elle se pinça afin de vérifier que tout ça n’était pas un simple cauchemar.

1. *Le Saint-James*

Dissimulé derrière une façade anonyme, se trouvait un sanctuaire confidentiel où les mondes du plaisir et des affaires s'entrelaçaient avec une élégance subtile. Le Saint-James, énigmatique et exclusif, évoque une version moderne des réunions secrètes d'antan ; une passerelle entre deux univers en apparence opposés, où les frontières se fondent dans une harmonie dangereusement captivante. Des recoins tamisés s'offrent à la conversation intime, tandis que des œuvres d'art japonaises, dignes de l'empire des sens, ornent les murs pour le régal des yeux de membres triés sur le volet parmi une élite diversifiée : magnats de l'industrie, cerveaux visionnaires des nouvelles technologies, promoteurs, artistes en vogue, influenceurs et érudits passionnés. Ici, les liens se tissent à la lueur des chandelles, dans un ballet subtil de regards et de sourires complices. Derrière les costumes impeccables et les robes chatoyantes les négociations s’entrelacent de promesses tacites, les pourparlers se transforment en pas de danse sensuels et de rires emplis de sous-entendus.

Au rez-de-chaussée, le restaurant, premier sas des festivités. Les couples dégustent et s’observent. Les femmes sont habillées « chic » et « sexy », jamais vulgaires.

Clara et son père dînent en tête à tête. Sur leur table, une bouteille de champagne millésimé repose dans un seau d’argent à l’effigie du Saint-James. Clara est de loin la plus jeune, ce qui ne manque pas d’attirer le regard concupiscent des hommes et des femmes. Des femmes surtout. Ici, ce sont souvent elles qui font le premier pas.

— Je te resserre une coupe ? dit papa Le Garrec en brandissant la bouteille de champagne.

— Si ce n’était pas toi, je me serais arrêtée à la première, répondit Clara en tendant sa flûte. Franchement, je n’en reviens pas encore, ça fait deux ans qu’on ne s’est pas vu et tu ne trouves rien de mieux, pour nos retrouvailles, que de m’emmener dans un club échangiste.

— Il paraît que c’est là qu’ils servent le meilleur champagne. Et je sais que tu adores les bulles.

— Tu ne changeras jamais, papa. Remarque je m’en fous et tant mieux. Tiens, je vais même te livrer un secret puisque ce genre de lieu se prête aux confidences les plus intimes… tu sais, avec le recul, je crois que ça m’aurait vraiment emmerdé d’avoir un papa comme les autres – une pensée tendre l’emporte, elle sourit en fermant les yeux. Ça me rappelle ce jour où tu es venu me chercher à l’école en patins à roulettes avec ta queue de cheval… j’étais en cinquième, à l’âge où on veut épater les copines. C’était un sentiment diffus, empreint de honte et de fierté : « ben oui, ça, c’est mon papa, et vous voyez, il sort du cadre, il n’a pas une tête de coincé comme le vôtre ». Oh ! Et la fois où tu m’as embarquée pour manger une choucroute dans une brasserie alsacienne le jour de Kippour. Mémorable ! Poitrine de porc, palette de porc fumé, carré de porc salé, mon Dieu, quelle rigolade !

— J’ai fait ça, moi ? répond papa Le Garrec avec un sourire tendre qu'il peine à dissimuler.

— Le meilleur Kippour de ma vie… le dernier d’ailleurs, non ? Comment on les avait tous envoyés chier ce jour-là !

Leur conversation est interrompue par l’arrivée de Chinchorro au bras d’une ravissante femme noire, trente ans environ, aux courbes animales. Dans une robe si ajustée qu’on la dirait peinte sur elle.

— Eh ! C’est l'homme à la Fenzy ! s’exclame-t-il en lui tendant la main.

— Bonsoir. Je ne m’attendais pas à vous retrouver dans un tel endroit, répond Le Garrec en lui serrant la main.

— Je te retourne le compliment. On se tutoie, non ? Ici, c’est un peu mon QG et je repère vite les nouvelles têtes.

— Pas que les têtes, mon chéri, ajouta malicieusement la femme noire.

— Je manque à toutes les convenances. Permettez-moi de vous présenter Kandice.

Cette dernière n’a pas attendu pour lui tendre ses lèvres.

— Enchanté, lui dit-il un peu gêné, en l’embrassant sur la bouche. Euh… je vous présente Clara… ma…

— Bonsoir Clara, sympa ton collier, rétorque Kandice, embrassant aussitôt Clara sur les deux joues en flirtant avec les commissures de ses lèvres.

Tel un gentleman, Chinchorro saisit délicatement la main de Clara pour lui délivrer un baise-main des plus délicat.

— Vous êtes ravissante, je suis très honoré. On m'appelle Chinchorro.

Il marque un temps d’arrêt, fronce les sourcils et plisse les yeux.

— On ne s’est pas déjà vu quelque part ?

— Je ne pense pas, je m’en serais souvenue, répond Clara en maintenant un peu de distance.

Au fond de la salle, un couple les interpelle de la main. Kandice et Chinchorro leur font signe à leur tour.

— Charles et Diana, un couple charmant. Non non, je ne rigole pas, c'est leurs vrais prénoms ! On vous laisse finir tranquillement de dîner.

— Vous ne dérangez pas.

— À très bientôt alors, lui renvoie-t-il en lorgnant une dernière fois Clara.

Le Garrec acquiesce d’un geste de la main, tel un habitué des lieux, puis demande à sa fille :

— Tu le connais ce gus ?

— Je l’ai croisé dans une boîte, il connaissait l'une de mes copines. Elle l'a rejoint après, à l'une de ses soirées privées. Elle m’a proposé de l'accompagner, j’ai refusé.

— Quel genre de soirée ?

— Le genre de soirée où les hommes sont « très généreux » et les filles « très gentilles ». Je reviens, dit-elle en se levant. Le champagne a un effet diablement diurétique sur moi.

Les regards se braquèrent aussitôt sur elle. En ces lieux, le côté « pile » compte autant que le côté « face ».

1. *Points d’attractivité*

« Rappelle-moi Yorgos, j’ai un service à te demander. »

Au réveil, Kim avait pris une grande décision, celle de ne plus rester les bras croisés, celle de contre-attaquer. Elle avait composé le numéro de son ancien collègue de la cellule cybercriminalité et lui avait laissé un message sur son répondeur. De son ancienne équipe, s’était le plus fiable – enfin, le moins pire. Si la vidéo tombait entre ses mains, elle avait espoir qu’elle ne ferait pas le tour du service et ne finirait pas dans le « *Top Ten* ». Yorgos et elle eurent une petite aventure qui dura quatre mois ; ses fesses lui étaient déjà familières et elle comptait jouer sur la corde sensible de la nostalgie, à défaut, de la bienveillance. Elle ne savait pas encore comment lui présenter le problème et décida d’improviser en fonction de sa réceptivité et d’une hypothétique étincelle d’empathie. En attendant, elle s’efforçait de faire en sorte que cette histoire ne l’envahisse pas, de rester focus sur son quotidien professionnel… Facile à dire !

Dans les faits, Kim n'avait pas desserré les dents de la matinée, son silence semblait chargé d'animosité. Le Garrec y voyait un grief personnel et la provoquait en contrant systématiquement ses regards noirs par des sourires. Elle craqua la première :

— Tu ne me racontes pas ta soirée ?

— Pétillante, stimulante, pas du tout déplaisante. Je suis allé au Saint-James.

— Ah super ! Pas trop fatigué ?

— Non, pas trop. J'y ai dîné avec ma fille.

 Interloquée, Kim peine à enchaîner.

— Tu as une fille ? Ici ? Tu ne m’as jamais parlé d’elle.

— On n’est pas encore intime à ce que je sache.

— C’est pour te rapprocher d’elle que tu t’es fait muter ?

— Non…

Il se ravise : « Oui peut-être… »

— Peut-être ? C’est quoi cette réponse de merde ? Heureusement qu’elle n’est pas là pour t’entendre !

Pantois, il rit pour masquer son embarras.

— Et toi, des enfants ?

— Non, pas encore. Je devrais ?

— Trente-sept ans, il ne faudrait plus trop tarder. Après, il paraît que ça fait des trisomiques.

Kim se contient. Elle le regarde fixement pour essayer d’agripper son regard et le bombarder d’ondes négatives. Le Garrec déploie son dôme de fer en se réfugiant dans un dossier. Le téléphone sonne, il s’empresse de répondre, soulagé de s’extraire de ce silence.

— Lui-même, je vous écoute… Oui… Dans la poche ?… À l’intérieur ? Vous pouvez me redire ça ?… Oui, envoyez tout à la scientifique. Merci.

Kim le questionne du regard, en haussant les sourcils.

— Ils ont retrouvé le pouce de Greg à l’intérieur de sa stab.

— Dans une des poches ?

— Non, à l’intérieur.

Devant l’air égaré de Kim*:* « Oui, à l’intérieur ! La stab, c’est une poche d’air avec un bouchon, eh ben, tu dévisses le bouchon – joignant le geste à la parole – tu mets le doigt et tu revisses le bouchon. Capito ? »

— La mère du futur triso a très bien pigé, claque Kim en se levant pour quitter la pièce.

Le Garrec est partagé entre l’envie de rire et la gêne d’avoir été un peu trop loin, tandis que l’offensée revient avec deux cafés, dont un qu’elle pose brutalement devant lui, constellant son espace de travail de gouttes brunes.

— Oh pardon ! Ma mère m'a eue à trente-sept ans, s’exclame Kim, faussement confuse.

Évitant toute surenchère, Le Garrec sort une boîte de Kleenex de son tiroir et essuie avec soin, puis lève son gobelet comme pour trinquer.

— Merci pour le café.

— Pas de quoi.

— Eh ! Devine qui j’ai rencontré au Saint-James.

— Ta petite sœur ? Ta grand-mère ? L’abbé Pierre avec Mère Teresa ?

— Non, perdu ! Chinchorro en personne.

— Il t’a pris pour un grand pervers ?

— Non, plutôt envieux, il mourrait d'envie de nous inviter en bas. Je crois que j'ai marqué des points.

— Alors, heureusement que je ne suis pas venue, je t’aurais cassé la baraque.

— Ne te sous-estime pas. De loin, dans l'obscurité… sur un malentendu… Mince ! j’allais dire quelque chose de gentil.

— Heureusement que tu t’es repris à temps.

Frog rigole dans son coin. Il n’a pas raté une miette de la conversation. Profitant d’une accalmie, il lève les yeux de ses fiches, et interroge :

— Si un plongeur dépasse de quelques mètres ses prérogatives, il se passe quoi ?

— Le chef de palanquée lui tire les oreilles et il paye l’apéro.

— Et en cas d’accident ?

— Les responsabilités civiles et pénales peuvent être engagées. Pourquoi ?

— Non, juste comme ça. Je réfléchis à voix haute.

\*

\* \*

La petite virée nocturne au Saint-James avait débridé le crédit social de Le Garrec en lui attribuant quelques points d'honorabilité et d’attractivité. Une amorce de complicité avec Chinchorro s'était mise en branle, ce qui lui valut une invitation officielle pour leur prochaine virée subaquatique.

Et ça, ce n'était pas rien.

1. *Examen d’entrée*

Cette fois-ci, Le Garrec a suivi le timing « militaire » et se tient sur le qui-vive pour ne pas être le dernier à l’eau. Il observe Pork-Roll en charge de la « sécurité palier » qui fait glisser dans l’eau, avec la plus grande dextérité, trois blocs équipés d’une double robinetterie et de détendeurs arrimés à un bout de neuf mètres.

Soudain, les regards se braquent sur ses hanches.

— Attends, t’as combien de kilos, là ! s’exclame Tikehau en scrutant l’imposante ceinture de plomb du Breton.

— Huit, pourquoi ?

— T’as appris à plonger où, la gueuse ?

— Tout seul, à un âge où tu jouais encore avec tes Playmobil.

La riposte surprend et déclenche les rires. Chinchorro désamorce le conflit.

— Tikehau voudrait te suggérer, le plus maladroitement du monde, d’alléger ton lestage. Disons qu’un bloc en acier, même vide, permet de tenir le palier à trois mètres. Chaque kilo de plomb est un kilo en trop qu’il te faudra compenser au fond en mettant de l’air dans ta Fenzy proportionnellement à la pression hydrostatique. Donc, tu vas gaspiller ton air et obliger tes binômes, nous en l’occurrence, à écourter leur plongée. Tu comprends ?

— Oui… c’est l’habitude… c’est juste que je n’ai jamais essayé de plonger sans, répond-il humblement.

— Ben c’est le moment ou jamais d’essayer, ma biche ! rajoute Tikehau pour enfoncer le clou.

— Ah oui j’oubliais ! intervient Chinchorro, comme c’est la première fois que tu viens plonger avec nous, Nauru va te faire une petite évaluation au fond, histoire de nous assurer de ton niveau.

— Ouais pas grand-chose, enchaîne Nauru, un petit vidage de masque, une respiration à deux sur embout.

Le Garrec acquiesce en essayant de garder sa contenance, caressant ses MN90 comme d’autres égrènent un chapelet.

— Pas de problème. Je m'attendais à pire.

— L’O2 est en place ! informe Pork-Roll.

— C’est quoi le mode d'emploi ?

— Aucun mode d'emploi, tu fais comme nous. Au palier tu respires, point barre ! claque Pork-Roll.

— Pardonne-le, réagit Chinchorro, la pédagogie c'est un concept abstrait pour lui. Technique de corailleurs, les gars qui vont plonger à l'air à quatre-vingt-dix mètres avec deux blocs de 18 litres sur le dos. C'est simple, l'O2 pur permet d'augmenter le gradient d'azote lors de la décompression, donc de se décharger plus vite de l'azote résiduel. Ça allège les paliers.

Aussitôt dit, les quatre Marseillais ont déjà basculé dans l’eau et partent en chute libre dans le bleu. Le Garrec bascule à son tour et palme énergiquement pour les rejoindre. Arrivé à leur hauteur, son profondimètre indique déjà quarante mètres. En langage des signes, Chinchorro lui demande si tout va bien. Le Garrec lui renvoie un « tout est OK ».

En contrebas sur la gauche, se dessine la proue spectaculaire d’un chalutier-dragueur. D'une longueur d'environ trente mètres de long, le Ker-Bihan est délicatement posé sur le sable, légèrement penché. L'arrière a été en partie détruit par la mine qu’il a heurtée, mais l'avant est bien conservé. Le pont est encore bien fourni, les portiques de chalutage toujours en place, défiant le temps. En se dirigeant vers la poupe, Le Breton admire le treuil, colosse d’acier, et ce qui fut la cabine dont seule subsiste l’armature. La salle des machines a elle aussi résisté à la déflagration. Sur bâbord, couchée sur le sable, repose la cheminée du Ker-Bihan. La poupe n’est plus qu’un enchevêtrement de tôles et ferrailles en tous genres. Il balaye du regard les alentours ; seuls trois plongeurs apparaissent dans son champ de vision. Brusquement, caché dans son dos, Nauru lui arrache le masque et lui tranche le flexible du deuxième étage de son détendeur à l’aide d’un couteau bien aiguisé. L'air à moyenne pression fuse. À l’inspiration, Le Garrec boit la tasse, tousse à s'en arracher les poumons. Il est à la limite de la panique, mais finit par se ressaisir et leur adresse le signe répété cent fois à l’entrainement – qu’on espère ne jamais avoir à utiliser – et qui implore, tel un cri silencieux dans l’immensité du cosmos, « je n'ai plus d’air, donnez-moi de l’air ! ». Chinchorro l’agrippe et lui tend son détendeur. Le Garrec s’en saisit sans attendre et l’enfourne dans sa bouche comme un toxico qui n’aurait pas eu sa dose depuis 48 heures. Les premières inspirations sont intenses, courtes et rapides. Il lui faut plusieurs cycles avant de retrouver une amplitude respiratoire normale. Ses yeux s’habituent au milieu aqueux, sa vision est de moins en moins trouble. Il commence à distinguer le visage de Chinchorro et réalise que celui-ci respire à même le flexible sectionné. Il retire le détendeur de sa bouche, le rend à Chinchorro et reprend ce qu’il reste du sien. Il tousse de nouveau, a besoin de quatre ou cinq cycles d’adaptation pour respirer l’air à moyenne pression, puis sourit à Nauru qui apparaît dans son champ de vision en lui restituant son masque. Avec des gestes posés et sereins, il le repositionne, le vide de son eau et leur adresse un signe OK pour leur signifier qu'il maîtrise la situation. Fin d’exercice.

Sur la vedette qui les ramène au port, Le Garrec peine à masquer l'euphorie qui s'est emparée de lui ; mélange subtil entre les bouffées persistantes d'adrénaline et la fierté plus d'avoir triomphé à l'examen d'entrée. Nauru se décide enfin à lui adresser la parole :

— Tu viens d’où ? On ne t'a jamais vu dans la région ? Une Fenzy, ça ne passe pas inaperçu.

— Un bled au nord-ouest des Côtes-d'Armor.

— T'es breton, mec ? Un bar tous les dix mètres ! s'esclaffe Pork-Roll.

Le jeu de mots typique de tout plongeur français croisant un homologue Breton : « bar » désignant aussi bien le débit de boisson que la pression hydrostatique qui augmente d’une unité tous les dix mètres.

— Facile. On me l’a fait cent fois celle-là. Nous aussi, en Bretagne, on a pas mal de vannes qui circulent sur les plongeurs du sud.

— Du genre ?

— Du genre, le mistral ça refroidit les plongeurs du dimanche.

— Parce que vous croyez, Bretons de mes deux, qu’ici on sort seulement quand l’eau est à vingt degrés ?

— Mais non, abruti, t'as rien pigé ! s'exclame Tikehau.

— Il est trop jeune, rajoute Chinchorro.

— Qu’est-ce qu'il y’a à piger ? s'agace Pork-roll.

— Y'a Mistral… et Mistral, frérot.

Nauru et Tikeau prennent le relais dans un numéro de duettistes. L’un imitant le chuintement du vent glacial, tout en balayant l’horizon avec ses doigts qui ondulent :

— Y'a Mistral…

L’autre inspirant bruyamment, amplifiant le son dans la paume de sa main pour imiter le bruit du fameux détendeur portant le même nom :

— Et y'a Mistral…

Leurs yeux pétillent à l’évocation de la relique brevetée par le commandant Cousteau et commercialisée en 1955. L’ancêtre du détendeur n’avait qu’un d'un seul étage pour détendre l’air comprimé qui passait directement de la haute pression à la basse pression.

— Dark Vador ? interroge Pork-roll.

— T'es trop con, toi ! conclut Tikeau dans un éclat de rire.

Nauru avait profité de la diversion pour se placer discrètement derrière Le Garrec.

— *Achtung !* On ne bouge plus monsieur le Breton ! crie-t-il avec un accent allemand digne de la Waffen-SS. Ouvrez la bouche et fermez les yeux. *Es ist eine* ordre !

Passé le coup de frayeur, Le Garrec s’exécute, bon joueur.

— *Ja mein Kommandeur !*

Dans sa bouche grande ouverte, Nauru introduit l’embout buccal du deuxième étage d’un détendeur.

— En remplacement de ton antiquité qui empestait le chouchen. Ce n’est pas une première main, mais c’est du clapet compensé avec effet Venturi réglable par levier coaxial. Offert par la maison et révisé par bibi.

Puis se tourne vers Tikeau : « Il était bon mon accent chleuh ? »

— Je n’aurais pas fait mieux, lui répond le tatoué avec un ton circonspect.

Un début de convivialité s’installa et chacun se livra davantage ; ils levèrent le voile sur les surnoms qui n’avaient pas manqué d’intriguer Le Garrec.

À l'instar des braqueurs de « La casa de papel », ils avaient décidé de se baptiser, non pas de noms de villes, mais de noms d'îles, fiers d'en endosser toute la symbolique :

« Tikeau », l’apôtre du fenua, avait tout naturellement choisi ce pseudo en référence à cette île madréporique située dans l'archipel des Tuamotu, hommage à ses parents : une mère polynésienne et un père allemand. La première mention de l'atoll ayant était faite par le navigateur germano-balte Otto von Kotzebue en 1816, puis labellisé en 1987 par le Commandant Cousteau comme étant le plus poissonneux au monde du fait de son abondance de raies aigle, de bancs de barracudas, thons, requins, tortues, dauphins et autres.

« Nauru » – grandeur et décadence – concentré métaphorique de ce que le monde capitaliste a engendré de pire. Littéralement, « le pays qui s'est mangé lui-même ». Il veut que l’histoire de cet état insulaire,située en Océanie dans l'Ouest de l'océan Pacifique sud, soit racontée au monde entier, en ça, il se sent le messager d'un Nouveau Monde meilleur, idéaliste. Ce grand bonhomme baraqué se réfugie derrière son armure et ne sort jamais de l’eau sans remettre ses lunettes rondes steampunk teintées violettes, clin d’œil à RanXerox, l’androïde colossal et attachant dessiné par Tanino Liberatore. Au premier abord, c’est le plus patibulaire de la bande, mais dès qu’on pénètre son intimité, il s’impose comme le plus tendre des quatre.

« Pork-roll » a pioché dans un registre plus terre à terre, joyeux mix entre Porquerolles, l'île où il a perdu son pucelage, et Park Chan-wok, en gage de sa dévotion immodérée pour le cinéma sud-coréen. Pork-n'roll en est la variante quand il s’adonne à ses danses de séduction obscènes et à ses acrobaties nocturnes dépourvues de subtilité et de romantisme. Il souffre d'une véritable addiction au sexe dont il ne peut s'échapper seulement lorsqu'il est sous l'eau. La pratique de la plongée lui a été prescrite sur ordonnance par son médecin addictologue. Depuis, ainsi qu’il s’en vante, il jouit d’une double addiction sur certificat médical.

Les « chinchorros » étaient des chasseurs-cueilleurs qui peuplaient la côte aride du désert d’Ataca il y a plus de 7 000 ans. Ils pratiquaient le ramassage des ressources côtières et ont pu, grâce à ces ressources abondantes, adopter un mode de vie sédentaire faite de pêche et de troc. Le modèle idéal selon la « Team », celui du juste équilibre qui ne place pas la terre nourricière – la Pachamama – en déficit. Les chinchorros plongeaient à de grandes profondeurs et ont conçu des outils sophistiqués en matériaux minéraux et végétaux avec des hameçons fait de cactus et des pointes de harpon.

Mais ce nom de cœur il l'avait surtout choisi en souvenir d'un périple en Costa Maya ; souvenir d’une traversée épique en pleine tempête dans une coque de noix à moteur pour atteindre « Banco Chinchorro », un récif inexploré à trente-cinq kilomètres au large de Majahual et X-Calak.

« Dépuceler un site vierge de la planète », comme se plait à dire Pork-Roll avec son œil malicieux, laisse une trace indélébile dans le cœur et s’installe tout en haut du hit-parade des nostalgies euphorisantes.

Au fil des ans, des codes régressifs se sont mis en place, alimentés par le cinéma, son stock de répliques culte et la bande dessinée de leur enfance. Ils connaissent par cœur l’anthologie des jurons du Capitaine Haddock qui leur fait office de code alpha international.

Enfin, leur « confrérie » est encadrée par une doctrine pure et dure : « la Borderline Théorie », l’art de flirter avec la ligne rouge, physiquement et intellectuellement, dont chacun en a signé la charte.

\*

\* \*

Tandis que le bateau s’approche de la jetée, cinq policiers se déploient devant leur emplacement.

— J’ai l’impression qu’on est attendu, annonce Chinchorro.

— S’il vous plait ! harangue Pork-Roll, leur jetant le bout d'amarrage sans ménagement.

Un policier se saisit du bout et l’attache sur une bite d’amarrage tandis qu’un deuxième les interpelle :

— Brigade criminelle. Nous avons une commission rogatoire qui nous autorise à inspecter votre bateau. Merci de laisser tout le matériel en l’état, excepté vos ordinateurs de plongée que vous prenez avec vous.

— De quoi nous accuse-t-on ? demande Chinchorro.

— De rien pour l’instant, juste une inspection de routine. Nous enquêtons sur le décès de Grégoire Montfort. Vous le connaissiez, je crois ?

— C’était mon ami… notre ami à tous. Il est mort d’un accident, non ?

— Ça, c’est à nous de l’établir. Messieurs, suivez-nous s’il vous plait.

Tandis que deux agents de la police scientifique investiguent le bateau, les cinq plongeurs sont conduits sur le quai où deux fourgons de la brigade de gendarmerie, prêtés pour l’occasion, les attendent. Aménagés pour les missions de renseignement, les véhicules sont de véritables mini-bureaux mobiles optimisés : ordinateur, tableau blanc, table pliante et sièges à dossier design et grand écran LCD accroché au mur. Un stylo et des étiquettes auto-adhésives attendaient les plongeurs.

— Veuillez me remettre vos ordinateurs de plongée après y avoir étiqueté votre nom et adresse, enjoint le fonctionnaire de police.

Le Garrec se soumet lui aussi aux consignes en précisant :

— La pile est morte. La dernière plongée enregistrée remonte à six ans sur le U-171, sous-marin allemand de la Seconde Guerre mondiale qui gît par trente-neuf mètres de fond au nord-ouest de l’île de Groix. Vous voulez aussi mes tables de plongée pour les passer au Carbone 14 ? rajoute Le Garrec pour amuser la galerie.

À tour de rôle, les plongeurs sont ensuite dirigés vers le second fourgon pour un interrogatoire rapide, notamment leur emploi du temps complet de la journée du 4 octobre et les coordonnées des témoins pour vérification.

1. *Mouillés à fond*

Le Garrec a rejoint Kim dans le bureau d’Eskenazi.

— Alors, on en est où ?

— On progresse. Aujourd’hui, ils ont voulu me tester. Croyez-moi, à cinquante mètres de profondeur face à ces quatre cinglés, t'es pas grand-chose… une holothurie devant un repère de murènes.

— Tes métaphores s’enrichissent, ne peut s’empêcher de lâcher Kim.

— Bon, maintenant c’est fini tes conneries, Le Garrec. L’idée c’était de les approcher, pas de les infiltrer et encore moins de plonger avec eux. Y’a des règles, bordel ! fulmine Eskenazi. Ton infiltration à la mords-moi-le-nœud c’est du grand n’importe quoi ! Je dois en référer à la hiérarchie, moi. Et je ne pourrais pas justifier ta double casquette.

— Alors, on ne connaîtra jamais la vérité. Les preuves se trouvent quelque part au fond de la mer. Autant stopper tout de suite l’enquête et conclure à un accident. On va gaspiller l’argent du contribuable.

— C’est ce que je dis, on stoppe tout.

— Et on laisse couler un crime… ouais super ! assène Kim.

— C’est quoi ton intime conviction, Le Garrec ?

— Ce n’est pas un simple accident de plongée.

— Tu me gonfles Le Garrec ! On se remet à peine des scandales qui précèdent ton arrivée. Le préfet m’a à l’œil. J’ai les roustons sur le grill !

— Et donc ?

— Si on continue, on met en place une infiltration dans les règles. Un agent du SIAT[[5]](#footnote-5) qui a la formation et les reins solides pour aller au charbon et qui, surtout, n’est pas identifiable sur le terrain.

— J’ai les reins solides et j’ai déjà attiré leur sympathie. N’entre pas qui veut dans le cercle. Même votre super cador de la SIAT ou un autre SOG de la subaquatique[[6]](#footnote-6).

— Là, tu commences vraiment à m’échauffer la bile ! Kim, tu peux sortir deux minutes.

Contrariée, elle obéit.

— Tu sais Le Garrec, j’ai été le premier à appuyer ta mutation. Ta connivence avec la mer, ton parcours atypique, ta thèse universitaire, ton expertise des duels, comment tu as bifurqué par accident sur la PJ… ça m’a tapé dans l’œil. Mais fais attention, Marseille, ce n’est pas le Far West. Ne viens pas nous remuer la poussière. D’autres n’ont pas attendu ton arrivée pour le faire… laisse-la retomber un peu s’il te plaît.

— « Le duel dans la société française ». Avec tout le respect que je vous dois, ça n’a rien à voir avec le Far West.

— Arrête de me les briser s’il te plaît. Maintenant, écoute-moi bien, fais ce que tu veux pour le bien de l’enquête, mais je ne te couvre pas. Officiellement, tu ne plonges pas. Officiellement, l’infiltration n’existe pas. Tu as bien compris ce que ça veut dire, Le Garrec ? S’il y a une couille dans la bouillabaisse, ne compte pas sur moi pour venir te repêcher.

\*

\* \*

Eskenazi a réuni tout le monde pour faire le point. Pour la première fois, il laisse Frog exposer sa théorie.

— On n’a pas UNE victime, mais CINQ victimes en deux mois, Montfort étant la dernière. Officiellement, c’est des accidents, mais moi je n’y crois pas trop. J’ai regroupé les premières données et fait une synthèse des quatre premiers décès. Des premiers témoignages que j’ai récoltés apparaissent des analogies plus que troublantes. Quatre clubs différents, mais le même scénario à chaque fois : un plongeur niveau 2 en exploration, une syncope à quarante mètres, et on n’arrive pas à le ranimer à la surface. Statistiquement, ça coince. La syncope hyperoxique en bouteille, c’est plutôt rare. Quatre d’affilée, ça défie les probabilités. Bien évidemment, les constats de décès sont bâclés et on n’a pas d’autopsie. J’ai creusé, à commencer par les quatre binômes, témoins de l’accident. J’ai été leur rendre visite pour recueillir leur version. Et devinez quoi ? Aucun n’était dans l'eau les jours en question. Et quand bien même ils auraient voulu plonger, ils auraient plongé avec leur club respectif et non avec ceux où ont lieu les « accidents ». Nous voilà donc avec quatre usurpations d’identité. On peut écarter direct la thèse de la syncope et de la loi des séries. J’ai fait établir un portrait-robot de ces quatre binômes, et… Bingo ! Un seul et même individu : un mètre soixante-quinze environ, mince, cheveux poivre et sel, coupés courts, yeux très bleus et clairs lui donnant un regard métallique, visage émacié, rides naso-labiales, une moustache anglaise et une boucle d’oreille à gauche, conclut Frog en punaisant le portrait-robot au mur.

— Quel lien entre les quatre syncopés et la cinquième victime ? demande Eskenazi ?

— Aucun lien pour l’instant, mais il est raisonnable de penser qu’après s’être exposé autant avec sa belle moustache qui nous nargue et nous balance à la face un « coucou c’est moi les amis ! », il pourrait commencer à brouiller les pistes et changer de mode opératoire. Ce n’est qu’une supposition, bien sûr.

— On peut même imaginer qu’on ne reverra plus sa moustache de sitôt, avance Kim.

— À voir si le mec est complètement barge et tente d’établir un record, rétorque Eskenazi. Bon, feu vert pour la demande de commission rogatoire auprès du procureur. Par ailleurs, j’ai enjoint la section informatique et la section des traces technologiques de se joindre à nous à plein temps pour décortiquer les fadettes, les caméras de vidéosurveillance et les bornages de téléphonie mobile. IMPORTANT : les analystes sont sur le coup et il faut alimenter les bases d’Anacrim. À partir de maintenant, et sous la supervision d’Arziller, vous leur transmettez toutes les données, toutes les dépositions, tout ce que vous récoltez au fur et à mesure, et ce jusqu’au moindre détail insignifiant pour nourrir « la bête ». Frog, tu retournes voir les familles et tu essayes de les convaincre de la nécessité d’une autopsie. Manzetti, à toi.

Kim ne cacha pas sa fierté en découvrant le résultat de son shooting sur papier glacé, épinglé au tableau. Le Garrec rajouta au feutre rouge les pseudonymes. Le lieutenant Manzetti prit la parole en pointant du doigt les portraits :

— Le petit brun teigneux, c’est Pascal Chiche alias Pork-Roll. L’ersatz de Léon avec la coupe d’Obispo, c’est Marcus Koltz alias Nauru. Le beau gosse au chignon, c’est Lucas Doran alias Tikehau. Et le dernier avec les cheveux en brosse, c’est Stéphane Tison alias Chinchorro.

— C’est lui qui a fait le discours au cimetière, rajoute Kim, à priori le leader du groupe. Le Garrec ?

— Je confirme.

— Leurs emplois du temps sont béton, tout concorde. Trop même. Bon, pour simplifier on va garder leur nom d’artiste. Jeudi 4 octobre, Chinchorro, Tikehau et Nauru partent plonger avec Grégoire Montfort

— Pas de pseudo ? interroge Frog.

— Le Garrec ?

— Pas à ma connaissance.

— Donc, à sept heures du matin ils partent plonger sur l’épave de la Ville de Grasse, celle qui a encore la grande roue à aubes. Nauru reste en sécu surface. Les trois autres plongent à soixante-douze mètres, restent une demi-heure au fond avant de laisser Grégoire Montfort seul au fond. Il était d’usage que l’un d’entre eux rentre seul en plongée d’orientation jusqu’au bord sans jamais sortir la tête de l’eau. Oui, ça fait une trotte. Oui, ça va à l’encontre des règles les plus élémentaires en matière de sécu. Mais je crois qu’on a affaire à des gus pas très orthodoxes. Je reprends : Chinchorro et Tikehau remontent jusqu’à neuf mètres et envoient leur parachute de palier pour indiquer leur emplacement. Nauru les rejoint avec la barge et leur descend deux blocs d’oxygène pur et attend qu’ils finissent tranquillement leur palier. Il les récupère alors sur le bateau. Vers 8h40, ils sont de retour au port. Le patron d’un « pointu » qui déchargeait sa poiscaille à ce moment-là, l’atteste. Pork-Roll, quant à lui, a passé toute la matinée au lit avec une fille rencontrée la veille au Tropic, confirmé par la fille et la moitié des occupants de l’hôtel présents cette nuit-là, tant leurs ébats furent… comment dire…

— Démonstratifs ? propose Manzetti, provoquant l’hilarité générale.

Arzillier prend le relais. Il tient dans sa main une liasse de feuillets contenant les profils de plongée des quatre ordinateurs.

— Concernant les ordinateurs, y’a comme une embrouille. Ceux appartenant à Chinchorro, Tikehau et Pork-Roll n’ont gardé en mémoire que deux plongées, celle d’hier et celle du 8 octobre : ils ont plongé le lendemain de l’enterrement. Tout le reste a été effacé. Donc pour la plongée du 4 octobre, on l’a dans l’os.

— C’est presque un aveu, non ? s’exclame Kim.

— Ou un défi, répond Le Garrec.

Arziller reprend :

— Pour finir, l’ordinateur de Pork-Roll a gardé en mémoire ses vingt dernières plongées. Rien pour le 4. Il s’avère qu’il est bel et bien resté au plumard. Par contre, toutes les plongées antérieures au 4 ont les mêmes profils que celles retrouvées dans l’ordinateur de Grégoire Montfort.

— Vous me les convoquez tous les quatre séparément pour leur faire signer leur déposition, ordonne Eskenazi. J’aimerais aussi des relevés de leurs communications, fixes et portables, et qu’on me passe au crible les dix derniers jours. Concernant la fille du cimetière, où en sont les recherches ?

— Impossible de mettre la main dessus, répond Manzetti.

— Qu’en disent les quatre zouaves, ils avaient l’air intimes l’autre jour, non ? demande-t-il en pointant le cliché où la fille est réconfortée dans les bras de Chinchorro.

— Chacun a admis la connaître de vue, mais personne ne connaît ses coordonnées. C’était l’amie de Grégoire Montfort selon eux. Chinchorro a lâché une piste, Anna, Nina ou Héléna, mais il n’en est pas certain.

— On a checké toutes les Anna-Nina-Héléna de la région, aucun profil ne correspond pour l’instant. Elle n’existe dans aucun fichier… ni à l’identité, ni à la financière, ni à la Sécu… On étend les recherches et on vous fait signe dès qu’on l’a identifiée.

— Sa maîtresse ?

— Ils n'en ont pas dit plus.

— Sans jeu de mots, ils sont mouillés à fond, insinue Kim tandis qu’elle regagne son bureau, accompagnée par Le Garrec.

— Possible… mais il va falloir le prouver. Ces mecs ont l’air de maîtriser très bien chacun de leur acte et leur association ronfle comme une turbine bien huilée.

— L’un d’eux finira bien par faire une petite erreur. En tout cas, hors de question de continuer ce petit jeu vicieux avec eux. Je ne les sens pas ces mecs, ça va mal se terminer pour toi. Il t’a dit quoi le boss, tout à l’heure ?

— Des choses que probablement tu n’aurais pas envie d’entendre.

— En fait, je me demande si tu fais ça pour l’enquête ou pour te prouver que tu es à la hauteur. Ça te ferait bander, hein, d’être accepté dans leur clan.

Le Garrec se contente de la fixer, impassible.

Il aurait bien quelques scuds en stock pour la torpiller sur place, mais en cet instant précis, il est touché par une expression furtive de Kim qui laisse transparaître un profond désarroi… un appel à l’aide muet.

\*

\* \*

Yorgos avait bien rappelé Kim, dans le quart d’heure qui suivit son message, preuve que ses sentiments pour elle ne s’étaient pas encore totalement évaporés. Mais elle fut incapable de décrocher, malgré la dizaine de pitchs qu’elle avait échafaudés pour une entrée en matière qui ne soit pas humiliante. En retour, elle se contenta de lui envoyer un SMS laconique : « Suis en réunion. Pas d’urgence, je te recontacte bientôt ».

Yorgos, que l’on surnommait professeur Turing, savait que « pas d’urgence » signifiait « au secours, c’est une putain d’urgence ! ». Il débarqua dans le bureau.

1. *« Rouge Rubis »*

Il fallait être motivé ce matin pour partir à l’aube sous la grisaille et la pluie, suffisamment tôt pour éviter les plongeurs du dimanche, charriés par les clubs de plongée du littoral. Mais sacrifier quelques heures de sommeil pour jouir en toute quiétude de ce pur joyau, considéré comme l’une des sept merveilles sous-marines des côtes françaises et parmi les plus belles plongées au monde, franchement, ça en valait la peine.

Les yeux émerveillés, Le Garrec découvre ce long cigare de soixante-six mètres de long, posé à quarante mètres au milieu de nulle part, qui peut s’enorgueillir du plus long palmarès des Forces navales françaises libres : vingt-huit missions au cours de la Seconde Guerre mondiale durant lesquelles le *Rubis* aura largué six-cent-quatre-vingt-trois mines et coulé vingt-deux cibles ennemies, dont douze navires de guerre allemands. Pour ses services prestigieux, il fut nommé Compagnon de la Libération.

*Respect camarade !*

Mais le temps n’est pas à la contemplation et l’entraînement a déjà commencé.

Nauru enlève son bloc en le faisant basculer par-dessus sa tête puis le dépose devant lui avec *stabilizing jacket* et détendeur. Il s’engage en apnée dans la cabine de l’épave par ce qui était jadis, la baie vitrée avant, puis emprunte un petit escalier qui descend jusqu’à la salle des machines. Il palme d’un battement calme et ample vers la bouche d’un conduit de cheminée, s’y engouffre et le remonte en se propulsant imperceptiblement de ses doigts, le passage étant trop étroit pour palmer. Nauru ressort à l’extérieur, regagne son bloc et s’en rééquipe avec aisance. D’un signe de la main, Chinchorro invite Le Garrec à réaliser l’exercice à son tour. Ce dernier bascule son bloc latéralement puis le pose devant lui. Il a beau purger l’air de sa Fenzy, une poche d’air résiduelle rend sa position inconfortable ; il doit vider ses poumons au maximum pour ne pas être aspiré par le haut. Pour la première fois de sa vie, il maudit sa Fenzy qui, contrairement à la stabilizing jacket, se désolidarise du bloc, mais pas du plongeur. Le détendeur toujours en bouche il s’hyperventile succinctement avant de le retirer. Non sans une certaine anxiété qui aurait vite fait de se transformer en panique s’il s’aventurait à considérer le mur d’eau de quarante mètres au-dessus de sa tête, tandis qu’il s’apprête à couper le cordon ombilical.

Saut dans le vide.

Scruté par ses archimandrites subaquatiques, il s’engage lentement à l’intérieur de la cabine. Hors de portée de leurs regards, il accélère, de peur de manquer d’air, palme à toute vitesse le long des escaliers, jusqu’à l’entrée de la cheminée qu’il remonte hâtivement et maladroitement, raclant les parois rouillées avec sa fichue Fenzy – corps étranger qui l’entrave et le ralentit, il frôle la panique. Mais se ressaisit à la sortie du conduit et palme tranquillement pour rejoindre son bloc dont il se rééquipe en masquant difficilement sa carence d’air. Dix secondes qui lui semblent une éternité.

Chinchorro applaudit.

Tandis que Pork-Roll, Nauru et Tikehau s’éloignent en direction de la proue de l’épave, Chinchorro enfile des gants et fait signe à Le Garrec de le suivre. Il lui donne une puissante torche et lui demande de l’éclairer. Se faufilant délicatement entre les deux lance-torpilles du sous-marin, uniquement à l’aide de ses mains pour ne pas remuer le sédiment, il accède à une tôle recouverte de colonies d’alcyons qu’il affaisse vers lui, laissant une murène s’en échapper. Il y extrait une caisse remplie de « Mort subite », en retire deux bouteilles, puis range sa précieuse cargaison avant de replacer délicatement la tôle pour ne pas blesser les frêles polypes aux huit tentacules. Au milieu du sous-marin, dans sa partie haute, ils s’accoudent à la tourelle en demi-cercle qui lui donne un petit air de bar avec sa vue imprenable sur l’océan et ses pélagiques de passage. Le sourire aux lèvres, il incline le goulot de la bouteille vers le bas, fait sauter la capsule à l’aide de son couteau de plongée. Puis rebascule la bouteille en y collant son pouce pour réguler le flux de bière à haute pression, alternant les rasades. Le Garrec l’imite et tousse à la première gorgée, mais finit par prendre le coup.

Collégialement, ils sirotent leur breuvage belge rouge vif mûri en fûts de chêne, s’enivrent de sa saveur acidulée de lambic et de cerises fraîches. Bière parfaite pour jouir de cet instant suspendu, face au grand bleu, en admirant le ballet majestueux d’un banc de carangues.

Tel le Christ Rédempteur en haut du mont Corcovado, Chinchorro l’invite à partager, en toute complicité, l’émotion de l’instant :

« Elle est pas belle la vie ? » lit-il sur ses lèvres.

La barge alu rentre au port. Un Sound Machine diffuse « Paint it black » des Rolling Stones. Pork-Roll a sorti les peintures de guerre. Il est le soldat « Lance » dans le temple bouddhiste, et improvise une danse mystique empreinte de tai-chi.

— Ce mec est timbré, ricane Chinchorro. Au Vietnam, au milieu des fous, il aurait été le seul survivant de son unité.

1. *Qu’il prétende !*

Un ancien blockhaus réaménagé en local de stockage et en station de gonflage, avec une grande terrasse surplombant la mer. Nauru, aux commandes du compresseur, remplit les blocs de plongée tandis que Tikehau remonte le premier étage de son détendeur en jouant par intermittence de sa soufflette à air comprimé pour chasser l’eau résiduelle. Chinchorro et Pork-Roll jouent au Baby-foot, pour la gagne, comme si leur vie en dépendait.

— Moi, ce que j’en pense, c’est qu’on n’a pas besoin d’un nouveau. Greg est irremplaçable. Le remplacer c’est le trahir, interpelle Tikehau.

— Qui parle de le remplacer ? répond Chinchorro en bloquant la balle avec le goal pour s’essuyer les mains. Je ne veux plus jamais entendre ce genre de conneries, on ne remplacera jamais Greg. Mais nos statuts ne stipulent pas de numerus clausus, juste des tests d’aptitude. Si Le Garrec est apte, il peut prétendre à devenir l’un des nôtres.

— Qu’il prétende, qu’il prétende, rétorque Nauru.

D’un roulement de poignet rageur, Chinchorro expédie dans les buts la balle en liège, qui rebondit sur la tôle métallique pour revenir en jeu.

— Gamelle ! 8-7.

— Il n’a pas été coopté, ça rend sa candidature caduque, ajoute Pork-Roll.

— Pour l’instant, répond Chinchorro.

— Et il n’a pas l’éthique, relance Pork-Roll.

— Tu l’as toujours eu l’éthique, toi ? rétorque Chinchorro en haussant le ton. Tu veux que je te rafraîchisse la mémoire ?

— C’est clair, quand on t’a rencontré, t’étais une vraie petite kaïra ! rajoute Tikeau pour enfoncer le clou. Un accro-cumulard à la dérive !

— Oui, mais que des bonnes drogues, bro ! Alors vous savez quoi ? Allez tous vous faire tentaculer, fils de poulpes !

Tikehau se saisit d’un tuyau, ouvre le robinet d’arrêt et asperge Pork-Roll d’un jet puissant. Ce dernier se saisit immédiatement de deux pistolets à eau XXL scotchés sous le baby-foot et riposte en hurlant une réplique culte de Scarface : « T'es de la merde en sachet Franck ! Tu n'es qu'une sale punaise ! »

S’en suit une bagarre générale sous le regard amusé de Chinchorro qui finit par rejoindre la cour de récréation.

1. *Un truc en « A »*

Dans l’antichambre jouxtant les deux salles d’interrogatoires équipées de miroirs sans tain, Le Garrec et Kim écoutent, observent. Dans celle de droite, la fille qui a passé la nuit avec Pork-Roll est interrogée par Manzetti, dans celle de gauche, Pork-Roll poireaute, seul. Manzetti sort et vient les rejoindre.

— C’est bien ce que disait le fichier, cette fille est une call-girl de luxe, au bas mot du 1500 euros la nuit.

— Il vit de quoi ce Pork-Roll ? questionne Le Garrec.

— D’après sa déclaration, cuistot dans un boui-boui, lui répond Kim.

— Alors ce cuistot a un niveau de vie bien plus élevé que le mien.

— Une p’tite jalousie ?

— Tu sais bien, je préfère la quantité à la qualité, rétorque-t-il, stoïque, avant de lui retourner un clin d’œil complice.

Manzetti a déjà changé de salle. Il enchaîne face à Pork-Roll :

— Comment elle s’appelle, déjà, ta petite copine de l’autre soir ?

— Quel soir ? Quelle heure ? Quelles mensurations ? Black, blanco, beurette ? Vaginale ou clitoridienne ? Fontaine, soumise, dominante, adepte du bondage ? Vous savez, je n’ai pas trop la mémoire des prénoms.

— La petite brune siliconée que tu as rencontrée au Tropic et qui possède un organe vocal assez développé, à en croire les clients du Sirocco.

— Ah ! Celle-là. Sarah ou Sandra ou Samantha… un truc en Aaaaaaaaaahhh… – imitant un orgasme féminin – le gros lot, cette meuf. Le genre, tu gagnes au grattage, tu gagnes au tirage.

— Le genre tu raques 1500 euros la nuit, tu veux dire ! D’où tu sors cet argent ?

— Une pute ? Tu rigoles ! Jamais de ma vie je n’ai versé un centime pour baiser, mec. Ce n’est pas l’offre qui manque ici. Et pour tout t’avouer, elle avait tellement le feu au cul, qu’elle ne m’a même pas laissé le temps de lui offrir un verre.

Manzetti se lève pour quitter la pièce :

— Ne bouge pas, je reviens.

Le Garrec et Kim n’ont rien manqué de la conversation. Kim a du mal à retenir sa verve :

— Petit miso de mes deux !

Le Garrec rigole. Kim va interroger la fille :

— L’autre soir au Sirocco, c’était quel genre de relation ? Client ou petite nuit récréative ?

— Vous me prenez pour qui ? Vous me voyez sortir avec ce petit branleur ? Les exigences de ma vie intime sont placées beaucoup plus haut, chère madame. La nuit a été grassement payée pour que je me permette cet écart de standing.

— Combien sans indiscrétion ?

— 2000 euros plus les frais. Et croyez-moi, ça les vaut.

— Ce n’est pas du tout ce qu’il vient de nous raconter. Il se vante de n’avoir pas déboursé un centime pour…

— Lui, sûrement pas. Mais ses copains ont cassé leur tirelire. Une enveloppe de cash m’attendait à la réception de l’hôtel.

— Ses copains ? Vous pouvez m’en dire plus s’il vous plait ? Leurs noms ?

— J’ai été contacté sur mon portable, un étudiant, je crois. Ils s’étaient cotisés à plusieurs pour lui faire une surprise : un enterrement de vie de garçon. Ce n’est pas la première fois que je suis sollicitée pour ce genre de prestation. Je dois figurer dans l’agenda d’un bon nombre d’éphèbes friqués de cette ville. Je devais faire semblant de me laisser séduire et lui proposer d’aller me rejoindre dans ma chambre d’hôtel avec une seule consigne : faire en sorte de le garder toute la nuit.

Sans se faire remarquer, Frog s’est glissé derrière Le Garrec, face au miroir sans tain. Il rebondit sur la dernière phrase de l’escort-girl en entonnant un rap improvisé :

*« La chopper toute la nuit*

*Love on the Beat sur la platine*

*Des cris de plaisir, elle flatte flatte*

*Et toi, acrobate, tu tâtes, mais pas de hâte*

*Position adéquate, envoie tes gigawatts*

*C’est clair, t’es pas Socrate ni Goliath*

*Plutôt du genre petite frappe, phallocrate*

*Pour monter l’aïoli, tu fais jamais Shabbat*

*Le sexe c’est ta caféine, ta codéine, ta protéine, ta nicotine*

*Les coquines, libertines, gourgandines, tu butines*

*Mais tes ébats, tes ôôôh, tu ne sais pas les mettre en sourdine*

*T’as rangé ton cerveau frérot, le sexe c’est d’la cocaïne !*

*Condés en embuscade, les frangins ont cassé leur tirelire*

*Enveloppe de cash au comptoir, des cris de plaisir*

*Pute de luxe en cadeau, étoile éphémère de la nuit*

*Enveloppe-la et lâche ! Danse au rythme du désir*

*Pute de luxe au paddock, crois-moi bro, zéro ennui*

*Enveloppe-la et paf ! La laisse pas refroidir*

*Au sirocco, sévèrement siliconée, elle assure la tigresse*

*Samantha ou Sarah ? Tu t’en fous, t’iras pas au tiroir-caisse*

*Grattage ou tirage ? Tu t’en fous, t’iras pas à confesse*

*Peu importe le flacon, bro, pourvu qu’il y ait l’ivresse*

Tandis que Kim les a rejoints, il lève le doigt au ciel et annonce :

— Refrain !

*« Le sexe c’est ta caféine, ta codéine, ta protéine, ta nicotine*

*Les coquines, libertines, gourgandines, tu butines*

*Mais tes ébats, tes ôôôh, tu ne sais pas les mettre en sourdine*

*T’as rangé ton cerveau frérot, le sexe c’est d’la cocaïne !*

— Et derrière t’as les chœurs qui font : *« un truc en A, un truc en Aaaaaaaaaa »*

— T’as raté ta vocation, Frog, qu’est-ce que tu fous dans la police ?

— Flic et artiste, c’est incompatible ?

— Sûrement pas. T’en es où avec les autopsies ?

— Ça coince, je n’ai pas le consentement des familles. On peut passer en force en demandant une ordonnance d’exhumation au procureur, mais ils m’ont prévenu qu’ils nous enverraient leur avocat. On est dans un fucking état de droit et les tribunaux français prennent souvent en compte les sentiments de la famille, surtout les convictions religieuses et les croyances culturelles. Donc, ça peut prendre un certain temps.

— Il suffirait d’en convaincre une seule. Définit quelle famille est la plus à même de céder et envoie Kim tenter sa chance auprès de la mère.

— Famille Pingeot, la seule qui soit athée. Mais j’irai plutôt revoir le père. Je sens qu’il aimerait bien connaître la vérité. Il a refusé sous la pression de sa femme. D’ailleurs, il m’a glissé discrètement l’ordinateur de plongée de son fils. J’en ai extrait le profil. Sa dernière plongée indique quarante-cinq mètres, alors que la feuille de palanquée du club a consigné quarante mètres. Cinq petits mètres de trop, ça engage les responsabilités, non ?

— Un joli moyen de pression sur la famille si elle comptait obtenir des dommages et intérêts. Bien joué, on les tient.

— Un peu dégueu comme méthode, non ? lance Kim, mal à l’aise.

— La fin justifie les moyens, gente dame, clôt Le Garrec.

\*

\* \*

— Ils voulaient quoi au juste ? demande Tikehau.

— Réveiller leur libido de petits flicaillons.

— Et tu leur as raconté quoi à ces totis, mon Porko ?

— Devine.

— L’histoire de Zé sur l’île déserte ?

— Trop intellectuelle pour leur caboche. Non, les yeux dans les yeux, j’ai dit au mariole : « Tu sais ce que c'est un Hassa, Franck ? C'est un porc qui ne vole pas droit, tout à fait toi, Franck. »

— Putain t’es trop con, hahaha !

— Qu’est-ce que tu veux que je leur raconte, mon Tiki ? Que mon chichi lui a nettoyé la pachole toute la nuit, copain !

Nauru et Chinchorro en cœur :

— What else ?

Ils éclatent de rire.

1. *« La gueuse »*

Serpentant entre Marseille et Cassis, la Départementale 559 est le fil d'Ariane menant à l'Eden caché de la Calanque d'En-Vau. En quittant l'asphalte, en face du camp militaire de Carpiagne, le 4x4 pénètre dans l'écrin vert de la forêt de la Gardiole. Sous le dôme des frondaisons, le moteur vrombit en brisant l’harmonie des murmures de la nature. Puis le chemin se resserre et s'infiltre dans un étroit défilé, une gorge de pierres abruptes qui, d'un dernier virage, laisse échapper un souffle de beauté. Celui de la mer scintillante miroitant sous le ciel azur. En contrebas, des sangliers imperturbables s’adonnent à la bronzette et n’hésitent pas à aller flirter avec quelques baigneurs ou kayakistes matinaux.

— Des abrutis de baigneurs les nourrissent à longueur de journée, à force ils deviennent agressifs si on ne leur donne rien, grogne Pork-Roll.

Chinchorro se tourne vers Le Garrec et ne peut masquer un petit rictus espiègle à l’idée des festivités du jour.

— Tikehau nous a inventé un petit jeu.

— Je l'ai baptisé « la gueuse », en hommage à un plongeur breton que nous avons croisé il n'y a pas si longtemps.

D’un sac qui semble peser une tonne, il sort cinq paires de semelles de lest en plomb, extraites spécialement pour l’occasion de sa collection « pieds lourds ».

Bon joueur, Le Garrec réplique d’un ton allègre :

— Je m'attends au pire. Vas-y, raconte.

— Chaque semelle pèse neuf kilos. Fois deux, ça fait dix-huit. Autant vous dire que vous ne resterez pas longtemps suspendus dans l’air.

À tour de rôle, chacun enfile ses semelles en plomb et hisse son bloc de plongée sur l’épaule.

Le Garrec observe perplexe, hésite quelques instants, puis se saisit de son équipement. Rappelé à l’ordre par Tikehau :

— Tttt… tttt… on laisse sa jolie Fenzy au vestiaire, lui dit-il aussitôt d’un grand sourire malicieux.

Sans broncher, Le Garrec remet sa Fenzy dans son sac.

— On laisse aussi le détendeur. Tout le reste aussi, même ton calbar. Juste le bloc et les semelles de plomb.

— D'où le nom, « la gueuse » ! ajoute Chinchorro, hilare.

— Je redis pour les sourdingues du fond de la classe près du radiateur, juste le bloc et les semelles de plomb.

Tikehau retire son maillot de bain et s’avance jusqu’au bord de la falaise à dix mètres de hauteur par rapport au niveau de la mer. Entièrement nu, sans détendeur, sans masque et sans palmes, il tient son bloc devant lui dans les bras et s'apprête à sauter tout en donnant les dernières consignes :

— Soleil à 13 heures pour l'orientation, on compte environ cent pas et on se retrouve entre les deux rochers.

D'un grand pas en avant, il s'élance dans le vide et disparaît sous l'eau. On le distingue au fond, campé sur ses deux jambes. Un bouillonnement balise sa première inspiration. Tikehau marche, cloué au sol tel un cosmonaute avec ses semelles en plomb, le chapelet de bulles se déplace.

— Après toi, amigo ! invite Chinchorro.

Le Garrec s'approche jusqu'au bord de la plateforme rocheuse et jette un œil en contrebas.

— Si j'étais toi, je n'hésiterais pas trop longtemps. Plus tu cogites, moins c’est bon.

Le Garrec fixe un point à l'horizon en faisant semblant de tenir son masque plaqué contre son visage :

— Ce serait con de perdre le masque, lance-t-il pour amuser la galerie et juguler sa peur, avant de s'élancer dans le vide.

Le Breton fend les eaux jusqu'à atteindre le sable, droit comme un piquet, porte la sortie du robinet haute pression du bloc à ses lèvres et libère l’air. Bam ! Tel un direct dans les gencives, l'air à haute pression délivré brutalement projette sa tête en arrière. Le Garrec se met à tousser sous l'eau et lâche son bloc qui va se coucher sur le sable. Il s'en ressaisit puis tente de remonter à la surface en nageant de toutes ses forces avec son bras disponible, mais ne peut décoller d’un centimètre, cloué au sol par ses semelles de plombs. Après avoir coincé le bloc entre ses cuisses, il libère ses pieds puis remonte à toute vitesse à la surface en s’aidant énergiquement de ses bras. La tête hors de l’eau, il inspire bruyamment de tous ses poumons et se met à tousser de plus belle au milieu du ressac. Chinchorro et Nauru, qui observent la scène d’en haut, éclatent de rire avant de s'élancer en parfaite synchronisation. Le Garrec boit la tasse, se débat au milieu de l’écume, tentant de s'agripper à des excroissances rocheuses tout en gardant son bloc d’acier sous le bras. À la première tentative, il échoue, retombant lourdement dans l’eau. La deuxième tentative est la bonne. Lacéré du mollet au genou, il accède à une saillie de la paroi rocheuse, s’autoventile et ressaute aussitôt avec son bloc sous le bras en direction de ses semelles de plomb. Et ne réapparaît pas.

1. *Refaire surface*

9h15, la caféine a déjà coulé à flots dans les veines de Manzetti quand ce dernier dépose les fadettes sur le bureau de Le Garrec.

— La fille a dit vrai, elle a bien été contactée sur son portable par un appel qui provient d’un téléphone prépayé et qui a borné dans un coin paumé sur la route qui mène au casino.

— Preuve qu’ils ne laissent rien au hasard. Ils ont l'air d'abrutis, mais tout est millimétré.

— J’ai aussi relevé un truc bizarre en visionnant de nouveau leurs paramètres de plongée, et notamment la plongée du 16, soit le lendemain de l’enterrement de Montfort. La température de l’eau s’est tapée une augmentation de dix degrés par rapport à celle du 13. Impossible qu’ils aient plongé à Marseille ce jour-là. Et comme par hasard, les quatre téléphones ont borné à l’aéroport. J’ai fait ma petite enquête et devinez quoi ? Les quatre gus ont booké un aller-retour Marseille/Sharm el-Sheikh sur Pegasus Airlines.

— Se rendre en mer rouge quand t’es plongeur c’est un peu comme aller boire le Pastis sur le Vieux Port quand t’es Marseillais, non ? insinue le Breton.

— Trois-mille-cinq-cents kilomètres pour y passer une nuit et une journée, ça fait un peu cher le thé à la menthe et la chicha, non ?

 Arziller a rejoint le groupe :

— Et moi je viens de ressortir un vieux dossier des archives, classé sans suite. Écoutez-moi ça : « *Mario Monti. Âge : 35 ans. Marié à Stéphanie Woolf. Décédé au cours d’une plongée sous-marine. Cause du décès : anomalie congénitale. Témoin principal : Grégoire Montfort. »*L’affaire date d’il y a trois ans.

Tandis qu’Arziller expose les faits, Frog vient farfouiller dans les feuillets. L'un d’eux attire son attention. Il lit :

— « *Post-scriptum :* *membre fondateur de la Team X-Diving »*. Ça pourrait valoir le coup de creuser un peu, non ?

— Ne négligeons aucune piste, répond Le Garrec au moment précis où son smartphone retentit – il sourit – c’est Kim, le coup de l’assurance a marché. On l’a notre autopsie !

Kim s’était levée aux aurores, et obtenir l’autopsie n’était pas sa priorité du jour. Alors elle était passée en force, sans vergogne, pour filer rejoindre Yorgos à l’entrée du Panier chez Rita - la sainte des causes désespérées. Un concept store improbable « Food & Brocante » ; ambiance bohème à la déco récup et vintage, haut lieu des chineurs, avec restauration rapide et tattoo à la clé.

Pas de préliminaires pour ces retrouvailles impromptues, Yorgos alla droit au but :

— File-moi ton téléphone !

— Comment ça !

 — File-moi ton téléphone. Toi et moi, on sait exactement pourquoi on est là.

— Tu peux préciser ?

— Ne te casse pas la tête. J’ai reçu un message de notre ami en commun. Il m’a envoyé la vidéo.

— Tu l’as visionnée ?

— Bien sûr que non.

— Menteur !

— OK. Une fois, vite fait. File-moi ton téléphone maintenant.

— Tu en as parlé aux autres ?

— Bien sûr que non, pour qui tu me prends ?

— Pour l'ado attardé que j'ai bien trop fréquenté, et je suis bien placée pour savoir comment vous fonctionnez et combien…

— Combien on est con ? Je te l’accorde. Mais là, promis juré, ça reste entre toi et moi.

— Sur la vie de Pussy ?

— Sur la vie de Pussy.

Pussy, c’est son hérisson femelle ; il l’a recueillie à sa naissance à l’orée d’une forêt, laissée pour morte à côté du cadavre putréfié de sa mère. Il l’a nourrie au biberon et y tient plus que la prunelle de ses yeux. C’est la seule compagne fidèle de sa vie. Malgré le stress, Kim ne peut s’empêcher de lâcher un sourire. Elle se remémore le nombre de fois où elle l’a taquiné en lui demandant s’il devait choisir entre Pussy et elle, quelle serait sa décision. Son « choix de Sophie » comme elle aimait dire pour enfoncer le clou. Un doux aparté qui ne put le distraire, concentré sur les lignes de codes qu’il avait expurgées des entrailles de « la bête ». C’est ainsi qu’il désignait cet engin maudit que l’on nomme « smartphone ».

— Qu’est qu’il y a ?

— Bizarre… il ne s’est pas donné la peine d’effacer ses traces. L’IP du dernier message n’est même pas masqué. Il veut qu’on remonte jusqu’à lui.

— Il n’est peut-être pas aussi ingénieux qu’il ne le laisse paraître.

— Si, il l’est. Chaque ligne de code en dit long sur la personnalité d’un hacker. Les combinaisons aussi. Là, je vois du Python et du PHP mixés avec virtuosité, et là, du *junk code* qui nous invite à nous perdre dans des sous-programmes, pour peu que nous doutions de ses compétences. Et qui dit compétences, dit dangerosité. Non, ce gars-là n’est pas un charlot. Ma proposition ne va pas te plaire, mais je te suggère de laisser le mouchard pour l’instant.

— J’avais anticipé ta proposition. OK, même si ça me rend dingue.

1. *« Puis-je prendre vos manteaux ? »*

Stéphanie Woolf loge au sixième et dernier étage sans ascenseur d'un petit immeuble miteux à la façade décrépie et étroite, enclavé entre un magnétiseur-coupeur de feu et un immeuble sous arrêté de péril. Un petit appartement équipé du strict minimum ; ce que lui ont laissé les huissiers pour vivre dans un semblant de dignité. Par les volets entrouverts, un faisceau de lumière se focalise sur les yeux gris de cette femme fatiguée. Un gris envoûtant, constitué de stries d’or, d’ambre et de brun.

— Nous sommes désolés de venir réveiller quelques souvenirs douloureux, mais les circonstances du décès de votre mari pourraient nous aider à progresser dans une enquête en cours, initie Le Garrec.

— La mort de Greg ? interroge Stéphanie Woolf. On n’est pas raccordé à la fibre, mais le téléphone arabe fonctionne très bien ici, vous savez. Je peux vous certifier qu’il n’y a aucune corrélation entre les deux décès.

— Éclairez-nous de vos lanternes, relance Kim.

— Mon mari est mort d’un accident dû à une malformation congénitale. Foramen ovale : une membrane du cœur pas étanche. Complètement indécelable. Sur terre ce n’est pas problématique, on peut vivre toute sa vie sans problème en ignorant ce vice de fabrication. En plongée, ça devient mortel.

— C'est ce que semblait dire l’autopsie.

— Votre mari était l’un des membres fondateurs de « la Team », n’est-ce pas ? demande Le Garrec.

— Oui, j’en ai le souvenir.

— Quels rapports aviez-vous avec « la Team » ? Étiez-vous intime ? reprend Kim.

— Ils se connaissaient bien avant moi. Quand j’ai rencontré Mario, j'ai vite compris que je devrais rester à l’écart, ne pas poser trop de questions sur leurs activités, sur leurs fréquentations…

— Leurs fréquentations ?

— J’aimerais vous en dire plus, lieutenant, mais je ne peux vraiment pas… et puis c'est du passé tout ça… croyez-moi, ça n’a pas été simple de me reconstruire. Le jour de l'accident, j’ai tout perdu… J’ai eu beaucoup de mal à refaire surface, aujourd’hui encore…

— Un petit détail, quelque chose qui pourrait…

— Ça ira, coupe Le Garrec. Merci pour votre collaboration, madame Woolf, et pardonnez encore cette intrusion dans votre passé – invitant Kim à se diriger vers la sortie – au revoir madame Woolf.

Kim sort la première. Le Garrec attend quelques secondes afin de se retrouver seul sur le pas de la porte avec Stéphanie Woolf.

— Ne nous sommes-nous pas déjà rencontrés ?

*Un flash…*

*« Puis-je prendre vos manteaux ? dit la préposée au vestiaire du Saint-James. »*

— Non, je ne pense pas… dans une autre vie peut-être ?

Le Garrec acquiesce d’un regard complice puis s’éloigne.

La porte se ferme…

… puis s’ouvre quelques secondes après. Stéphanie Woolf y passe la tête :

— Commandant !

Le Garrec se retourne, tout comme Kim un peu plus loin. Il lui fait signe de continuer, fait demi-tour et rejoint Stéphanie Woolf. Elle l'invite à entrer puis repousse la porte sans la refermer entièrement.

— Un jour, je suis tombé sur un acte notarié. Un titre de propriété libellé aux noms de mon mari, de Grégoire Montfort et de Stéphane Tison. Mario ne m’en a jamais parlé. À sa mort, j'ai fouillé tous ses documents, j’ai consulté son notaire puis tous ceux des environs. Pas la moindre trace. Je n’ai jamais osé pousser mes recherches… Et puis aussi, Mario a évoqué un jour une certaine Anna ou Henna… puis n’a plus jamais voulu m’en parler. Je sais qu’elle est étroitement liée à ses deux amis, mais il y a quelque chose de tabou là-dessous, impossible d’en savoir plus. Depuis la mort de Mario, Stéphane et Greg ont été très prévenants avec moi et ont toujours veillé à ce que je me maintienne à flot. Mais j’ai toujours senti une gêne dans leur regard.

— Merci Stéphanie – posant délicatement sa main sur son épaule – je ferais bon usage de ces informations. Si je trouve quelque chose, je ne manquerais pas de vous mettre au courant.

Stéphanie Woolf sourit imperceptiblement et remercie d’un clignement des yeux empreint de pudeur et de reconnaissance.

1. *Braconniers*

*Serra di Ferro. Corse-du-Sud.*

 Au détour d’une patrouille de routine de la brigade de surveillance du littoral, une amphore posée sur le mur d’enceinte d’une propriété a attiré l’œil d’un des réservistes, spécialisé en archéologie. Interrogé, le particulier leur a montré, en toute fierté, sa collection privée dont il a hérité récemment de son père, un ancien plongeur marseillais. Seize objets qui s’avèrent appartenir aux vestiges d’une épave du XVIe siècle, située au sud de la presqu’île de Saint-Tropez. Après vérification, non déclarée à la DRASSM. Parmi ces pièces maîtresses, une autre belle amphore en céramique qui daterait du IIe siècle avant Jésus Christ. Un objet d’une valeur inestimable, puisque très peu d’amphores de ce type demeurent aujourd’hui ; les épaves ayant été pillées dans les années 1960.

C’est l’info du jour qui fait le buzz dans les couloirs de la PJ de Marseille autour de la machine à café, faisant écho à une autre, celle d’un indic qui a averti qu'une grosse commande d'amphores avait été passée.

Le Garrec et Kim prennent la balle au bond et se rendent à l’Estaque pour une investigation au DRASSM[[7]](#footnote-7) consistant à recenser toutes les épaves pouvant encore contenir des amphores. Sur le chemin du retour, Le Garrec se remémore cette belle amphore qu’il avait aperçue à droite du comptoir en verre et délègue Kim pour creuser la piste au magasin de plongée.

À toutes ses questions, l’enquêtrice se voit opposer une fin de non-recevoir : « la Team, connais pas ! » lui assène le vendeur, agacé. Le Garrec n’est pas surpris.

— Je m’attendais un peu à ce genre de réaction et j’avoue, je t’ai envoyée au charbon pour ne pas me griller.

— Au fait, ça me revient maintenant, tu te souviens des belles amphores qui trônaient dans le patio quand on a rendu visite à la femme de Grégoire Montfort ? Très semblables à celle du magasin, non ?

— Oui. Tous ces joyeux drilles sont très probablement impliqués dans le trafic. Il doit s’agir d’une épave non référencée par le DRASSM. Il y a fort à parier que cette épave est très profonde, et qui dit profondeur, dit plongeurs expérimentés.

\*

\* \*

Le Garrec boucle la sous-cutale de sa Fenzy et scrute autour de lui, à la recherche du moindre indice sur l’état d’esprit du jour. La plongée loisir est rarement une option pour la « Team ». Du moins, la notion de loisir revêt, chez eux, une autre appréciation très personnelle et il sait que son bizutage est loin d’être terminé.

— C’est quoi le programme ? s’aventure-t-il d’un ton enjoué pour exorciser son appréhension face aux réjouissances à venir.

— On va pécho du PD ! répond Pork-Roll.

— …

— Ne fais pas cette tête, Fenzy-man ! LGBT friendly.

— Pas du PD des terres, du PD des mers. Ceux-là, pas « friendly » du tout.

— Code Haddock, tu ne peux pas capter, intervient Nauru.

— Alors, explique, Capitaine !

— Du Pignouf Doryphore…

— Du Protozoaire Dynamiteur, relance Tikehau

— Du Phylloxéra Diplodocus, renchérit Pork-Roll, déclenchant les rires de ses acolytes.

— Viens, tu vas comprendre. Il faudra te fondre dans nos palmes et respirer dans nos bulles, c'est-à-dire le moins possible. L’effet de surprise est primordial, insiste Chinchorro.

Une GoPro fixée sur la tête, un clap synchro réalisé avec deux palmes, aussitôt la bascule arrière les propulse sous la coque. Scindés en deux groupes, ils sondent dans le bleu et prennent position discrètement de part et d’autre d’une anfractuosité sous laquelle remontent des chapelets de bulles. Le Garrec finit par distinguer deux pêcheurs munis de bloc de plongée et de fusil à air comprimé. Chinchorro donne le signal. Avec la plus grande dextérité, ils déploient un grand filet et attendent le passage des braconniers pour actionner leur piège avec une rapidité fulgurante. La manœuvre est bien rodée, preuve que ce n’est pas leur premier coup d’essai. En moins de dix secondes, les deux braconniers se retrouvent ficelés comme un rôti avec leur butin. Aussitôt accrochés au bout d’un palan et tractés par le bateau, maintenus à la surface au moyen de bouées de flottaison.

— Un peu borderline comme méthode, non ?

— Et eux, ce n’est pas borderline d’exécuter des animaux sans défense à bout portant ? Même un taureau dans l'arène a plus de chance de s'en sortir !

— Fils de putes, moi je dis qu'on est trop gentil et qu'on devrait leur shooter les **alibófi** avec leur fusil à air comprimé !

— Les quoi ?

— Les amandons… les couilles quoi !

— Calmos Nauru, à la différence d'eux, on est des êtres civilisés. On va juste leur donner une bonne leçon et les dissuader de recommencer. Tu vois Le Garrec, avec la mer il y a une chose qui compte plus que tout, c’est le respect, l’humilité, l’éthique. Si tu la transgresses, si tu te crois plus fort qu’elle, elle finit un jour par se venger. Je n’ai guère d’illusions quant à la justice des hommes, par contre, celle de la mer, crois-moi elle existe !

— Ouais ! les tsunamis en Asie ou en Indonésie, tu crois que c’est un hasard ? Les thaïlandais, ils ont tellement abusé avec leur putain de pêche à la dynamite, que la mer leur a envoyé une petite piqûre de rappel. Tiens prends ça dans ta gueule joli peuple et après tu feras profil bas, tu respecteras un peu plus Mère Nature !

— En sommes, vous êtes un peu les justiciers des mers…

— T'es con le Breton ! Chacun de nous devrait l’être. La mer c’est le dernier espace de liberté de notre planète à l'agonie. Celui qui n’a pas compris ça… pffff… rien que d’y penser ça me rend malade !

— C’est maintenant qu’on va rigoler…

Après avoir renforcé le « package » avec une corde pour s’assurer qu’ils ne pourraient pas s’enfuir, les deux braconniers sont abandonnés sur une calanque de Carry-le-Rouet, encore déserte à cette heure de la matinée. Pork-Roll prend un téléphone prépayé et bascule dans les graves, singeant la cadence numérique et la tessiture de voix déshumanisé – estampillé « anonymous » – à travers la paume de sa main :

— Colis déposé aux points de coordonnées X: 43.333328 Y: 5.15. Je répète : Colis déposé aux points de coordonnées X: 43.333328 Y: 5.15. Faites-en bon usage et bonjour chez vous !

Sitôt raccroché, les rires fusent ; satisfaction du devoir accompli.

— Dans Lucky-Lucke, ils auraient eu droit au goudron et aux plumes et une ballade sur la place publique. Ils s’en sortent bien ces deux bâtards.

— La prochaine fois, on les embarque à « O.K. Corail », lâche Naoru.

— Où ça ? s’enquiert Le Garrec ?

— Non rien, c’est juste une « private joke », rétorque Chinchorro en adressant subrepticement un regard noir à Naoru.

1. *Marchand de sable*

Stupeur.

Ce matin les résultats de l’autopsie sont tombés : ils ont révélé des traces d’étorphine, plus connu à la crim’ sous l’appellation M99. Un opioïde semi-synthétique possédant des propriétés analgésiques à peu près 10 000 fois plus puissantes que celles de la morphine. D’où son action foudroyante. Utilisée pour la capture des animaux sauvages, elle crée une dépression respiratoire mortelle chez l’homme.

« Bye bye les syncopes anoxiques. C’est bien de meurtres dont il s’agit ! » clame Eskenazi devant ses troupes en ouvrant la réunion de crise.

— Avant que cette affaire ne fuite, on bétonne le dossier. Frog, tu retournes voir les familles et tu m’obtiens l’accord pour les trois autopsies qu’il nous manque. Au besoin, tu passes en force et s’ils refusent, tu les menaces d’entrave à l’exercice de la justice. Manzetti, tu distribues le portrait-robot de notre moustachu à tous les directeurs de clubs de plongée du périmètre, tu passes le TAJ au crible et tu me trouves une piste en croisant tout ce qu’on a : région, antécédents judiciaires, étorphine, zoos, vétos, médecins, pratique de la plongée, etc. Tu files tout ça à l’analyste pour les formater en exports pour ANACRIM afin d’établir des schémas relationnels. On en est où des vidéosurveillances ?

— Rien pour l’instant, mais on visionne non-stop. Ça prend du temps.

— On n’en a plus, du temps ! Il faut augmenter les cadences, fais-toi aider. L’affaire est prioritaire maintenant, tout le monde bosse pour nous. Autre chose ?

— On a chopé des braconniers ce matin à Carry-le-Rouet. En réalité, ils nous ont été livrés sur un plateau, suite à un appel anonyme. Ficelés comme un saucisson avec leur tenue de plongée et leur fusil à air comprimé. Livraison revendiquée une heure plus tard par un groupuscule qui se fait appeler « *Tar and Feather*».

— Ce n’est pas un groupe de rock, ça ? demande Manzetti.

— Fada, tu confonds avec *Tears for Fears*, brocarde le patron.

— Tar c’est goudron, non ? Sûrement un groupuscule écolo qui lutte contre la pollution du littoral, suppute Frog.

Le Garrec ne peut retenir un rire qui n’a pas échappé à Eskenazi.

1. *À Pennes…*

L’IP du dernier message avait conduit Kim et Yorgos dans un cyber café situé au sud-est des Pennes-Mirabeau, à quelques mètres de l’école primaire Gavotte ; autant dire, un lieu sous haute surveillance. Un message les attendait à l’accueil, les invitant à se rendre sur l’ordinateur numéro cinq. Dans la barre des utilisateurs, un compte « KimX » avait été créé à leur intention et il ne fallut que deux minutes à Yorgos pour s’y connecter. AQSCF, acronyme sarcastique pour « À Qui Sont Ces Fesses » était le sésame d’entrée.

La capture d’écran grossièrement pixellisée du dernier mail faisait office de fond d’écran. On ne pouvait identifier Kim, mais elle, s’y reconnaissait. Elle dut remballer sa honte et sa rage et braver l’unique dossier placé au milieu de l’image. Ce dernier contenait un PowerPoint dont l’icône avait été customisé en paire de fesses ; invitation à cliquer. Kim retint son souffle, elle s’était préparée au pire. Le document déroulait un teasing usant pour les nerfs avant d’en dévoiler la finalité. Une photo de vacances, anodine à première vue, représentait un groupe de plongeurs sur la banquette molletonnée de ce qui s’apparente à un bateau de plongée, de ceux dédiés aux croisières. Les visages sont masqués à l’exception d’un seul, arborant des lunettes de soleil teintées bleu miroir. En dessous, la même typo utilisée pour le dernier mail et cette sentence qui danse en lettres mauves sous la photo : « Qui est cet homme ? Son identification contre la destruction de la vidéo. That’s the deal ! »

— Ah le p’tit bâtard ! Je viens de comprendre. C’est loin d’être le dernier des imbéciles.

— C’est-à-dire ?

— Pourquoi il nous a amenés ici d’après toi ?

— Tu vas me le dire, j’ai l’impression.

— Tu as entendu parler de Briefcam ?

— Oui, le logiciel d’intelligence artificielle créé en Israël, qui peut traiter les images des caméras de vidéosurveillance. On en parlait dans le service si mes souvenirs sont bons. Juridiquement, très borderline, c’est ça ?

— Carrément. On n’a jamais reçu l’autorisation, et pour cause, on ne l’a jamais demandée. Des dizaines de communes l’utilisent quotidiennement, mais aucune ou presque ne s’en vante publiquement. Sauf…

— Sauf ? questionne Kim tandis que les deux mains ouvertes de Yorgos l’invitent à répondre d’elle-même. Pennes-Mirabeau ?

— Dans le mille ! L’adjoint au Maire chargé de la sécurité en a même fait la promotion dans le bulletin municipal. : *« Votre sécurité, notre priorité ! »,* leitmotiv de la municipalité. Vingt-mille habitants, deux-cent-cinquante caméras à quinze mille euros l’unité, installés dans les lieux stratégiques de la commune et reliées à Briefcam. Au bas mot, un équipement supérieur à un million d’euros, en partie financé par l’État.

— Avec la reconnaissance faciale ?

— Bien sûr, mais officiellement ils n’y touchent pas. Pourtant, crois-moi, ils s’en gavent ! Et si on leur demande s’ils utilisent l’option, ils vont afficher leur bobine de vierge effarouchée et répondre : « oh my god, bien sûr que non ! ». Tout au plus, qu’ils effectuent des recherches de « similitude d’apparence ». On joue sur les mots, mort de rire. Le Ministère de l’Intérieur a la CNIL au cul, surtout depuis l’histoire des mégabassines à Sainte-Soline et les affrontements avec les black blocs… un type a été identifié grâce à la reconnaissance faciale et a écopé de quatre ans de prison avec sursis… Darmanin a promis une enquête, tombée aux oubliettes, évidemment. Tout ça, c’est de la com, et on connaît l’efficacité et les réels pouvoirs de la CNIL… proche du zéro.

1. *Proche du zéro*

*Quelle probabilité ?*

La vie est une énigme tissée de rencontres fortuites et de coïncidences étranges. Certaines de ces rencontres sont comme des étoiles filantes, apparaissant brièvement dans le ciel de notre existence avant de disparaître à jamais, tandis que d'autres sont comme des étoiles polaires, toujours présentes pour nous guider à travers les nuits les plus sombres.

Vision très pascalienne.

Descartes, lui, aurait peut-être été plus enclin à considérer que la vie est le résultat de nos propres choix et de notre réflexion. *« De nos mauvais choix et de nos erreurs »* aurait eu envie de rajouter Le Garrec en cet instant précis.

Toujours est-il que la probabilité qu’Ève croise Le Garrec en compagnie de Chinchorro, ce dimanche à l’anse de la Fausse-Monnaie, était proche de zéro.

*Un flic qui se retrouve coincé à la Fausse-Monnaie. Son imposture prête à éclater au grand jour entre une tranche de chorizo et une tartine de tapenade !*

Belle ironie du sort, pensa-t-il.

À deux pas du marégraphe – qui détermine le point zéro de la France – l’écrin de verdure et de roches, situé en contrebas de la route qui longe la corniche, s’apparente à un petit coin déconnecté de la ville où règne un esprit de village. Il est presque midi. Les gamins gambadent autour des dizaines de bateaux entreposés. Certains adultes enfilent une combinaison pour aller nager, d’autres s’apprêtent déjà à allumer le barbecue. Un apéro et des moules à la bière attendent tout ce joli monde.

Dans le cadre de la journée « Clean up the Med » qui se déroule sur le pourtour méditerranéen, on célèbre aujourd’hui l’opération « Calanques propres » qui s’étend sur tout le littoral local, depuis Endoume jusqu’à Cassis et la Ciotat, en passant par les Goudes, Marseilleveyre ou Sormiou.

Chinchorro, mécène à ses heures quand il s’agit de préserver l’océan, y a tout naturellement été convié. Ève, quant à elle, a atterri ici par hasard. Elle avait programmé un déjeuner, juste à côté, au Petit Nice et ses 3 étoiles au Michelin, mais fut déviée de sa trajectoire par le président de la Société Nautique Corniche, organisateur de l’évènement. Ce dernier était présent aux funérailles de Greg.

— Vous vous connaissez ? interroge Chinchorro, décryptant le trouble dans son regard ?

Ève a beau jouer les femmes dépassées par les évènements, ses yeux verts en amande trahissent une grande vivacité d’esprit. Elle perçoit le malaise qui traverse le policier et vole à son secours.

— Ce monsieur et moi fréquentons le même dentiste et nous avons eu une longue conversation l’autre jour en salle d’attente à propos du réchauffement climatique. Le moins qu’on puisse dire, c’est que nos opinions divergent. Il m’a traitée de climatosceptique, je l’ai traité de naïf. Tu l’as emmené plonger avec toi ?

— Naïf, mais pas stupide. Il ne s’y risquerait pas si tu vois ce que je veux dire. Quoi que… et si on lui demandait ? Ça te dirait de m’accompagner pour une petite virée subaquatique, une plongée pépère à moins quatre-vingts mètres pour recenser le corail ?

— Non merci, je n’ai pas encore eu le temps d’identifier toute ma descendance pour rédiger mon testament.

Les rires captèrent l’attention du président qui vint se joindre à eux en s’assurant que leur verre était bien rempli. Comme il avait coutume de le faire, face à tout nouveau visage qui se présentait devant lui en son fief, il narra tel le seigneur des lieux, les **rumeurs et légendes qui perpétuent le mystère entourant le nom donné à cette très belle anse.**

 **L’une d’elles date du règne d’Henri IV et parle d’un notable local, Charles de Cazault, fervent catholique qui ne reconnaît pas cet ancien protestant qu’on lui donne pour roi. En février 1591, alors capitaine de la milice bourgeoise de Marseille, il prend la tête des ligueurs pour s’emparer du pouvoir dans la ville et impose une** dictature marquant la défaite temporaire de l’aristocratie marchande locale**. Il aurait même fait battre sa propre monnaie en signe de protestation. Il finit assassiné et sa monnaie aurait été jetée à l’eau dans cette calanque.**

— Je croyais que c’était parce que les ouvriers qui construisirent le viaduc avaient découvert dans les fouilles des fondations une grande quantité de fausse-monnaie, enchaîna Chinchorro.

— Beaucoup moins sexy comme version, répliqua Ève.

Un voisin se joint à la conversation pour y ajouter sa version :

— N’écoutez pas ces fadas ! Moi je sais, je vais vous la raconter, l’histoire. Une vieille tradition voulait que l’on jette ici des pièces à la mer pour réaliser un vœu. Ces pièces étant de faible valeur ou démonétisées, on disait *« de la* *fausse-monnaie* » !

— Moi j’aime bien cette dernière version, s’enthousiasma Ève enquillant son troisième apéro. J’ai envie de faire un vœu.

Fouillant dans son sac, elle n’y trouve que trois billets de 500 euros. Le Garrec lui tend une pièce d’un euro.

— Dieu vous le rendra, jeune-homme ! s’exclame-t-elle en la jetant à l’eau. Ou le diable peut-être, vu que je ne crois pas en Dieu.

1. *Il est où Le Garrec ?*

Au grand dam des familles, les corps ont finalement été exhumés. La méthode « Lucille» avait porté ses fruits et la lieutenante comptait bien s’en attribuer le mérite. Pendue au téléphone, elle présentait une avancée décisive et s’était arrangée – en soudoyant la secrétaire du labo – pour avoir la primeur des résultats. Quand son téléphone sonna, elle s’empressa de répondre, mais c’était Yorgos à l’autre bout du fil.

Il avait deux bonnes et une mauvaise nouvelle.

— Je ne suis pas d'humeur. Annonce seulement les bonnes.

— Tu me casses l'effet, tant pis, t'auras quand même la mauvaise : Briefcam c'est mort.

— Pffffff…

— Tu te souviens de Nordine ? Le bleu qui était resté trois mois dans le service pour se former.

— "Lapin crétin" ? Difficile d'oublier sa tronche de premier de la classe avec ses dents du bonheur et ses oreilles décollées.

— Il bosse aux Pennes-Mirabeau maintenant, à la vidéosurveillance.

— Bonne ou mauvaise nouvelle ?

— Les deux. Il manie Briefcam mieux que quiconque, mais c'est trop tendu en ce moment avec la CNIL, il ne peut pas engager la responsabilité de son service.

— Toujours aussi fayot, pas étonnant.

— Arrête avec tes préjugés et ton délit de sale gueule. C'est un type bien. Il ne veut pas mouiller son groupe, c'est tout à son honneur. Cependant, il nous a invités à le rejoindre chez lui. Il m'a laissé entendre qu'il avait bien mieux que Briefcam. Je viens de t’envoyer l’adresse, rejoins-nous.

\*

\* \*

— T'embrasse pas "Lapin crétin" ?

Nordine Ngolo sourit de toutes ses dents blanches et prit Kim dans ses bras, quelque peu décontenancée face à l’élan soudain de celui qui quelques années auparavant lui apportait son café tous les matins en rasant les murs.

Il avait pris de l'assurance et était fier de les accueillir dans son premier chez lui où chaque objet était marqueur de réussite sociale malgré quelques écarts kitch. Le bon goût ne s'apprend pas en un jour, pensa-t-elle en respirant son haleine musquée.

— Ngolo, je préfère te prévenir tout de suite, Kim ne roule jamais des pelles avant 23 heures et trois rails de "Tek Paf", lance Yorgos, fier de son trait d’humour.

— Je vais chercher de suite la tequila, rebondit aussitôt Ngolo.

— Pas avant 23 heures, il t'a dit Yorgos, et seulement après un test négatif à la myxomatose mon chéri, renchérit-elle pour calmer l'ardeur de son ancien collègue.

Ils rient tous trois aux éclats et se serrent de nouveau dans les bras.

— Allez venez ! Welcome dans l'antre de « Mad rabbit. Mon pseudo de hacker, dit-il en leur adressant un clin d'œil espiègle.

Derrière la cloison amovible du salon, se dévoile un véritable sanctuaire technologique où règne un chaos ordonné. Un siège ergonomique noir, à en faire rougir un pilote de ligne, invite au décollage. Un grand bureau en fibre de carbone anthracite en forme d’aile sur lequel trône un écran incurvé d’une taille démesurée – pas moins de 49 pouces. Un mur de datas et des fenêtres multiples affichant des lignes de code. Au centre, un clavier mécanique rétroéclairé, entouré de câbles et de souris gaming aux boutons programmables. Des tours d’ordinateurs customisés, illuminés par des LED rouges et bleues, ronronnent silencieusement tandis que des disques durs externes, cartes mères, clés USB, Rasberry Pi et autres gadgets high-tech parsèment l’espace.

— Alors, évidemment, ce qui se passe dans l’antre de Mad rabbit, reste dans l’antre de Mad rabbit.

— Sinon ? demande Yorgos.

— Sinon « Mad rabbit » et ses collègues vous fracassent. Je rentre dans les détails ?

— Pas la peine, j’ai déjà eu ma dose, claque Kim.

— C’est ce que j’ai cru comprendre. Bon, Briefcam on oublie. Pour les « Télétubbies » c’est une machine de guerre, mais pour moi et mes « amis » c’est de la bouse, comparé à Clearview.

— Clearview ?

Daniela Klette de Fraction Action Rouge, épinglée après trente ans de cavale, ça vous parle ? Edgardo Greco, ancien membre de la mafia calabraise qui avait disparu dans la nature depuis sa condamnation en 2006. Il avait monté sa pizzeria à Saint-Étienne et ce con s’est laissé photographier pour vanter les mérites de ses pizzas. Son visage est apparu dans Le Progrès et poum, harponné par Clearview ! Évidemment, le logiciel n’est jamais cité dans les procédures officielles, car il est interdit en Europe, mais pour nous c’est un secret de Polichinelle. Ce serait indécent de se passer d’un tel outil avec des capacités phénoménales, les gars.

— À ce qu’il paraît, acquiesce Yorgos.

— T’imagines même pas, mec. Il a aspiré cinquante milliards de photos sur Facebook, LinkedIn ou Instagram, soit en moyenne, six photos de chaque habitant de la planète. Sa base de données est dix fois supérieure à celle des polices du monde entier. Ça donne le vertige ! Aujourd’hui il lui est techniquement possible d’identifier n’importe qui en temps réel dans l’espace public et l’intelligence artificielle embarquée te retrouve même si on ne distingue qu’une partie de ton visage dissimulé derrière des lunettes ou un masque. Ça met minable Big Brother. Vous voulez tester avec votre trombine ?

— Non non, sans façons ! répondit aussitôt Kim.

Soutenue par Yorgos qui n’a vraiment pas envie que ressurgissent les photos de ses débauches passées, notamment celles concernant un fameux enterrement de vie de garçon d’un collègue où la bande avait fini en garde à vue pour attentat à la pudeur et autres griefs qui ont heureusement disparu du procès-verbal.

La démonstration se fit donc avec l’image de l’homme aux lunettes de soleil teintées bleu miroir. Aussitôt glissée dans la fenêtre de recherche, le logiciel ne mit pas plus de trois secondes pour afficher une galerie de photos, pas moins d’une trentaine, tantôt professionnelles, tantôt sportives, tantôt récréatives. Ethan Bauer, son nom s’affichait en dessous de chacune d’elles. Manifestement ce gars-là aimait bien s’exposer et les réseaux sociaux en faisaient son éloge. Le logiciel avait même déniché une photo de lui – période covid – se pavanant dans la rue, son visage à trois quarts dissimulé derrière un masque de plongée. Ethan Bauer, ce nom qui sonnait comme un acteur de série américaine, tournait en boucle dans la tête de Kim. Sera-t-il le sésame vers une libération définitive ? Le livrera-t-elle ?

En avait-elle le choix ?

Après que l’hôte de ces lieux ait exposé fièrement son hall of fame des photos les plus farfelues et des plus improbables – telle cette chancelière allemande âgée de vingt ans, à l’époque, dans un club naturiste, ou ces personnalités médiatiques en piteux état – Kim lui fit jurer de ne jamais faire de recherche sur elle. Un « promis, juré, craché » qu’elle avait déjà entendu et qui sonnait comme un piteux mensonge, à en croire le sourire malicieux de toutes ses dents blanches d’Ngolo.

\*

\* \*

À 16 heures pétantes, les résultats des trois dernières autopsies sont tombés. Et comme une mauvaise nouvelle n’arrive jamais seule, l’information a fuité. Eskenazi tient entre ses mains la « une » de *La Provence* qui sortira demain et qui titre en gros caractères : « LE TUEUR À l’ÉTORPHINE ». Vent de panique à la PJ.

— Putain, il est où Le Garrec !

1. *« Holothurie te salutant ! »*

La houle était plus puissante que d'ordinaire. Les embruns salés se mêlaient à l'air, caressant les visages telle une étreinte douce et fugace de l'océan. Imperturbable, Chinchorro scrutait l'horizon. Pork-Roll, allongé à la proue, défiait les vagues. Nauru avait installé son leurre et jouait du moulinet ; les longs trajets sont propices à fournir de belles pièces pour garnir le barbecue du soir. Échappant à sa vigilance, les doigts de Le Garrec tapotaient nerveusement la rambarde du bateau. Il se reprit aussitôt. Surtout ne pas laisser percevoir de faille.

*Où m’emmènent-ils* ? Il y a longtemps qu’il n’avait plus d’amer auquel se raccrocher. Tikeau brancha le GPS, puis le sondeur, et en décrypta l’image pour le profane.

— Fenzy-man ! Approche. Tu vois la patate en jaune, là ? Un gros banc de poisson-fourrage, genre sprats, sardines, maquereaux, ou des jols peut-être, de quoi se faire une belle friture. Et si tu observes bien, tu vas à coup sûr voir apparaître des poissons carnassiers. Tiens là, bingo ! Mate ce trait oblique, c’est un gros qui se déplace dans la colonne d’eau… il chasse. Nauru, y’a du gros ! crie-t-il. Je parie sur du denti ou de la bonite.

Le visage de Nauru s’éclaircit.

— Combien de mètres ?

— Vingt mètres, le fond est à trente.

— Regarde Fenzy-man, le trait en dent de scie là, c’est le leurre. On le remonte sur dix quinze mètres et on le laisse redescendre.

— Passez la commande ! s’exclame Nauru.

— Brochet sauce Nantua ! répond Chinchorro.

— Pas au menu, marin d’eau douce ! crie Pork-Roll en relevant la tête après un « shampooing » à l’eau de mer.

— Et la sauce Nantua c’est avec les quenelles, fangoule ! renchérit Nauru.

— J’m’en fous, du moment que c’est un banana split au dessert !

— Vise ça, Fenzy-man : capture en direct ! Le poisson a chopé le leurre, tu vois l’interférence ? Il a été ferré, juste là – pointant du doigt sur l’écran – et là, premier rush du poisson… il redescend de toutes ses forces. Maintenant, regarde ici… Nauru le remonte et chtak ! Deuxième rush, il redescend de nouveau. Tu vois, le zigzag n’est plus le même. Là il commence à fatiguer, la remontée est plus longue. Il a repris des forces, troisième rush. Il redescend, mais de moins en moins profond. Encore deux ou trois et il va pointer le bout de son nez à la surface.

Nauru affiche un large sourire.

— Un denti ! L’œil du pro. T’avais grave raison, frérot !

Brusquement, la ligne rouge du sondeur matérialisant le fond, marque une cassure nette perpendiculaire.

— Fosse ! s’écrie Tikeau.

Chinchorro jette un œil sur sa montre et se tourne vers Le Garrec.

— On s’équipe. Mise à l’eau dans cinq minutes. Aujourd’hui on descend sur un site non répertorié, mon ami, et pour cause…

À la fois fier et inquiet, Le Garrec a du mal à exprimer sa reconnaissance.

— Quel est le thème de la plongée, aujourd’hui ?

Dans le rush de la préparation, les réponses fusent :

Pork-roll : « Chourave ! »

Tikehau : « Bizness ! »

Chinchorro : « Certains de nos bons clients nous ont passé une petite commande spéciale. »

Nauru : « La loi de l'offre et de la demande. »

— Quelle est la nature de la commande ? »

Nauru : « Des moules d'Espagne ! »

Tikehau : « Des lapins de Garenne ! »

Pork-roll : « La hotte du Père Noël ! »

Nauru : « Le slip en skaï de Nicolas Hulot ! »

Chinchorro : « Des putains de belles amphores gallo-romaines conservées à merveille dans la soute d’une putain de belle épave à moins quatre-vingt-huit mètres. Il y en a des centaines, mon Le Garrec. Officiellement, elle n’existe pas, donc c’est open-bar ! »

Le Garrec : « Waouh ! »

Chinchorro : « On est cinq, on en ramène deux chacun. On ne traîne pas au fond. »

Tikehau : « O2 en place au palier ! »

Chinchorro : « Le premier rentré fait la sécu surface. »

Le Garrec est le dernier à l’eau. Il s'enfonce dans le bleu…

\*

\* \*

Les minutes s’égrènent depuis leur remontée sur le bateau et toujours pas de nouvelle de Le Garrec.

— Quelqu’un l’a vu au fond ? demande Chinchorro.

Pour toute réponse, trois hochements d’épaules.

— Bon, il a dû se faire becter par les squales… on rentre ? suggère Pork-roll le plus sérieusement du monde.

— Ouais, dommage, c’était un brave type après tout. Il va nous manquer le Breton, répond Nauru. Je m’étais presque habitué à sa présence.

— Holothurie te salutant ! clame Tikeau, singeant le salut du gladiateur à César.

— J'ai écrit l'épitaphe : « il avait une belle Fenzy, mais un tout petit zizi », rajoute Pork-Roll.

— On prévient le CROSS ?

— On attend encore cinq minutes et on avise.

— Hé ! Je vois des bulles ! Sharky n’a pas aimé son haleine de Kouign-Amann et sa carne faisandée au beurre salé de Guérande. Fenzy-man est au palier des 9 mètres.

— Je sors la mallette, lance Nauru. 50 la cave, 10/20 la blind et on double toutes les 5 minutes. Qui est « IN » ?

Salué par un concert d’approbations et ses formules dédiées : « Vendu frérot ! » « Ça roule ma poule ! » « Envoie les jetons p’tit folder ! ».

\*

\* \*

La *turn* venait de délivrer un 8 de cœur, le pot central dégoulinait de jetons et les quatre regards étaient braqués sur la *river,* prête à être dévoilée, au sommet du climax… L’un attendait un 10 afin de compléter sa suite, l’autre un 6 pour son brelan embusqué et le dernier priait pour un nouveau cœur en vue d’une couleur miraculeuse…

Brusquement Le Garrec sortit de l’eau en brandissant triomphalement ses deux amphores. Non, pas deux, mais TROIS : une troisième amphore prise en étau entre ses cuisses. Pork-Roll filma la scène sous les sifflets, hourras et applaudissements de la Team. Cet élan d’enthousiasme qu’il perçut comme sincère lui alla droit au cœur et une ivresse, comparable à celle d’un joueur de foot marquant un but en finale de coupe du monde, l’envahit.

1. *J’en ferai mienne !*

Héros du jour, Le Garrec eut droit au convoyage VIP premium, réservé aux grandes occasions. Pas la vulgaire limousine tout juste bonne pour ces rappeurs de seconde zone en manque de notoriété. Avec la Team, c’est du lourd. On sort l’artillerie lourde : un tank restauré à neuf par Tikeau, son canon fièrement dressé.

En ça, rien d’exceptionnel. L’exceptionnel s’était la plaque d’immatriculation. Jubilatoire.

Parce qu’à chaque fois c’est le même scénario quand il parcourt les rues de Marseille. Dix minutes chrono. Sirène hurlante et immobilisation de l’engin. Sourires en coin à l’idée de raconter leur prise du jour aux collègues :

— Bonjour Monsieur, police nationale. Pouvez-vous nous présenter les papiers du véhicule, s’il vous plaît ?

Ça fait rire aux éclats Chinchorro. Il ne s’en lasse pas. Surtout devant la moue dubitative de Le Garrec qui observe en premières loges du haut de la tourelle, vue plongeante sur les calots en toile tissu microporeux. Pourvu qu’ils ne lui demandent pas de descendre, pourvu qu’ils ne lui demandent pas ses papiers. Après avoir fait quatre fois le tour du véhicule et passé trois appels de vérification, le fonctionnaire de police se fend d’un « merci monsieur », contrit et forcé. Tikeau, avec un sourire d’un mètre de long, les remercie en récupérant sa carte grise et lui retourne un : « très bonne journée à vous, messieurs les gendarmes », écorchant l’institution pour enfoncer le clou.

— Notre Tiki national est le seul possesseur d’un tank américain de la Deuxième Guerre mondiale bénéficiant d’une immatriculation en France. Autrement dit, on est complètement en règle. Regarde-les repartir tout penauds, la queue entre les jambes ! s’esclaffe Chinchorro.

Ça fait marrer Le Garrec aussi. Le corporatisme, ce n’est pas trop sa tasse de thé.

Consigne lui avait été donnée d’attendre trois minutes avant de franchir les portes du Saint-James.

Sous les applaudissements de la Team accompagnés de ceux de quatre femmes rivalisant de sex-appeal, le Breton fit son entrée. Instant épique où le champagne coule à flots sous les rires expansifs ; les cinq mâles font l'animation sous le regard amusé et envieux des convives du restaurant. Kandice vient rejoindre le groupe en se dirigeant tout droit vers Le Garrec :

— Puis-je ?

— Il vous en prie, répond-il après avoir échangé un regard furtif avec Chinchorro, qui lui donne le feu vert d'un clin d'œil complice.

Kandice s'assoit et l'embrasse longuement tandis que Tikehau entame un hymne dédié à « Fenzy-man ». Ce dernier remplit une coupe de champagne et la porte aux lèvres de Kandice.

Pour l’intronisation officielle de Le Garrec dans la « Team », Chinchorro a privatisé la salle VIP du Saint-James, privilège octroyé aux actionnaires : un espace digne des plus beaux spas d’Istamboul avec son luxueux flotarium tout en marbre, sous de magnifiques voûtes en pierres de taille, donnant sur sauna et hammam.

Reconstituant la mise en scène de *Eyes Wide Shut* jusqu’à en diffuser la bande-son mystique de Jocelyn Pook, les cinq femmes nues ont revêtu leur masque vénitien et formé un cercle purificateur autour du nouvel élu avant de le mener au baptême. Dans une chorégraphie millimétrée orchestrée par Kandice – maîtresse de cérémonie – le cercle des femmes se resserre sur lui et l’invite dans le sauna, à la limite de ce que peut endurer un corps et jusqu’à ce que ses pores libèrent toutes ses impuretés d’homme terrestre, boosté par un body-body incandescent où, en toute dévotion, elles effleurent l’une après l’autre son membre viril, constatant avec délice que sa verge témoigne bien toute sa réceptivité. Mais à ce stade, l’orgasme est prohibé, car le rite est sacré et pur.

Au sommet de son excitation, à la limite du point de rupture, Kandice ordonna de le l’extraire et désigna les vasques d’eau froide.

Rien n’a été laissé au hasard. Pour l’occasion, l’eau a été remplacée par du champagne et des glaçons. Le contraste chaud-froid irradie le corps de Le Garrec. Un spasme le traverse. L’une après l’autre, les odalisques portent le bol de champagne à leurs lèvres, s’emplissent d’une gorgée et transfèrent le précieux liquide dans la bouche de l’élu.

Une fois le cycle clôturé, Kandice les enjoint à initier « la première onction ».

Le voilà enduit de savon noir, mélange d’huile d’olive, de macérât d’olives noires broyées et de potasse. Le temps que la concoction agisse, Chinchoro a revêtu sa toge rouge et balance lentement son encensoir pour sanctifier les lieux. Il invoque l’esprit des divinités marine en accomplissant un cercle complet autour de l’initié et ses cinq servantes qui, à l’invitation de Chinchorro, énoncent à tour de rôle, leur nom et leur fonction :

— Céto, déesse des dangers de l'océan et des monstres marins.

— Cymopolée, déesse des tempêtes et des catastrophes naturelles.

— Thétis, cheffe des Néréides, présidant au frai de la vie marine.

— Thoôsa, déesse des forts courants.

— Brizo, déesse patronne des marins, mandataire des rêves prophétiques, clôt Kandice pour les divinités féminines.

S’approchent alors les divinités masculines :

Pork-Roll incarne Phorcys, dieu des dangers cachés des profondeurs, Tikeau est Thaumas, dieu des merveilles marines, Nauru, Palémon, dieu marin aidant les marins en détresse, et enfin, Chinchorro se dévoile en Égéon, dieu des tempêtes marines violentes, allié des titans.

Le Garrec est rincé au champagne puis placé au centre du flotarium – enrichi généreusement de sel d’Epsom.

C’est à Kandice que revient l’honneur de décliner la charte :

— Moi, Brizo, protectrice de Délos, sœur d’Astéria et de Léto, fille des Titans Coéos, l’axe du ciel où tourne les constellations, et de Phoebé, la lumière prophétique, j’ai l’immense fierté d’énoncer les Dix Commandements de la charte « X-Diver » :

*Un seul Dieu tu adoreras, celui des Océans.*

*De la profondeur, tu t’enivreras.*

*De l’Océan, tu en seras le protecteur.*

*De tes frères de plongée, tu en seras le protecteur.*

*À la loi des hommes, tu préfèreras la justice des Océans.*

*En tribu de ta loyauté, les richesses matérielles du fond des Océans tu en feras tienne.*

*Tu ne tueras aucune vie animale, sauf pour te nourrir.*

*Ta dévotion envers l’Océan passera toujours avant ta dévotion envers les hommes et les femmes.*

*En cas de désaccord envers l'un de tes frères, tu pourras invoquer le duel à O.K. Corral. Le vainqueur aura la confiance des Dieux des Océans, et la vérité lui octroieront.*

*À la vie, à la mort, tu chériras l'Océan et tu n’auras pas d’autre tombeau. Tes cendres, tu lui offriras.*

Afin de sceller son engagement indéfectible, Tikeau, muni d’un simple bambou, lui tatoua dans la plus pure tradition polynésienne, la marque de « La Team » : un trident d’inspiration tribale. Élégant. Calibré. Parfait.

Il était enfin prêt pour le baptême.

De « Fenzy-man » à « Frenzy » il n’y eut qu’un pas, le pseudo lui fut attribué d’office, en hommage à Hitchcock eu égard aux frayeurs des abysses océanes.

Puis vint le serment, instant hautement solennel :

— Moi, Frenzy, en toute humilité devant les Océans, jure d'être digne de ce sacrement et loyal en vertu des Dix Commandements.

Les divinités féminines entonnèrent le sifflement du vent. Chinchorro, de la paume de sa main, mimait les vagues, puis leva brusquement les bras au ciel. Ultime signal qui n’appelle qu’une seule réponse :

— De la « Borderline Théorie » J’EN FERAI MIENNE ! hurla à s'en casser la voix, le tout nouveau intronisé.

Repris de concert par tous les acteurs de la cérémonie :

— De la « Borderline Théorie » TU EN FERAS TIENNE !

Les hourras s'élevèrent et balayèrent en un battement de cil, tout le « sacré ». Les neuf divinités se jetèrent sur lui et une bataille épique commença à coup de fusil à eau, rempli de Ruinart.

L’effet combiné du nectar champenois et des corps nus qui se touchent, il ne fallut pas attendre très longtemps pour qu’un tsunami libidinal les emporte et les renvoie à la vocation première du Saint-James. Phorcys ouvrit le bal avec Thoôsa, rejoint rapidement par la déesse des dangers de l’océan couplée au dieu marin aidant les marins en détresse puis par des vagues successives de duos aléatoires qui se font et se défont… Le Garrec, emprunté dans les premiers instants, finit par lâcher-prise, surpris de découvrir, dans cette arène de débauche dont il n’était pas coutumier, un nouveau lui-même pleinement désinhibé.

Derrière le masque vénitien de Céto, il crut un instant reconnaître les yeux gris striés d’or de Stéphanie Woolf. Elle arborait le tatouage d’un poulpe majestueux qui lui recouvrait tout le corps, aux ramifications tentaculaires mi-Klimt mi-vagues, qui dansaient autour de son pubis et de ses seins. Tout petits, ils étaient ses seins, comme deux petites mignardises.

Moins de 1 % de la population possède des yeux gris, était-ce elle ? Il n’osa pas lui demander. Elle, savait qu’il était flic. Tout comme Ève.

Surtout ne pas gamberger.

S’abandonner dans l’instant.

1. *Retour de bâton*

Le Garrec comprit que la matinée ne serait pas une matinée ordinaire. S’il avait dû subir un alcotest, on lui aurait interdit l’accès à son bureau et heureusement que l’endorphino-test n’existait pas encore, pensa-t-il en se marrant intérieurement tandis que des bribes indécentes de sa nuit ressurgissaient par intermittence.

*Et si tout ça n’était qu’un rêve ?*

*Ai-je vraiment participé à tout ça ?*

— Putain Le Garrec, t’étais où, nom d’un chien !

C’est un peu de cette façon qu’il imaginait l’accueil d’Eskenazi ce matin.

— Pardon, chef, je n’avais plus de batterie et impossible de mettre la main sur mon chargeur depuis hier soir.

Par « hier soir », il fallait entendre cinq heures du matin, dans un état de conscience tel, qu’il n’avait même pas su donner son adresse au taxi. Et comme sa carte d’identité mentionnait toujours son adresse bretonne, il avait fini à l’hôtel, et pas le meilleur de Marseille. Punaises de lit offertes par la maison.

Toute l’équipe était déjà sur le pont et l’attendait pour démarrer la réunion de crise.

— Frog, file-lui ton journal, ça lui donnera un résumé des quinze messages qu’il n’a manifestement pas consultés. Bon, autant vous dire que se faire remonter les bretelles au réveil par les sbires de Beauvau, dégoulinants de condescendance, ça ne m’a pas franchement mis de bonne humeur. Donnez-moi tout de suite une bonne nouvelle, sinon je fonds une durite.

— J’ai peut-être une piste, chef, s’avance timidement Manzetti.

— Vas-y, tu attends quoi ?

— La quatrième victime. Le jour du décès…

— Le jour de son assassinat, tu veux dire ?

— Oui, chef. Le jour du meurtre, le terminal de carte bleue du club était en rade. Les clients ont dû payer leur plongée en cash. Et comme il n’y a que deux distributeurs de billets dans le secteur, j’ai récupéré les vidéos de télésurveillance des deux banques. Je crois que j’ai identifié notre moustachu. Il a mis une casquette, mais c’est lui, sans aucun doute. Ça valide définitivement sa présence et son implication, dit-il en scotchant la capture d’écran au tableau à côté du portrait-robot. Là où ça cloche, c’est qu’aucune opération de retrait n’est associée au timecode de la vidéo. Juste un code d’erreur pour une transaction refusée.

— Il faudrait être sacrément abruti pour nous laisser un selfie associé au numéro de sa carte bancaire. Ça valide surtout le fait qu’il se fout de notre gueule avec sa casquette Ricard et que 90 % des hommes de cette ville sont potentiellement suspects. Bon, vu l’ampleur de l’affaire, le procureur vient de nous accorder une commission rogatoire générale. Vous savez ce que ça signifie : perquisitions en tous lieux utiles. Par conséquent, pas de tergiversation, on ratisse large, on fouille la moindre piste, vous me retournez toute la ville s’il le faut !

Une femme en uniforme entre dans la salle et informe Eskenazi :

— Le Cross Med vient de nous signaler un accident de plongée à Porquerolles. On a peut-être une sixième victime.

\*

\* \*

La nouvelle victime est un homme de quarante-deux ans, niveau 4. Dans le cadre de son stage pédagogique, il encadrait trois clients, indiqua le responsable du club en remettant une copie de la feuille de palanquée. Mais il ne reconnut aucun d’entre eux lorsque Frog lui brandit le portrait-robot.

Le Garrec se trouvait en salle d’autopsie avec Kim ; aussitôt informé, il lui suggéra de tenter un coup : laisser passer une heure puis retourner voir le responsable du club après avoir masqué la moustache du portrait-robot avec du Tipp-Ex.

\*

\* \*

Ethan Bauer, c’est le nom que portait l’étiquette d’identification accrochée au cadavre réfrigéré tout juste sorti de son tiroir de la morgue. Kim se décomposa.

En une fraction de seconde, ses connexions synaptiques s’emballèrent et elle comprit son implication au premier plan dans cette issue macabre. Elle téléphona aussitôt à Yorgos qui ne se démonta pas et lui rappela la devise de « N’golo » : « ce qui se passe dans l’antre de Mad rabbit reste dans l’antre de Mad rabbit ». Tous trois sont désormais impliqués et leur intérêt commun est de rester muets comme des carpes. Ce sera leur petit secret. Et d’ajouter : « Si ce type a été ciblé et zigouillé de la sorte, c’est qu’il méritait certainement de l’être ».

Mais au-delà de leur responsabilité, un deuxième cas de conscience se posait : celui de la dissimulation d’un lien direct avec « le tueur à l’étorphine ».

Allongé sur la table inox, le teint blafard, Ethan Bauer semblait vouloir hurler sa rage à Kim ; comment cette salope a-t-elle pu oser une telle ingérence dans sa vie privée, de surcroît en utilisant des outils qui constituent une infraction professionnelle grave.

Kim s’autoflagelle en déroulant des dialogues imaginaires ; les pires scénarios lui traversent l’esprit. Celui de sa mise pied… celui de sa déchéance… Que fera-t-elle après avoir rendu sa plaque et son arme ? Elle n’avait jamais envisagé d’autres options que celle d’enquêtrice sur le terrain et elle s’imagine déjà en train de faire des heures de ménage pour boucler ses fins de mois, chez des bonnes femmes obsessionnelles hystériques ou chez des bonshommes lubriques. L’issue la plus indulgente la reléguerait dans un petit bureau miteux en train de taper des procès-verbaux. Elle le sait déjà : elle donnera sa dém’.

Le Garrec observe discrètement son binôme ; il repense à leur première rencontre, ici même. Mais cette fois-ci rien de croustillant ne lui vient à l’esprit. Il décèle son déchirement intérieur et n’ose pas interférer. Il aimerait juste la prendre dans ses bras et la réconforter, il aimerait tant qu’une complicité s’installe enfin. Ou plus si affinité, s’autorise-t-il à penser avant que ne s’éteignent les nimbes de la veille.

Le légiste exposa sa première hypothèse :

— Si on part des symptômes rapportés lors de l’accident : paralysie, problèmes respiratoires, convulsions, gonflement qui apparaît avec une coloration bleu-noirâtre autour de la zone, jusqu’à l’évanouissement et l’arrêt cardiaque, tout oriente vers une neurotoxine. J’ai quelques hypothèses, mais je dois les vérifier avant de vous les exposer. J’attends les retours d’analyse des échantillons de tissus, de sang et de fluides corporels que j’ai envoyés au labo.

— Donc, pas de…

— Non, pas d’étorphine. J’attendais votre question. Et à ce stade, je n’exclus pas la thèse de l’accident.

Le téléphone de Kim bipa, annonçant un nouveau message. Le cauchemar continue, pensa-t-elle quand elle vit apparaître le nom de son harceleur.

*« Merci pour ton aide, justice est rendue. Tu n’entendras plus jamais parler de moi ».*

À la fois laconique et glaçante, énigmatique et libératrice, la sentence la laissa hébétée, en proie à des sentiments contradictoires, entre soulagement et vertige.

Au même moment, Frog rappela Le Garrec, le verbe enflammé :

— Le responsable du club a identifié « l’imberbe tipexé » du portrait-robot ! Je file chez les clients pour confirmation.

1. *Huit bras, neuf cerveaux, trois cœurs*

À l’écart des sentiers battus, le jeune promu se voyait octroyer le privilège de partager des moments plus intimistes dans quelques criques enchanteresses réservées aux initiés. Ils avaient laissé les blocs au vestiaire afin de profiter d’un instant de partage en toute simplicité. Au programme, bières et oursinade sur les rochers à proximité de la calanque du Grand Soufre. *Quoi de mieux ?*

Nauru, Tikehau et Pork-roll étaient retournés à l’eau et jouaient comme des enfants sous le regard amusé de Le Garrec et de Chinchorro.

— De vrais gamins, mais je les adore ces mecs. Ils ont l’air un peu rustres comme ça, mais ce n’est qu’une apparence, en vrai, ils ont un cœur énorme, toujours prêts à rendre service. Toujours prêts pour faire des conneries, aussi. C’est pour ça qu’on est soudé comme les cinq doigts de la main… quatre maintenant, dit-il avec un soupçon de spleen dans la voix.

Son regard partit vers le large, se décomposa en microparticules à tête d’aiguille, et plongea rejoindre les abysses après avoir transpercé son cœur au passage. C’est du moins ce que crut percevoir Le Garrec pendant ces quelques nanosecondes, avant qu’il ne refasse surface :

— Tiens, on va jouer aux devinettes, Tikeau, comment tu l’imagines en dehors ?

— Père polynésien – il hésite – une mère qui vient des îles Samoa, d’où sa stature de joueur de rugby. Il a atterri dans le sud de la France lors d’un déplacement sportif et il a rencontré une petite Française qui lui donné envie d’approfondir la gastronomie locale. En dehors de la plongée, il est soudeur, tatoueur ou déménageur… un métier en « -eur ».

— Haha, tu brûles ! Non, tu as presque tout faux. Ce joli bébé est le fils d’une mère polynésienne un d’un père allemand. Son grand-père était un nazi réfugié en Polynésie après la guerre. Il assume, on ne choisit pas ses ancêtres. Son dada, c’est de collectionner les tenues de scaphandrier. Il va même jusqu’à les acheter chez Drouot, cher, très cher. Avec sa certification de scaphandrier Classe IIIA, il fait de la régie aquatique pour le cinéma et assure la sécurité sur les scènes tournées sous la flotte. Il a même été la doublure de Jason Statham dans *Le Transporteur*. Tu sais la scène où il se fait canarder de toute part et il s’échappe en sautant à travers la baie vitrée avant de disparaître sous l’eau. Sinon, il est raide dingue des véhicules américains de la Deuxième Guerre mondiale qu’il collectionne aussi et qu’il loue aux boîtes de prod. Il en a un hangar rempli à ras bord, du pain bénit pour les reconstitutions historiques. Il en vit plutôt bien.

— En somme, il est plongeur-loueur. Un truc en « -eur », j’avais raison !

— Haha, c’est super moche comme nom de métier. Ne lui dis surtout jamais ça. Fais gaffe, c’est lui remplit les blocs. Par contre, si tu arrives à capter sa sympathie, il t’emmènera peut-être un jour faire un tour dans son hangar pour te montrer ses trésors.

— Et les autres ?

— Nauru, c’est un artiste, pas de métier, ou plutôt cinquante. Un vrai touche-à-tout, c’est le roi de la bidouille, notre Mc Gyver, il répare tout et n’importe quoi, du lave-vaisselle aux fermetures éclair… électro-peintre-maçon-plombier, il se fait des couilles en or au black. Avec Tikeau, il fait même des sessions de soudure à des profondeurs que tu n’imagines même pas. Quant à Pork-Roll, c’est le gardien du temple. Il se la joue kaïra, mais c’est une façade. Si tu grattes un peu la patine bad boy, en dessous y’a un vrai bonhomme. C’est le plus droit de nous tous, notre constitutionnaliste, le gardien de la charte, c’est lui qui veille à sa bonne application. Dans la vie, il est cuistot. Un vrai chef. S’il ne bossait pas dans un boui-boui, il aurait directement son étoile au Michelin. Mais il l’aime trop son boui-boui, il est du genre fidèle, sauf avec les femmes, *nobody is perfect !* Je ne connais personne à Marseille qui cuisine le poulpe aussi bien que lui. Son surnom en cuisine, c’est COG : *Cook Octopus God.*

— Je t’ai vu. Tu as épargné le poulpe tout à l’heure.

— Je ne les pêche plus aujourd’hui. Je n’y arrive plus, même si je salive à chaque fois que j’en aperçois un.

— Pourquoi tu t’en prives alors ?

— C’est un animal noble, sensible et intelligent. Le Royaume-Uni les a d’ailleurs déclarés comme des êtres sentients. Je respecte la sensibilité et l’intelligence. Tu mangerais un dauphin, toi ?

— Non, bien sûr.

— Et alors, pourquoi tu manges du thon et pas du dauphin ? Tu t’es déjà posé la question ?

— Peut-être parce que c’est un animal…

— Oui ?

— … euh… noble. Et que je respecte l’intelligence.

— Voilà !

— On ne mange que les cons, alors ?

— En quelque sorte.

— Comment sais-tu que les thons et les oursins sont cons ?

— Je n’en sais rien, mais la littérature n’a jamais narré leurs exploits, j’en déduis donc…

— Tu as déjà lu les exploits d’un pigeon ?

— Non, CQFD.

— Pourtant le pigeon est l’un des animaux les plus intelligents, l’un des rares à triompher au test du miroir. Il est capable de reconnaître son propre reflet dans un miroir comme étant une image de son corps, il a conscience de sa propre existence physique, comme les dauphins, les raies manta, les bonobos, les cochons…

— En somme, comme tous les gros queutards.

Ils rient de concert.

— Voilà ! C’est pour ça qu’on ne réussira jamais à éradiquer le pigeon dans les villes. Et tu sais quoi ? Il a même passé haut la main le test de la banane. Tu le mets dans une cage avec un cube et une banane, et le petit futé va déplacer le cube pour grimper dessus et becter la banane.

— Tu crois que Pork-Roll réussirait le test de la banane ?

— Grimper, c’est son truc, non ?

— Et les poulpes ?

— Tu crois qu’ils aiment la banane ? On va tester ?

— Il faut trouver un cube

Ils rient aux éclats.

— Tu savais que les poulpes avaient trois cœurs ?

— Non, sérieux ?

— Huit bras, neuf cerveaux, trois cœurs. Chaque bras est contrôlé par son propre système nerveux, par son propre cerveau. Le cœur systémique répartit le sang dans le corps et deux autres cœurs branchiaux augmentent le débit des branchies. Comment veux-tu manger un tel chef-d’œuvre de la Création !

— Et avec ses trois cœurs, tu crois qu’il aime trois fois plus ?

— Ça, c’est une vraie question qui mériterait d’être posée au bac philo ! Tu as déjà été amoureux, toi. Je ne te parle pas des petites amourettes dictées par ta libido, je te parle du tsunami, le truc qui te submerge et t’emporte très loin… pour lequel tu es prêt à donner ta vie.

Le Garrec prit la question au sérieux et répondit avec gravité après avoir marqué une pause introspective. Avec le recul et la lucidité qui s’accroît au fil des années, il sait, en son for intérieur, qu’il n'a jamais été amoureux. Certes, il a eu de nombreuses histoires d'amour, des coups de foudre, il a connu les extases des débuts, celles de la rencontre, qu’il nomme l'état amoureux où l’on idéalise l’autre, miroir parfait qui flatte l’ego. Mais aujourd’hui, il en est sûr, il n'a jamais été amoureux au sens noble, au sens entier. Terrible constat.

*Est-ce grave docteur ?* *Ce que l’on perd d’un côté on le gagne de l’autre*. Il aimerait s’en convaincre.

*Ce que l’on perd en amour, on le gagne en liberté, non ?* L’amour exalte, certes, mais consume aussi, démesurément. L’entretenir est devenu un travail à plein temps, une attention de chaque instant. Un chemin de croix dont les braises sont attisées par le souffle empoisonné du tout numérique et le diktat des multimessageries. *Ne bougez pas vous êtes cerné !* Flicage permanent : message reçu, lu, heure de ta dernière connexion… pire qu’un traceur GPS sous ta bagnole. Tu ne réponds pas dans les cinq minutes, t’es mort. Tu oublies la date d’anniversaire de la rencontre, t’es mort. Tu ne remplies pas le quota quotidien de bonjours, de bonsoirs, de petits cœurs et de je t’aime, t’es mort.

*T’es mort. T’es mort. T’es mort.*

*Et Greg ? Qu’est-ce qui a bien pu le tuer ?* La question lui trottait dans la tête en permanence. Quand on trouve le mobile, on trouve forcément l’assassin, c’est la base.

C’était le lieu et l’instant parfait. Pour la première fois, il osa s’aventurer sur une piste glissante.

— Il ne te manque pas trop, Greg ? Je ne le connaissais pas, mais j’ai beaucoup entendu parler de lui. Ça semblait être un type bien, non ?

Un long silence succéda. De ces silences qui en disent plus que mille mots.

Le Garrec comprit que ce ne serait jamais le bon moment et n’insista pas.

Ils restèrent tous les deux silencieux à contempler la mer, à compter dans leur tête les apnées des trois zouaves qui se défiaient – une caisse de champagne à la clé – profitant que Chinchorro n’était pas en lice pour leur rafler la mise.

C’est lui qui brisa la glace.

— Il me manque terriblement, tu ne peux même pas imaginer…

Ou imagine le vide que peut laisser la mort d’un jumeau, c’est ce que je ressens à chaque instant. Chaque endroit est associé à Greg. À chaque plongée je sens sa présence, j’ai l’impression qu’il est quelque part, qu’il m’observe, qu’il rit à l’avance de ce que je m’apprête à entreprendre et se demande s’il aurait trouvé pire. Chaque nuit je me remémore chaque seconde de notre dernière plongée… j’essaye de comprendre ce qui a foiré. On l’a laissé seul au fond, mais c’était un rituel, chacun de nous l’a fait plus de cinquante fois, rentrer seul à la boussole, rien de compliqué…

Le Garrec aurait voulu saisir la perche, mais il ne trouva pas la question et la formulation adéquate. L’empathie qu’il éprouvait à cet instant précis l’emportait sur sa mission. La perte de cet ami le renvoyait à des évènements tragiques de sa vie de flic, pavée de deuils, de collègues et amis partis trop tôt… Chinchorro, les sortit du spleen :

— Lui, son animal sacré, c’était le homard. Il refusait d’entrer dans un restaurant qui en affichait à son menu. Greg avait même recensé tous les lieux où on pouvait le trouver : l’arche du Planier, la grotte à Péres, l’épave du Liban, le Latecoere, la Drôme, et cetera, et à chaque fois, il allait vérifier sa présence. Une créature extrêmement sensible qui ressent l’anxiété et la douleur et ne peut pas tomber en état de choc. T’imagines ce que ça implique ? Après avoir été démembré, son système nerveux peut encore fonctionner pendant une heure et il met quarante-cinq secondes à mourir quand tu le plonges dans une marmite d’eau bouillante. Mais son vrai super pouvoir, c’est qu’il ne vieillit pas. Les scientifiques pensent qu’il est immortel, du moins, qu’il ne meure pas de vieillesse. Becter un immortel, aussi succulent soit-il, ça pose un cas de conscience, non ? Je te tire mon chapeau, mon Greg. Et en même temps, ça doit être tellement chiant l’immortalité. T’as tout vu, t’as perdu tous ceux qui comptaient pour toi, t’en es réduit à cohabiter avec un congre, sans affinité, juste pour becter ses restes, et lui pour te becter le cas échéant pendant ta mue… Tu parles d’une fin de vie !

— Que sont devenues ces cendres ?

— Du homard ?

— De Greg, crétin des îles ! On m'a raconté que son corps reposait à Saint-Pierre.

— C'est la version officielle, oui.

— Il existe une version officieuse ?

— D'aucuns diront que les croque-morts aiment se faire de bons extras et que notre ami aurait pris l'avion dans quatre jolies petites boîtes à thé Mariage Frères.

— Et qu'il aurait fait une dernière profonde en mer Rouge ?

— Voilà, un truc dans le genre.

— Sa veuve n’aurait pas vu son corps avant de sceller la boîte ?

— Ève voulait emporter avec elle le dernier souvenir de lui, vivant. Je la comprends, j’ai fait pareil avec mon père.

— Substitution et recel de corps, ça peut couter cher.

— Tu parles comme un flic, t’es flic ?

Une mélodie retentit. Ce n'était pas la même que d'accoutumée. Elle était personnalisée et elle était douce. Forcément quelqu'un d'important pour Chinchorro.

— Je te rappelle dans cinq minutes. Oui oui, promis, Hëna chérie, dit-il en chuchotant afin que Le Garrec n’entende pas.

Certaines syllabes se lisent facilement sur les lèvres, surtout quand on est à l’affut. Le Garrec lut dans les yeux de Chinchorro ce dixième de seconde de panique. Pour la première fois, il décela une faille, une perte de contrôle. Chinchorro compris qu'il l'avait perçu, et pour se ressaisir, lui lança un clin d'œil complice.

Profitant de cet instant de faiblesse, Le Garrec tenta de s’engager dans la brèche :

— Hëna ? C’est qui ?

Le mutisme de Chinchorro entrait en dissonance avec son langage corporel qui trahissait un flot d’émotions qu’il peinait à retenir, telle une digue prête à céder.

— Ne fais pas ton timide, dis-moi.

— Une vieille connaissance…

1. *Hëna*

1976, année bissextile, une France giscardienne qui ne fait pas rêver la jeunesse.

Roger Gicquel ouvre le journal de 20 heures par la sentence : « La France a peur », annonçant l’arrestation de Patrick Henry après l’assassinat d’un enfant de sept ans. Un mois après, c’est le procès de Christian Ranucci pour l’enlèvement et le meurtre d’une fillette de huit ans. Les féministes qui ont pris part au défilé syndical sont bousculées et insultées par le Service d'ordre de la CGT.

Les grilles du Lycée Nelson Mandela s'ouvrent et le préau est pris d'assaut. En ligne de mire, six confettis blancs, sésame pour un avenir incertain destiné à ces jeunes adultes en quête de repères, pris en étau entre leurs parents soixante-huitards qui n’arrivent pas à redescendre sur terre et le Nouveau Monde en mutation qui vient d’inventer la puce électronique. Max et Ingrid font la queue sans trop y croire. Il faut dire que leur dernière semaine de révision, ils l'ont passée en pèlerinage à Paris pour assister aux trois concerts des Rolling Stones, entre auto-stop et recherche de squat pour passer la nuit. Quoi de plus important en 1976 que d’être au rendez-vous des Stones en France ?

De toute façon ils s'en foutent du bac, quoi qu'il arrive ils ont décidé de partir vivre à Dahab dans une communauté hippie. « Là-bas, la Marijuana est coeff 10 », lance Max, hilare. Et Ingrid est enceinte de cinq mois. « Pas génial d'élever un enfant dans un pays où les enfants sont assassinés et les femmes, bousculées », renchérit-elle. Mario Monti est à leurs côtés, accompagné de son petit cousin, Greg – dix ans d’écart, mais inséparables depuis la mort de leurs pères dans un accident de voiture. Mario a loupé le troisième concert des Rolling Stones, celui du 7 juin où fut enregistré en live le mythique *You can’t Always Get What You Want,* mais lui, empochera son bac avec mention.

\*

\* \*

Octobre 1986.

Forts d'une amitié indéfectible, tous trois ont gardé le contact et Mario les a rejoints à Dahab, accompagné par son petit cousin. Un voyage qu’il lui a offert pour ses dix-huit ans.

Greg a des étoiles plein les yeux et tombe amoureux de ce petit village de pêcheurs bédouins – suspendu au milieu de nulle part – baigné par les eaux claires du golfe d'Aqaba et par une aura de contemplation qui émeut et transcende. Quoi de plus beau au monde, de plus mystique, que le désert qui se jette dans la mer Rouge ?

Il rencontre Stéphane en face du fameux « Blue Hole » à l'occasion d'une*lunada* organisée sur la plage, concept importé de Tulum par celui qui se fait désormais appeler Chinchorro. Ses parents, archéologues et restaurateurs, y avaient été commissionnés en 1974 par l'Institut National d'Anthropologie et d'Histoire afin d'effectuer des consolidations et des levés topographiques. Le rejeton en a rapporté l'esprit et les rites, et tel le chef d'orchestre de ce grand cercle chamanique – au centre duquel crépite un grand feu – donne le sens et le tempo de la vague, au diapason des bols vibratoires.

De cette *lunada* égyptienne qui résonne étrangement avec les esprits mayas et tibétains, fleurissent des instants rares où les mots « connecté » et « cosmos » prennent tout leur sens. Stéphane raconte à Greg son coup de foudre pour ce site maya unique surplombant le bleu turquoise de la mer des Caraïbes, et pour cette « putain » de plage immaculée de sable blanc s'étendant à perte de vue sur des kilomètres jusqu’à la réserve Sian Ka’an, l’un des tout derniers écosystèmes vierges de cette partie du monde. Son Tulum, sa muse, originellement baptisée « Zamà » – qui signifie « demain » – et ses *cabañas,* érigées face au paradis marin, havre de paix mystique, pas encore vérolé par le tourisme. Sans oublier ses Cenotes, « les dz’onot » – « puits sacrés » en maya yucatèque : précieuses réserves d’eau douce enfantées par la chute d’une immense météorite au nord de la péninsule du Yucatan qui forment d’interminables dédales souterrains immergés, connectés et reliés à l’océan. Ils permettaient de communiquer avec le monde souterrain Xibalba, dirigé par les dieux de la mort et de la maladie. Il y aurait 10 000 entrées de cénotes dans cette partie du Mexique, et il se vante d’être l’un des premiers Européens à avoir participé au balisage et à la cartographie des lieux, comptant à son actif, la pose de plusieurs kilomètres de fil d'Ariane.

Possédé par les esprits mayas, il pourrait en parler toute la nuit.

En toute communion, Greg a le cœur qui bat la chamade. Ces récits font écho aux coups de foudre qu'il a lui-même ressentis, enfant, s’enivrant des interminables et somptueuses plages de sable blanc au nord de Porto Vecchio ou celles de Casamance, dans un périple africain qui a débuté sur l’île Gorée pour se poursuivre en Gambie et en Zambie et qui lui est resté gravé au fond du cœur et des tripes. Il avait sept ans et s’en souvient comme si c’était hier. Évidemment, son palmarès de baroudeur n'est pas aussi prestigieux, mais le courant passe aussitôt entre ce binôme déjà intime qui ne tarit pas d'histoires d'amour autour des océans. Ils échangent leurs rêves, connaissent déjà les lignes directrices de leur vie, pavées de balises symboliques et non moins pragmatiques, comportant, au minima, une maison face à la mer.

— Tu descends à combien ?

— …

— Le Blue Hole, tu descends à combien ?

— Le Blue Hole ?

— Je n'y crois pas – clamant tout haut afin que tout le monde l'entende – il ne connaît pas le Blue Hole ! Do you believe it !

Un brouhaha de rires et d’exclamations se répand sur la plage.

Greg lui présente son cousin, Mario, qu’il appelle son jumeau malgré leurs dix ans écart, puis Max et Ingrid, ses potes des années collège et lycée. Il lui raconte leurs 400 coups, que la dernière fois qu’ils s’étaient vus, Ingrid était enceinte de la petite Hëna. C’était hier, pourtant.

Cette petite Hëna, surgit de nulle part dans ce gap temporel, qui a dix ans aujourd’hui et qui danse frénétiquement autour du grand bûcher, possédée par les esprits de *la pachama* et de la lune. Elle est la *« hija de la luna »,* surnom qu’elle s’est elle-même attribué, elle est pétillante, sauvage, affranchie de tout, mais bien éduquée, et dégage déjà un magnétisme et un charme fou. Ce soir-là, elle les ensorcelle tous les deux et leur annonce, avec une maturité et une assurance déconcertante, qu'un jour elle deviendra leur femme : « c'est inscrit dans les astres et cette union sera célébrée sous la Lune de sang ». Hëna le sait, elle est intime avec les cieux et connaît par cœur la voûte céleste dont elle se vante d’être capable d'identifier trois cents étoiles et planètes. D'un geste symbolique en prenant la lune à témoin, elle leur lance le pari que sa prophétie se réalisera. Cela fait beaucoup rire Greg et Stéphane qui n'opposent aucune résistance à l'idée.

Mario raconte à Stéphane qu’il est en formation d’Instructeur PADI à Sharm el-Sheikh. Ils ont fait le déplacement, juste pour l’occasion, et repartiront à l’aube. Stéphane le charrie sur sa formation de « touriste » qui est à la plongée ce que les réunions tupperware sont à la haute finance. PADI, énième déclinaison du système pyramidal érigé par les Américains, où ceux de la base engraissent les « happy few » du sommet. « Pay And Dive Imediatly » ou « Put Another Dollar In » autant d’acronymes qui raillent la crédibilité de l’école américaine de plongée. Mario est le premier à en rire, venant de l’école française estampillée CMAS, il partage lui aussi ce point de vue, mais cette certification lui ouvre toutes les portes pour travailler dans les plus beaux océans du monde. L’examen, d’un ennui abyssal, est une promenade de santé. Pour faire passer la pilule, il prend l’expérience, comme un jeu de rôle régressif dans lequel il serait le cobaye d’une étude anthropologique sur les pingouins et autres palmipèdes.

Et de rajouter en fumant la chicha :

— N'empêche, ça me gave de voir ces gros Américains devenir instructeur de plongée, avec leur gros cul nourri de hamburgers et de Coca, ode à la poussée d’Archimède. Le 100 mètres n’est même pas chronométré, ça en dit long sur le niveau de palmage. En somme, si tu ne te noies pas, l’épreuve est validée.

— C’est clair, n’importe qui aujourd’hui peut devenir instructeur de plongée, ça décrédibilise la discipline, opine Stéphane

— Moi je dis, OK pour une école réservée aux obèses, aux vieux, aux Japonais, aux Américains, au handisport, mais à côté, il faudrait créer une élite de la plongée, une école accessible seulement aux meilleurs, à un cercle très fermé regroupant la crème de la crème.

— Allez chiche ! répondit Stéphane.

— Chiche ! scellèrent à l’unisson les deux frères.

L’idée était partie d’une private joke… Elle fit son chemin.

Stéphane proposa à Greg de rester à Dahab, le temps que Mario finisse sa formation d’instructeur. Greg accepta, fou de joie à l’idée de rester quelques jours de plus à Dahab avec son nouveau meilleur copain.

Dès le lendemain, Stéphane s'empressa de lui faire découvrir le Blue Hole – où il s'y entraîne 7 jours sur 7 – et lui dévoile son objectif secret : « passer sous l'arche à moins cinquante-cinq mètres ».

— En apnée bien sûr. Y descendre ce n'est pas un problème, le truc fou c'est de traverser le tunnel de vingt-six mètres de long pour sortir de l’autre côté du tombant, tout en gérant les courants tourbillonnants qui te font perdre l’orientation, et ce, en faisant le moins d'effort possible afin de ne pas flinguer ton apnée et éviter la syncope anoxique à la remontée. Tu connais le principe ?

— De quoi ?

— Du rendez-vous syncopal des 7 mètres.

— Pas vraiment.

— Loi de Dalton, man. Non pas Jo, l’autre, le physicien ! s’esclaffe-t-il. La pression de l’air dans les poumons augmente avec la profondeur et avec l’élasticité de la cage thoracique, l’oxygène de l’air des poumons va se diffuser plus rapidement dans le sang. Tu vois ? Genre un shoot qui te va droit au cerveau, pim ! Plus la profondeur augmente plus ton kif d’oxygène augmente. Le problème c’est que, passé trente mètres, tu as l’impression d’être un dauphin et de ne plus avoir besoin de remonter pour respirer. Et là, c’est le dilemme : soit tu écoutes ton cœur et tu descends encore un peu plus pour augmenter l’ivresse, soit tu anticipes et tu écoutes la petite voix de ton cerveau qui te susurre : « mon p’tit gars, si tu continues à jouer au con, je te donne rendez-vous à la remontée et je te fous une belle syncope dans les dents ». Tu piges ? Parce qu’à la remontée, le processus s’inverse et le taux d’oxygène dans le sang va chuter brutalement, car la pression diminue tandis que le corps continue à consommer de l’oxygène. D’autant plus si tu te sens un peu short et que tu commences à forcer sur tes palmes pour remonter plus vite. Entre 10 et 5 mètres avant la surface, pimpompin ! tous les signaux sont au rouge. C’est dans cette zone que la variation de pression est la plus brutale : 2 bars de pressions à 10 mètres contre 1 bar en surface. En seulement quelques mètres, tu perds la moitié de ta pression partielle d’O2. Pim ! Ton cerveau ne comprend plus, mec, la chute d’oxygène est trop brutale. Paf ! syncope anoxique. Capito amigo ?

À partir de ce jour, Greg et Stéphane ne se quittèrent plus et rejoignirent Marseille pour mener à bien des projets communs qui n’en finissaient plus d’éclore dans une synergie qui s’autoalimentait sans cesse, pavée d’opportunités lucratives et récréatives, l’une ne pouvant pas fonctionner sans l’autre.

Ils avaient laissé derrière eux la mer Rouge et ses fonds envoûtants, mais découvrirent la Méditerranée et de ses trésors enfouis, loin d’imaginer les déboires de leurs amis égyptiens dont ils n’eurent plus de nouvelle.

\*

\* \*

En 1987, Max meurt d’une overdose.

Ingrid se suicide, laissant Hëna orpheline.

À 12 ans, Hëna a déjà goûté à la drogue.

Elle devient junkie à 13 ans.

\*

\* \*

En 1990, Hëna a trouvé refuge au sein d'une communauté hippie d'Ibiza, pris sous son aile par Rosanna, la doyenne, qui n’a pas connu la chance d’enfanter. Grâce à une volonté de fer et à un message que la lune lui a fait parvenir, elle contient son addiction à l’héroïne à un niveau acceptable et grandit de petits boulots en petits boulots, allant de la confection de bracelets artisanaux à la récolte de plantes locales pour l’élaboration de la fameuse boisson spiritueuse anisée « **Hierbas Ibicencas ».**

À 15 ans, Hëna délaisse progressivement l’artisanat et sa communauté pour ses premières immersions dans le monde de la nuit dont sa beauté lui ouvre toutes les portes. Un mince fil qui la maintient à la surface et l’oblige à rester clean pendant ses heures de travail dans la plus grande discothèque du monde : le Ku Klub et sa pièce principale de la taille d'un hangar pour avions, sa grande piscine et son plafond de vingt-cinq mètres en dessous duquel trône le « roi » DJ, maître d’orchestre de **shows spectaculaires**. Hëna est de toutes les exhibitions, elle fréquente les stars de passage et collectionne – bien avant l’heure – les selfies avec son Kodak jetable en carton, où elle pose aux côtés des Jean-Paul Gaultier, Madonna, Paris Hilton et autres peoples dont les meilleurs DJ's de la planète qui touchent désormais des cachets à cinq chiffres.

En 1994, Hëna envoie une invitation à Greg et Stéphane pour leur annoncer la célébration de ses 18 ans à l’Amnesia. Elle est intime avec les pontes de la nuit ; la fête s’annonce démesurée et indécente.

« Manumission » comme nom de code : fête hédoniste et sexuelle née dans le Gay Village de Manchester au Royaume-Uni et fermée rapidement en raison de guerre des gangs et trafic de drogue. Le concept a trouvé refuge à Ibiza au Coco Loco Bar, épicentre gay du Ku Klub pour en devenir la fête la plus sauvage de l’île. Le mot « Manumission » lui-même signifierait « libération de l'esclavage » et n’offre qu’un seul crédo : zéro tabou. Les invités sont « libres de faire ce qu'ils veulent ». Liberté comme leitmotiv dont la Manumission, par extension à toute l'île, est devenue synonyme.

En cette fameuse année, le Ku Klub se rebaptise Privilege et « Manumission » se déplace à l'Amnesia, entraînant de facto le changement d’orbite de la *hija de la luna*, connue également sous le titre de « Miss Bumbum Ibiza » qui, à l’instar de la fameuse élection brésilienne, récompense les plus belles fesses d’Ibiza.

 Les *« before »* alcoolisées les avaient déjà mis en condition ; quand vint le cœur de la nuit, le peu d’inhibition qui leur restait s’était dissipé dans les limbes ibiziennes.

Greg en Jules César et Stéphane en Caligula ondulent autour de la sublime Hëna-Cléopâtre – pas n’importe laquelle – la Cléopâtre Séléné II, connue pour être décédée lors d’une éclipse lunaire.

« Ce soir je meurs pour renaître encore plus forte et encore plus désirée », dit-elle en embrassant langoureusement tantôt l’un, tantôt l’autre, alors que leurs corps gorgés d’eau, de mousse et de sueur, se mélangent dans une transe incandescente et décadente. Ce soir-là, le coup de cœur bienséant pour ses dix ans s’est transformé en coup de foudre ravageur et les emporte tous les trois dans un tsunami de désir et de sentiments. Un élan extatique largement favorisé par la « love drug » qui renaissait de ses cendres MDMA après avoir joué au chat et à la souris avec les autorités espagnoles, tantôt MDA, MDE, MDEA, tantôt 2-CB, DOB, MBDB…

Ils avaient atteint le point de non-retour et ce ne pouvait plus être une simple page qui se tourne, à laquelle on repenserait quinze ans plus tard avec nostalgie.

À 7h06 Hëna se métamorphosa en « Lune noire », messagère karmique de l’accomplissement du destin, et les demanda en mariage.

Mais « pas n’importe quel mariage devant un crétin de maire corrompu ou un prêtre pédophile », clame-t-elle, « pas n’importe quelle union que l’on peut rompre à la première contrariété par une simple formalité administrative », s’enflamme-t-elle, Hëna invoque « une célébration prenant le cosmos à témoin, une union sous la lune rouge ». Et justement, la prochaine approche.

Désarmante, Hëna se tient là, dans l'éclat de la lune, virginale comme une fleur rare éclose dans un jardin secret. Dans le kaléidoscope des êtres, elle émerge tel un joyau rare, une essence divine qui transcende la simple beauté éphémère. Elle incarne la quintessence de tout ce qu'un homme pourrait rêver d'une femme : une sensualité envoûtante qui éveille les sens les plus profonds, une sensibilité qui embrasse chaque émotion avec une tendresse infinie, une spontanéité qui illumine chaque instant de sa présence magnétique. Elle, qui décèle la beauté dans les plus petites choses, trouve l’émerveillement dans les évènements les plus ordinaires, à la recherche du message secret pour comprendre les mystères de la vie. Elle est l’inspiratrice, l'amante, l'amie, la confidente.

Sous son aspect fragile se cache une force de la nature, une source inépuisable d'énergie positive contagieuse qui irradie tout autour d'elle, balaye les conventions et donne vie aux aventures les plus folles. Elle est l’allégorie même de l'amour désintéressé et de la générosité – sans jamais rien demander en retour – une muse intemporelle qui danse sur les chemins escarpés de la vie avec une grâce insouciante, semant des éclats de bonheur sur son passage.

Comment pouvaient-ils refuser ? C’eut été une griffure à l’âme, irréparable, que de la laisser filer – elle et « le plus beau cul d’Ibiza » – vers d’autres bras, vers d’autres cœurs.

Amoureux fous et nostalgiques, ils décidèrent que la célébration se ferait à Dahab et qu’ils sauteraient demain dans le premier avion.

Ça, c’était la version rêvée sous psychotropes. Une fois redescendus sur terre, ils durent faire face à quelques réalités administratives.

Primo, Hëna n'a jamais eu d'identité officielle ; elle ne sait même pas si sa naissance a été déclarée en Égypte. Pour venir à Ibiza, elle a dû avoir recours à une filière corse de faux papiers via le petit frère de Rosanna, sa marraine hippie. Depuis sa sortie d’Égypte, Hëna se baladait avec la carte d’identité d’une certaine Marie Thérèse. Moins sexy comme prénom… mais un prénom sans histoire qui ne retient pas l'attention si ce n'est par sa désuétude.

Secundo, Hëna a récemment brûlé ses faux papiers à Ibiza au cours d'une « lunada » exceptionnelle où, par un acte symbolique, il fallait renoncer à la notion d'appartenance, de frontière, de patrie ; un individu ne devait être défini que comme citoyen de la terre et il n'avait des comptes à rendre qu'au Cosmos.

Les deux hommes prennent le problème à bras le corps et se répartissent les rôles : Stéphane reste auprès d’elle pour veiller sur leur promise, avec interdiction formelle d’engranger de l’avance – sexuellement parlant –, Greg repart en France afin de récupérer les documents nécessaires et entreprendre la démarche auprès des consulats après lui avoir fait jurer sur la lune, ses vœux de chasteté provisoire.

Faire de vrais faux papiers, c'était facile à l'époque, il suffisait de se procurer un acte de naissance, livré à domicile par la poste. L'informatique n'avait pas encore verrouillé le système et les usurpations d'identité étaient monnaie courante.

La filière corse avait été démantelée et le frère de Rosanna se trouvait derrière les barreaux. Greg avait sa petite idée. Le nouvel intermédiaire était une relation de Mario : un certain Sam Paoli – son voisin marseillais – qui vit de petites combines dont celles de faire des fausses plaques d’immatriculation et de récolter des actes de naissance dans les boîtes aux lettres. Son cousin l’a dépanné à maintes reprises, non pas par bonté de cœur, mais parce qu’il avait de l’empathie envers sa compagne qu’il croisait souvent dans l’escalier avec coquarts et contusions. Il n’a jamais eu le courage de le dénoncer à la police, par lâcheté sans doute, mais aussi parce que les « balances » finissent souvent mal dans le quartier où il a grandi. Ici on nait « contre » la police, sans jamais se poser de question. Quoi qu’il en soit, ce salaud de voisin lui était redevable.

Après tout s’enchaîna rapidement. Un vol Ibiza/Marseille puis Marseille/Le Caire, sans même sortir de l’aéroport, puis un bus local Le Caire/Sharm el-Sheikh. Un trajet dantesque au milieu des familles et des poules, et une vidéo hurlante de viol insoutenable, diffusée sans que personne ne s’en offusque, devant femmes et enfants en ces terres d’interdits. Quatre heures interminables, éprouvantes et surréalistes.

 Durant le trajet, Greg proposa une cérémonie face au Blue Hole, lieu de leur première rencontre. Stéphane renchérit :

— D’accord, mais dans le Blue Hole à 18 mètres de profondeur, 18 pour les 18 bougies de Hëna.

— Vous êtes vraiment des petits joueurs, surenchérit Hëna. Ne faisons pas les choses à moitié, célébrons notre union sous l’arche, à cinquante-cinq mètres de profondeur !

— L’idée est séduisante, mais tu n’as jamais plongé, Hëna, lui dit tendrement Stéphane.

— J’ai fait une apnée de neuf mois dans le ventre de ma mère, ça compte, non ? Elle a accouché face à la mer Rouge, ma protection est charnelle et divine.

— Il faudra prendre des blocs et cinquante-cinq mètres c’est 6,5 bars de pression : 6,5 fois plus que dans le ventre de ta mer, Hëna chérie. Et personne ne voudra te former au Trimix en si peu de temps.

— Nous plongerons donc à l’air, proclame Greg.

— Voilà, tout simplement ! répond Hëna.

— Vous êtes deux doux dingues.

— Trois doux dingues…

1. *Le Blue Hole*

*Où se mêlent les échos du sacré et du tragique,*

*Où la beauté éblouissante de ces eaux azuréennes*

*Côtoie la mort implacable.*

La légende raconte qu'une comète est entrée en collision avec la Terre. De cette rencontre céleste naquit un trou bleu, une béance dans l'azur, d'où surgit le paysage le plus enchanteur qui ait jamais vu le jour. En ces profondeurs, une myriade d'êtres marins s'assembla, formant un cortège silencieux et captivant.

Une autre légende bédouine locale susurre que le Blue Hole est le sanctuaire hanté de l'esprit d'une jeune âme. Afin d’échapper à son destin funeste, elle préféra l'abîme salé à un mariage forcé. Durant des lunes et des lunes, les autochtones évitèrent ce lieu maudit, empreint d'une aura tragique, où l'amour et la révolte hantaient les eaux profondes.

Le Blue Hole de Dahab, Graal des plongeurs, se drape de la sinistre renommée qui le poursuit : huit vies par an, en moyenne, succombent à ses profondeurs abyssales, ce qui le place au sommet du panthéon des sites de plongée les plus périlleux et des plus endeuillés au monde.

Le 16 avril 1994, loin de la pollution lumineuse, l’éclipse lunaire entama sa métamorphose à 20h25, abandonnant sa robe argentée pour revêtir sa robe carmin, peignant la mer de ses reflets ensanglantés. Chaque éclat de lune était une note mélodique dans la symphonie silencieuse de la nuit, chaque vague était une strophe dans une poésie marine et semblait susurrer les mystères de l'Égypte ancienne, telle une révérence à l'éternité, une étreinte entre le passé et le présent, une invitation à méditer sur les mystères insondables de l'univers.

Un petit groupe de curieux observe le spectacle tridimensionnel et l’étrange ballet de ces trois plongeurs qui s’équipent, vérifient leur torche puis s’immergent… Le trio bascule dans le noir et descend en piqué en se tenant par la main. Hëna pleure, submergée par l’émotion. Les consignes étaient de ne pas traîner à la descente ; en moins de deux minutes, ils se retrouvent à cinquante-cinq mètres de profondeur. Sans perdre une seconde, ils empruntent le tunnel de vingt-six mètres de long pour traverser l’arche. Arrivés, sur le tombant, de l’autre côté, démarre aussitôt la cérémonie. Tout a été chorégraphié minutieusement dans un timing des plus serré, à l’aide d’ardoises blanches grand format sur lesquelles est inscrit l’échange des consentements :

*« Sous les vagues scintillantes, nous célébrons aujourd'hui l'amour de Hëna et Stéphane, de Hëna et de Grégoire.*

*Que votre amour soit aussi profond que les océans, aussi pur que l'eau, aussi fort que les courants, aussi lumineux que les coraux, aussi profond que le silence,*

*aussi intense que la lumière, aussi durable que les roches, aussi beau que les poissons, aussi rare que les perles, aussi précieux que l'or et aussi éternel que les étoiles.*

*Comme la lune veille sur cet océan profond, qu'elle soit le témoin de votre union éternelle, qu’elle vous guide et vous protège.*

*Chers époux, au nom de l'amour, devant la lune et les poissons, devant les éléments tout-puissants, je vous déclare unis pour la vie. »*

Hëna avait emporté une petite boîte, sans doute contenait-elle quelque alliance ou autre objet symbolique, pensaient-ils. Ils ne se méfièrent donc pas quand elle l’ouvrit … pour en sortir une seringue. Le temps de réaliser, l’aiguille avait déjà transpercé ses veines l’aspirant aussitôt dans les tréfonds du « darkness ». Sa syncope fut foudroyante.

Quand elle reprit ses esprits dans les alcôves d’un lit d’hôpital à Sharm el-Sheikh, entourée de monde veillant sur elle et d’hospitaliers curieux de voir cette miraculée dont l’histoire avait déjà fait le tour de la ville, elle vérifia d’abord que ce n’était pas un rêve. Puis elle s’écria : « Oui, je le veux ! » déclenchant une vague de « youyous de joie » qui se propagea dans tous les couloirs de l’hôpital, telle une « hola » dans les stades. Le chef de service ne put retenir ses larmes d’émotion qui inondaient son visage. Celle que toute la ville nomme désormais « la fiancée des abymes » raconta qu'elle avait passé un pacte avec le « Tout » des Océans et que si elle survivait, elle arrêtait définitivement l’héroïne. Dans son tout dernier souvenir avant de perdre connaissance, elle se ressassait ces mots, tel un mantra :

*« Devant toi, ô Grand Tout des Océans,*

*Devant toi, ô Mère Lune,*

*Si je survis, si vous me sauvez,*

*Notre amour sera éternel,*

*Notre amour sera pur, notre amour sera sain,*

*Notre amour ne sera pas vain. »*

\*

\* \*

C’est la troisième fois de sa vie qu’elle prend l’avion ; Hëna est émerveillée comme une petite fille et s’adonne à sa paréidolie monomaniaque qu’elle exerce dans les nuages, le plus souvent, quand ce ne sont pas les arbres et les rochers.

Successivement, elle rencontre Victor Hugo, Freud, un loup qui hurle à la mort, Che Guevara, Omar Simpson et Barbamama. Brusquement, son regard se fige, dix rangées devant elle, sur la couverture d’un *Paris Match* relatant le remariage de Johnny Hallyday et Adeline Blondieau. Elle se lève et sous le regard amusé de ses deux amoureux, demande si elle peut l’emprunter. Addicte aux synchronicités célestes, elle fait remarquer que dans Blondieau il y a blonde, Dieu et eau. Greg veut bien être « Hallyday », mais laisse Stéphane incarner « Johnny ». Ils partent dans un fou rire qui leur vaut un rappel à l’ordre courtois de l’hôtesse de l’air avant de craquer à son tour. Le fou rire se propage de siège en siège, jusqu’au pilote de ligne, qui invite les passagers à attacher leur ceinture le temps de traverser cette turbulence de rire.

« Adeline a épousé deux fois Johnny et moi je suis marié à deux hommes ! » s’exclame-t-elle en les embrassant tendrement à tour de rôle, excitée par tous les regards braqués sur elle.

1. *La Reine du Dojo*

À ce trio cosmique, il fallait désormais trouver un nid singulier pour que s’épanouisse leur amour promis à l’éternité et que rien ne devrait entraver.

À ceci près que Greg était déjà marié et il qu’il n’était pas envisageable que Stéphane s’installe à plein temps avec Hëna.

Une idée jaillit, folle au demeurant, mais pas tant que ça quand on décide que les conventions ordinaires se doivent d’obéir aux lois de la flexibilité. Pour la bonne cause, Stéphane avoua qu’il entretenait des liens avec une ex-copine, secrétaire au Domaine, qui lui devait un service. Il l’avait sorti d’un sacré pétrin en l’accueillant dans sa chambre de bonne, alors qu’elle se retrouvait à la rue suite à une séparation douloureuse. Sans lui, elle se serait suicidée, lui avoua-t-elle un jour.

Une coquille volontaire glissée dans la date de visite d’un bien mis aux enchères allait leur permettre d’acquérir un ancien manoir pour une bouchée de pain. Une maison de maître du XVIIIe siècle, idéalement placée dans un écrin de verdure à l'abri des regards et dotée d'une vue extraordinaire sur l'Etang-de-Berre. À l'abandon depuis une dizaine d'années, elle appartenait autrefois à une famille de vignerons et aurait été confisquée à la suite d'une enquête de gendarmerie pour délinquance financière et détournement de fonds.

Afin de ne pas attirer les suspicions sur le trop peu d’enchérisseurs, un simulacre de surenchères se déroula avec une troupe d’acteurs composée de Greg, Stéphane, Mario Monti et trois de ses compères plongeurs, recrutés pour l’occasion. La bataille fut âpre, mais l’enchère finale, dérisoire. Le financement de l’acquisition du bien se fit par tontine immobilière entre Greg, Stéphane, Hëna, et Mario Monti en reconnaissance des bons et loyaux services rendus à Hëna. Le bien appartiendrait au dernier survivant. Pour forcer le destin, ils décidèrent qu’ils allaient explorer les océans en repoussant chaque jour un peu plus la limite.

Ils le baptisèrent le dojo et y installèrent Hëna, qui fut aussitôt promue au rang de *« Queen of the dojo »*. Une règle d’or fut instaurée : les semaines paires, Hëna serait la femme de Greg, les semaines impaires elle serait la femme de Stéphane… « Pour l’éternité ! »

C'était leur secret à tous les trois.

« À la vie, à la mort, à l'Océan, à la Lune ! »

Grisés par l’élan de cette union hors norme, ils eurent la conviction que le monde appartenait aux audacieux et qu’ils allaient pouvoir ériger leur propre constitution ; une sorte de pragmatisme anarchique qui régirait toute leur vie en flirtant avec l’illégalité sans jamais franchir complètement la ligne rouge. Comme au foot, le ballon peut franchir la ligne des buts, mais tant qu’il n’a pas franchi complètement la ligne il n’y a pas but.

Ils baptisèrent leur doctrine, la « Borderline Théorie ».

Ce n’était pas seulement une doctrine sociale, c’était aussi et surtout une philosophie de l’émoi de chaque instant, une manière de vivre intensément, dangereusement, bien au-delà du *carpe diem* réservé, de leur point de vue, au « péquin moyen ».

Là, il s’agissait de s’approcher du surhomme nietzschéen, celui qui a la plus grande diversité d'instincts qui s'opposent puissamment, mais qu'il maîtrise, celui du « vouloir libère » et de son fameux leitmotiv : « Deviens celui que tu es ». Parce que la vertu est souvent le droit du plus faible, elle paralyse tout, désir, création et joie.

Plus encore, il s’agissait de flirter avec la mort tout en maîtrisant pleinement son art. Comme ce pilote de Formule 1 qui pousse son bolide à 360 km/h dans les lignes droites, comme ces pilotes de la patrouille de France qui évoluent entre 200 et 800 km/h, espacés seulement de 2 à 3 mètres avec des accélérations comprises entre -3G et +7G, entre 30 et 1500 mètres de hauteur par rapport au sol. Cette ivresse, c’est en dessous du niveau de la mer qu’ils choisirent de s’en abreuver. Ils décidèrent de fonder une élite, d’en faire un sport extrême, de défier les lois de la physique.

« Les gens qui vivent profondément n'ont pas peur de la mort », écrivait Anaïs Nin. Voilà, tout était dit !

Pendant ce temps, Hëna était la femme la plus heureuse du monde et pour ne pas vivre aux crochets de Greg et de Stéphane, développa son activité en organisant des séances de Reiki que lui enseigna sa défunte mère ; une approche holistique qui consiste en une relaxation méditative par imposition des mains en vue d’équilibrer et d’apaiser les énergies physiques, psychiques et émotionnelles. Elle se diversifia en ajoutant à ses compétences le shiatsu, puis le Watsu, car sa connexion à l'eau était essentielle ; sa façon à elle d'établir une connexion aquatique avec ses deux amants, et parce qu’un jour son père lui avait lu cette citation d’Hubert Reeves : « À l’échelle cosmique, l’EAU est plus rare que l’or ».

Elle avait même inventé un rite quelle avait baptisé « la quadrature du cercle » et qui donnait un sens au 366e jour de l’année bissextile, « le jour où le cosmos donnait à la terre une opportunité de marquer une pause afin de rééquilibrer son Yin avec son Yang » : une cérémonie avec ses deux amants qui englobait tous les aspects de ses arts, pour finir dans un tantra à trois dépassant les frontières du plaisir, toutes dimensions confondues. Une seule fois tous les quatre ans, mais un rendez-vous quadriennal qui reste à jamais gravé dans les âmes et les corps.

Les années passèrent sans la moindre anicroche, tous trois pleinement satisfaits de ce « contrat » matrimonial tripartite, jusqu’au jour où Hëna traversa une crise existentielle et leur fit part de son désir de « transmission » qui passait nécessairement par la case « procréation ».

Du jour au lendemain, elle leur annonça qu'elle arrêtait les contraceptifs et, sous forme de défi – à l’instar de celui qu'elle leur avait lancé à Dahab pour la célébration du mariage – elle leur proposa un deal : celui qui la mettra enceinte reconnaîtra l'enfant. Pour écarter tout coup de pouce inique de son cycle menstruel, l'alternance hebdomadaire deviendrait une alternance quotidienne.

Les deux garçons étaient joueurs, ils acceptèrent le deal, sûrs, l'un et l'autre, de posséder le spermatozoïde « *winner »*. Greg laissa même entendre qu’il comptait divorcer d'Ève si c'était lui le père.

Il ne fallut que quinze jours pour que le test de grossesse s’affiche positif. L’analyse ADN trancha : Greg était le père.

1. *Bascule arrière*

Hëna…

… écho suspendu à l’acuité des instances qu’il évoque… comme un poème de Rimbaud : l’émotion saisissante qui s’en dégage, semble tout autant voiler qu’éclairer, donner que dérober, révéler la plénitude qu’infliger le tragique.

L’espace d’un court instant, Chinchorro avait quitté le monde physique et s’était réfugié dans sa boucle quantique. Un état psychique semblable à celui d’une mort imminente, où l’on voit défiler sa vie en quelques secondes.

Toutes les images de sa rencontre avec Greg et Hëna se bousculaient dans sa tête.

Tous les moments de joie, d’amitié et d’amour, d’ivresse et de luxure, de défiance aux normes établies qui ont tissé sa vie d’homme libre…

— Une vieille connaissance ? relança Le Garrec pour s’engouffrer dans la faille.

Le visage de Chinchorro switcha subitement, visiblement déstabilisé, irrité par cette ingérence dans sa fissure temporelle. Face à cette perte de contrôle, aussi courte soit-elle, la meilleure défense, c’est l’attaque, ou comment le cerveau reptilien du mâle alpha sort de sa glaciation et prend le contrôle de la machine. Bien maladroitement le plus souvent quand il se sent acculé.

— Arrête avec tes questions de flic !

— Oh, relax. C’était juste une question bienveillante. Je pensais qu’on pouvait échanger quelques confidences comme le feraient deux amis. Parler des femmes, c’est d’usage, non ?

— Alors je vais te faire une confession, MON AMI. Ce n’est pas aux vieux singes qu’on apprend à faire la grimace. Ton manège, ton bla-bla, tout ça… Je sais tout, depuis le début.

— C’est-à-dire, répondit Le Garrec en fronçant les sourcils, pressentant ce qui allait suivre.

— T’es un flic et tu n’es pas là par hasard. Je le sais depuis le soir où on s’est croisé au Saint-James.

— Ça se voit tant que ça sur ma tronche ?

— Sur ta tronche, non, mais dans tes poches.

— Le vestiaire ? Stéphanie Woolf ?

— Poche intérieure, ton insigne de police, répond-il en acquiesçant.

Le Garrec ne se laisse pas déstabiliser :

— Moi aussi je vais te faire une confession, je sais que tu sais… MON AMI, depuis le début. Petite astuce de flic pour savoir quand on lui a fait les poches. La suite, elle nous appartient. Moi, je me suis laissé porter par les évènements.

— De toute façon, je n’ai rien à me reprocher et je te tiens par les couilles, amigo. J’ai une vidéo de toi sortant de l'eau triomphalement avec tes trois amphores et la sextape de ton intronisation au Saint-James avec quelques séquences croustillantes. Je me marre en imaginant la tête de tes supérieurs et de tes collègues de l’IGPN. Et celle du procureur, haha ! Je donnerais cher pour voir sa réaction.

— Ce sera facile de prouver que j’étais en mission d'infiltration.

— La barrière est mince entre infiltration et complicité, tu veux que je te fasse la liste de tous les super-flics qui ont fini en taule ?

— Moi, je ne suis pas un super-flic, je ne risque rien.

— Sauf si tes petites vidéos atterrissent par mégarde sur les réseaux sociaux et sont relayés par la presse. Tu vas devenir une star, mec ! En haut ils vont se sentir obligés de te lâcher pour calmer la vindicte populaire, ces chiens enragés que l’on nomme l’opinion publique. T’es nouveau ici, le parfait fusible, clac ! Bye bye le Breton !

— J’espère que tu soigneras le montage et l’étalonnage. Je pourrai choisir la musique ?

— Bien sûr, je te dois bien ça. Idem pour celle de ta charmante fille.

— Qu’est-ce qu’elle vient faire là-dedans, ma fille ?

— La première fois qu’on s’est rencontré au Saint-James, tu ne t’es jamais demandé pourquoi elle s’était absentée si longtemps ? Au premier abord elle a l’air sage. Mais quand les portes se referment… Wahou ! *Santa madre de dios de la hija de la chingada !* Demande donc à Candice.

— T’es une vraie ordure, je vais te…

— Attends une seconde avant de dire des choses blessantes. La vidéo de ta fille, ce n’était pas prémédité. Juste le hasard de deux filles qui passent devant…

— Devant une caméra bien dissimulée, j’imagine, et je subodore qu’elle n’est pas la seule. Tu sais quoi ? Je vais faire fermer ton putain de QG de voyeurs. Tu caches bien ton jeu espèce de salaud.

— Je ne cache rien. La preuve, je te raconte tout, espèce de tache ! Tu ne le vois pas ? Oui, tu pourrais réussir à fermer le club. Mais il rouvrirait dix jours après. Si tu savais le nombre de clients fidèles que nous avons parmi les juges, les avocats et les politiques. Et je ne te parle même pas des actionnaires. Tu serais surpris si je te balançais certains noms. Nos soirées VIP ont beaucoup de succès et la liste d’attente s’allonge d’année en année.

— Et autant de vidéos, j’imagine.

— Joker, mon pote !

— Les autres sont au courant ?

— Que t’es un putain de condé ? Pas encore, c’est notre petit secret à tous les deux. Ça pourrait les énerver. Un accident est si vite arrivé au fond… un détendeur mal entretenu qui se bloque, une narcose incontrôlable…

— C’est ce qui est arrivé à Greg ?

— Connard ! Greg était mon ami. Le genre d’ami qu’on ne rencontre qu’une seule fois dans une vie. L’amour, ça court les rues, ça va ça vient, c’est juste une histoire de chimie, d’accoutumance et de dépendance à l’endorphine, de vide à combler, d’obligation de perpétuation de l’espèce et du bon paraître en société. L’amitié, c’est envers et contre tout. Elle est rare, précieuse. La seule chose gratuite en ce monde. On ne triche pas en amitié. Du moins, pas longtemps.

— Qu’est-ce qui est arrivé à Greg alors ?

— À toi de me le dire, c’est toi l’enquêteur, non ?

— C’est pour ça que tu m’as laissé entrer ?

— Va savoir, Fenzy-man.

— D’après mes sources, il y avait pourtant un truc qui coinçait entre vous.

— Quelles sources ?

— Mes sources. C’est mon job d’en avoir.

— Tes sources ou ton intuition de flic ?

— Mes sources et mon intuition de flic.

— Arrête ton char, je les connais toutes tes sources, on est sur mes terres, ici, aucune ne s’aventurerait dans cette voie.

— Mon intuition de flic alors.

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Je sais que tu me caches quelque chose.

— Je t’ai ouvert toutes les portes de ma vie, même les plus borderline.

— Tu n’as jamais franchi la ligne rouge ?

— Laquelle ? Celle qui heurte la conscience de la sacro-sainte société ?

— Celle que tu t’étais fixée.

— Non, jamais.

— Tu mens.

— On ne traite pas son ami de menteur. Ou peut-être ne sommes-nous pas amis, c’est le cas ?

— Parle-moi du duel à O.K.-Corail.

— Rien à en dire.

— T’es sûr ?

— Que veux-tu savoir ?

— Tout.

— Défie-moi si tu as des couilles. Puisque tu me traites de menteur. Au vainqueur reviendra la vérité, tel énoncé par la charte. La respectes-tu, elle ? Ou n’es-tu qu’un imposteur, juste un petit flicaillon infiltré de mes deux ?

— Je t’emmerde et je te défie.

— Je ne te conseille pas de le faire.

— Tu ne me fais pas peur. Je te défie.

— Tu en es vraiment sûr ?

— Je te défie.

— Tant pis pour toi, amigo.

1. *La fille du flotarium*

Le verdict de l’autopsie est tombé. Le légiste a tenu à l’annoncer de vive voix :

— Les échantillons ont été analysés par des techniques analytiques avancées : chromatographie liquide couplée à la spectrométrie de masse pour ne pas les nommer. Après, j’ai comparé les résultats des analyses à des références connues et j’ai même fait appel à des toxicologues, spécialistes des venins, afin de confirmer son identification. Verdict, notre client a bien succombé à une dose de neurotoxine mortelle : la "toxine de Scorpaena" ou "scorpaenotoxine". Une toxine produite par les poissons de la famille des Scorpaenidae, autrement dit, ce sympathique poisson-pierre.

— Un accident ?

— À première vue, on a failli s’y laisser prendre. Mais en fouillant dans nos bases et en consultant toute la littérature sur le sujet, on a constaté qu’un seul poisson-pierre n’aurait pas la capacité d’injecter autant de venin à un homme. Le taux est trop élevé. C’est une injection humaine. Pas un accident.

Le Garrec ne bronche pas. Il est ailleurs. En compagnie de ces visages qui le tenaillent. Hëna, ce fantôme du cimetière… *pourquoi est-elle introuvable ?* Puis, il repense à Stéphanie. Elle l’a trahie, certes, mais il ne lui en veut pas. Ce n’est même pas une trahison d’ailleurs, puisqu’ils ne se connaissaient pas, qu’il ne représentait rien à ses yeux. À sa place, il aurait fait pareil. Il espère même qu’elle a reçu un bon pourboire pour lui avoir fait les poches.

Il ne peut se défaire du regard désespéré de cette femme.

*Était-ce elle au Saint-James, avant-hier ?* *Elle ne tenait pas le vestiaire ; sans doute parce qu’elle participait à la cérémonie avec son tatouage tentaculaire…*

Il ressent encore l’étreinte de son corps humide, comme s’il avait du mal à s’échapper de ses ventouses, de son odeur qui ressurgit après coup et qui le hante, mélange subtil de sulfate de magnésium, de champagne et de macérât d’olives noires, jamais il n’avait autant aimé lécher le corps d’une femme…

*Non, la fille du flotarium avait les cheveux plus clairs, plus courts, et des mèches blondes et cuivrées… peut-être un effet d’optique à cause de l’éclairage…*

Ces questionnements l’obsèdent. Il est le personnage de ce film, *Lost in translation.*

1. *Stéphanie*

Il y a des êtres qui ont la faculté de cumuler tous les déboires du monde.

PIRE, il y a des êtres qui – de mères en filles – se transmettent cette faculté. Non seulement elles portent leur fardeau, mais elles portent aussi celui de leur mère, de leur grand-mère, et probablement celui de leur arrière-grand-mère qu’elles n’ont même pas connue. C’est inscrit dans leurs gènes, pour peu qu’il existe un gène du malheur.

Dans certaines familles on va voir les psys, on consulte les psychogénéalogistes pour tenter de briser le cercle vicieux, pour couper définitivement la branche pourrie. Dans d’autres, on se contente de serrer les dents parce c’est le seul modèle qui a été inculqué.

Et on attend patiemment… la fatalité.

Ce jour où les coups sont un peu plus forts que d’habitude.

Ce jour où les planètes chômage-dépression-alcool-jalousie sont alignées et qu’une cinquième vient embraser la poudrière. Une petite contrariété, une petite étincelle qui jaillit entre deux silex et réveille « la bête ».

La concernant, c’était deux PV que son con de mari n’avait pas digérés. Il lui fallait un bouc émissaire. Il l’a poussé du 4e étage à travers la fenêtre. Par chance, elle a atterri sur le capot d’une Lancia Gamma. Elle s’en est tirée avec des lacérations au visage et trois côtes cassées.

Ça, ce n’était que le début.

Elle avait de la force de caractère et de la résilience, cette jolie brunette aux yeux gris. Un moment, elle a cru rompre la malédiction. Elle a été accueillie dans un foyer de femmes victimes de violences conjugales. Elle a divorcé. Elle s’est trouvé un bon job et a commencé à monter dans l’échelle sociale. Pour finir, elle a même acquis le luxe de pouvoir dépenser l’argent qui lui restait en fin de mois. Que faire de cet extra, habituellement réservé aux nantis ? Constituer un bas de laine en prévision de la fin programmée de ce cycle ? Le dépenser dans des hobbies ?

Étrange mot.

Elle n’avait jamais entendu prononcer ce mot dans la bouche de sa mère. Le temps allait à l’optimisation et il y avait toujours une tâche domestique à effectuer.

Alors elle a osé.

La plongée sous-marine est devenue son grand hobby. Elle avait fait un baptême pour faire plaisir à une copine qui ne voulait pas y aller seule. Instantanément, c’est devenu une passion.

Elle était plutôt douée « pour une femme », comme on ne manquait pas de le souligner avec une bienveillance qui avait du mal à masquer toute la misogynie prégnante, pour ne pas dire dégoulinante, héritage de l’armée et du commandant Cousteau où il fallait « en avoir » pour défier les profondeurs. La « Fédé » c’était une histoire d’hommes, qu’on se le dise ! Certes, on tolérait la présence des femmes, parce qu’il fallait bien un peu de distraction entre deux plongées, et parce que les « encadrants » aimaient croire que le droit de cuissage n’était pas une ère révolue.

Un niveau 4 avait beaucoup de succès. Un moniteur baisait tous les soirs.

Sa défenestration, ce n’était rien par rapport à ce qui allait lui arriver pendant cette triste nuit de pleine lune…

Pour la première fois de sa vie, elle s’était offert un cadeau qui a du sens, synonyme de joie, au sens profond du terme, comme l’entendait Spinoza : « une passion par laquelle l’âme passe à une perfection plus grande. » Rien que pour elle, une croisière de plongée de sept jours au large de Sharm el-Sheikh. Une semaine sans toucher terre, juste l’immensité de la mer Rouge comme horizon. Une semaine avec les poissons ; un rêve de gamine. Au retour, elle s’était même gardée trois jours pour se rendre au mont Sinaï. La petite touche de mysticisme et de spiritualité devant mener à la découverte d’un « moi supérieur » situé en son sommet. La cerise sur le gâteau.

… Rouge, elle était la lune…

Ça ne s’oublie pas.

Au fil de cette *« full moon party »* égyptienne, initiée par l’équipage du navire au son des tam-tams improvisés sur des barils d’huile moteur, l’euphorie se propagea comme une trainée de poudre, alimentée par l’alcool clandestin stocké pour l’occasion en vue d’un apéro mémorable. Car, s’il est un rite inaliénable chez les plongeurs français, c’est bien celui de l’apéro. L’instant sacré où l’on se fout de la règle la plus élémentaire : « pas d’alcool après la plongée ». On le sait, mais on en rit, on défie ce faux-ami vasodilatateur qui réconforte, mais qui surtout augmente la libération d'azote dans le sang. Il faut dire, qu’après une semaine de plongée à raison de trois immersions par jour, c’est un peu comme jouer avec les allumettes dans une station-service. Mais c’est bien connu, l’accident n’arrive qu’aux autres.

L’alcool, c’était les préliminaires.

Après il y eut les psychotropes.

Personne ne connaissait l’acide gamma-hydroxybutyrique à l’époque ; les journaux télévisés n’avaient pas encore tiré la sonnette d’alarme. C’est seulement trois ans plus tard qu’elle vit apparaître ces trois lettres en quinzième page d’un magazine féminin – ceux qui traînent habituellement sur la table des coiffeurs ou dans les salles d’attente du médecin.

« GHB », trois lettres gorgées d’acide qui lui sautèrent à la gorge jusqu’à la mettre à terre, en prise à de violentes convulsions. Le corps avait compris bien avant le cerveau.

En quelques secondes, toutes les images de son agression défilèrent. En rouvrant les yeux dans l’ambulance, elle comprit ce qui lui était arrivé cette nuit-là…

où la lune était rouge.

Ça ne s’oublie pas.

Elle trouva l’énergie d’aller porter plainte, mais qu’avait-elle de concret pour appuyer ses allégations ? Des visages, quelques prénoms, un malaise qui l’agite trois ans après, de faits provenant d’un pays du nord-est de l’Afrique ? En somme, « juste une vague présupposition » selon les mots du fonctionnaire de police. L’empathie ne semblait pas faire partie du job.

La même semaine – drôle de synchronicité – elle recroisa Mario Monti.

Ils s’étaient rencontrés la première fois à l’aéroport de Sharm el-Sheikh.

Lui, repartait à Marseille, son diplôme d’Instructeur PADI en poche.

Elle, venait d’atterrir sur le sol égyptien.

Il lui avait vanté les beautés de la mer Rouge, lui avait dit qu’elle en garderait un souvenir impérissable.

Sur ce point, il ne s’était pas trompé.

Il lui avoua qu’il y trois ans, il avait flashé sur elle, mais comme elle lui avait dit qu’elle était mariée, il n’avait pas trop voulu insister. Ils avaient pourtant échangé fièrement leurs cartes de visite. « BEES1 *CMAS Instructor* 2 étoiles et *PADI Instructor »* rajouté fraîchement à la main, pour l’un, « Chef commercial bureautique », pour l’autre. À l’époque, « chef » s’écrivait au masculin.

La deuxième fois, Mario ne laissa pas passer sa chance. À la dérive, Stéphanie n’opposa pas beaucoup de résistance. Et puis, il était plutôt sympa et beau gosse ce Mario.

Six mois plus tard, ils étaient mariés, sous le regard attendri de Greg, forcément témoin du marié.

Ce mariage occupa l’esprit de Stéphanie pendant quelque temps.

C’est deux ans plus tard qu’elle chavira, à la suite du décès accidentel de Mario Monti à cause de sa malformation congénitale au cours d’une plongée anodine. Le voir mourir sous ses yeux sans ne rien pouvoir faire l’enfonça dans une profonde dépression, hantée par les images de son viol. Car cette fois-ci, tout était devenu limpide, et la séance de régression sous hypnose censée la « nettoyer » eut l’effet inverse. Les arrêts maladie s’enchaînèrent, elle fit même un séjour en hôpital psychiatrique suite à une tentative de suicide par cachets. Impossible de reprendre son travail. Elle fut licenciée, toucha les Assedic puis le RSA. Bien vite, elle ne put rembourser, seule, les traites de sa maison. Elle la vendit et racheta un studio miteux avec l’argent qui lui restait après avoir remboursé ses dettes.

La déprime a une fâcheuse tendance à utiliser la carte bleue comme antidépresseur et ouvre grand les portes des organismes de crédit. *Putain de vautours !*

1. *Fierté ou fardeau ?*

— 8-6-5-4 ! s’écria Frog en entrant dans l’open-space, non sans une certaine fierté.

— T’as gagné au Quarté+ ? répondit Kim du tac au tac.

— Mieux. J’ai un putain de cerveau, moi madame.

— Ben vas-y, envoie-nous ta lumière ma p’tite grenouille !

— 6 juin, 5 juillet, 4 août, 3 septembre, ça vous parle ? Les quatre premiers meurtres ont eu lieu un jour de pleine lune. Ça ne s’appelle pas un rituel, ça ? Merci qui ?

— Et Grégoire Montfort ?

— Lui, non. 4 octobre. Soit trois jours avant celle d’octobre.

— Elle ne serait donc pas liée aux autres ?

— Peut-être une exception pour Halloween ? ironisa Le Garrec

— Une espèce de Black Friday pour Serial Killer, renchérit Kim

— Vous êtes vraiment trop con, clama Frog au milieu de l’hilarité générale.

— Et notre scorpionidé ?

— Scorpaenidae, rectifie Frog.

— Ne nous brise pas les couilles avec ta science et ton scorpioni-dead ! répliqua Kim.

— Clamsé le 2 novembre, ça matche avec une pleine lune. Quinté+ gagnant, les amis.

Eskenazi ne pouvait pas choisir meilleur moment pour faire irruption et y aller de sa superbe :

— Ça bosse ici, ou ça fait semblant ? On entend vos rires jusqu’à l’étage au-dessus !

— Ça bosse grave, patron. On a mis le doigt sur le rituel : les meurtres correspondent aux jours de pleine lune. C’est de la préméditation de haut vol.

— Alors là, je m’incline, bravo. Moi qui pensais que vous étiez une belle bande de tir au flanc. C’est la deuxième bonne nouvelle de la journée. L’équipe qui épluche les vidéosurveillances de la voie publique a trouvé une piste sérieuse. À proximité de la deuxième et de la quatrième scène de crime, il y avait cette même jeep, dit-il en l’affichant sur le tableau. Après vérif, fausses plaques. Si on trouve la jeep, on trouve notre bonhomme. Allez, bougez-vous le cul, têtes de figues !

\*

\* \*

Prétextant une vérification, Le Garrec partit seul sur le vieux Port pour rejoindre Chinchorro à La Caravelle en faisant un crochet par le Dantès. Une révélation téléphonique anonyme lui avait été adressée personnellement pendant la réunion. Une voix de femme, précisa l’agent en poste au standard.

Ce qu’il découvrit le laissa pantois :

En réalité, Chinchorro et Ève s’étaient croisés trois fois.

Au cimetière, rendez-vous obligé.

À l’Anse de la fausse monnaie, rencontre fortuite.

Mais surtout dans ce bar, quarante-huit heures avant la mort de Greg, comme le montre la vidéosurveillance de ce « skylounge » chic et ses 150 mètres carrés de *rooftop* cosy au 7e étage sur le Vieux Port, le plus haut perché de Marseille.

Tout le monde savait qu’ils ne s’appréciaient guère. Alors qu’avaient-ils bien pu se dire, attablés au Dantès ? Ce n’était certainement pas pour admirer la Bonne Mère tout en savourant le cocktail éponyme – hommage au sombre héros vengeur d’Alexandre Dumas – à base de Rhum, liqueur de grenade agrémentée de coulis de fruit de la passion, d’une touche de miel d’agave et de framboise fraîche. Que cachait ce choix inconscient ? L’objet de leur rencontre concernait-il Greg et Hëna ? De quoi auraient-ils pu parler d’autre ?

Aucun signe d’animosité apparent ne venait trahir un désaccord. Et les hochements de tête ponctuant leur échange semblaient indiquer qu’ils étaient sur la même longueur d’onde. Eve sortit une petite liasse de billets pour en extraire trois ou quatre, puis ils se quittèrent en se serrant la main. D’habitude ils se faisaient la bise, alors cette poignée de main sonnait comme un accord conclu.

Il copia la vidéo sur une clé USB sans savoir ce qu’il allait en faire, et parcourut le long du vieux Port les mille-cinq-cents mètres qui séparent le Dantès de la Caravelle, non sans une certaine appréhension. Leur dernier échange avait laissé des traces et il ne savait plus quelle posture adopter. Celle du flic, ou celle de l'ami qui cherche à recoller les morceaux ? Il y aurait sûrement un peu des deux et il savait qu'il s'apprêtait à marcher sur des œufs. D’autant plus qu’il s’était bien gardé de mettre au parfum ses collègues de la PJ de l’initiative de cette entrevue, son instinct l’incitant à faire cavalier seul afin de garder un train d’avance.

Perdu et perplexe devant la révélation toute fraîche de la vidéosurveillance, il décida de ne pas s’y aventurer et se focalisa sur la raison première de sa présence.

— Je vais la jouer franco avec toi, dit Le Garrec en sautant les préliminaires, j’ai besoin de ton expertise. Tu as entendu parler de cette histoire ? Un mec qui sévirait…

— L’espèce de serial killer subaquatique ? Tout le monde en parle sur la Canebière.

— Et toi, tu en penses quoi ? Tu as forcément ta petite idée…

— Je n’en pense rien.

— Je suis emmerdé parce qu’on a validé la présence d’un véhicule à proximité des scènes de crime. Une jeep, modèle Bantam BRC-40, avec de fausses plaques. Tu vois où je veux en venir ?

— Je vois très bien, mais il y a forcément une mauvaise interprétation. Je te déconseille de creuser cette piste.

— Sinon ?

— Sinon rien. Juste le pressentiment que tu perdrais ton temps ou risquerais de t’aventurer dans une zone rouge.

— C’est votre spécialité les zones rouges, non ?

— Certaines. D’où mon conseil d’ami.

— On est encore ami ?

— À toi de voir.

— Je ne peux pas fermer les yeux sur la jeep, si tu sais quelque chose tu dois me le dire.

— Je vais me renseigner, mais je ne te promets rien. Et s'il te plaît, ne fais pas de vagues. Suspecter l'un d'eux, c'est me suspecter moi. S’attaquer à l’un d’eux, c’est s’attaquer à moi. On est soudé, on est une famille, on est une meute. Solidaires, à la vie, à la mort. Toi aussi tu as fait le serment, ne l’oublies jamais.

\*

\* \*

Comment pouvait-il l’oublier, maintenant que le miroir, juste en face de sa douche, lui renvoyait ce tatouage qu’il tentait d’apprivoiser et le pendentif de balle calibre .303 que lui avait offert Chinchorro, une heure avant leur brouille sur les rochers.

La munition provenait de l’épave mythique du Thistlegorm, coulé par l’aviation allemande en octobre 1941 au large du Sinaï alors qu’il transportait du matériel militaire pour l’armée britannique basée en Égypte. Peu de plongeurs au monde peuvent se targuer d’avoir mis main basse sur l’une de ces précieuses reliques encore intactes, enfouies dans la cale n°1. Mario Monti, le cousin de Greg, était l’un des tout premiers plongeurs à avoir découvert la planque. En 1986 les aéroports égyptiens étaient moins regardants sur le contenu des bagages de retour en Europe.

Ami ou ennemi ? Fierté ou fardeau ?

Pendant qu’il se rasait, la mélodie de *Cargo culte* – celle attribuée à « la Team » – avait envahi l’espace sonore. Pourquoi cette complainte mystique s’était-elle instinctivement imposée ? Il n’en avait pas la moindre idée et se demandait quelle histoire pouvait bien raconter ce choix inconscient.

Il avait entendu cette chanson plus de cent-cinquante fois sans jamais faire attention aux paroles. C’était surtout la mélodie des mots, la danse lancinante et charnelle des phrases et le chaos majestueux des accords qui le happaient à chaque fois. Un maelstrom musical envoûtant dans lequel il était prêt à se laisser emporter jusqu’à la noyade. Telle l’alcôve douce de la dernière surdose de morphine palliative qui invite dignement à ouvrir les portes afin d’explorer des terres psychiques inconnues d’une *near death experience.* Tel le capitaine Willard au visage impassible, missionné pour remonter le fleuve de l’enfer et tuer le père spirituel. Ultime voyage initiatique-métaphysique à la rencontre de ses propres abîmes intérieurs…

Troublé, il décida de se repasser le morceau et, pour la première fois, entendit les paroles en toute conscience, au sens profond et étymologique du verbe « entendre » : « faire attention, comprendre ».

Le texte raconte l’histoire des Papous qui attendaient les avions-cargos au début du 20e siècle pendant les missions d’évangélisation. Les indigènes ne pouvaient pas imaginer le système économique qui se cachait derrière, car rien ne laissait croire que les Blancs fabriquaient eux-mêmes leurs marchandises. Tout ce qu’ils voyaient, c’était l’arrivée des navires et des avions. Ils se demandaient pourquoi les Dieux ne faisaient ces cadeaux qu’aux blancs et décidèrent de créer un culte pour attirer à eux ces fameux cargos célestes. Ils commencèrent à imiter les Européens, coupèrent des fleurs pour les mettre dans des vases, jusqu’à reproduire des avions et des radio-émetteurs avec du bois et des leurres en bambou.

En somme, un culte tragique qui se base sur une méprise, nourrie par une forme de désespoir et de crédulité extrême.

Le reflet de son trident tribal dans la glace le renvoya brutalement à lui-même.

*Pourquoi l’ai-je choisi, cette mélodie ? Qu’essaye-t-elle de me dire ? Suis-je le crédule de l’histoire ? L’homme est-il conduit à appliquer des méthodes par mimétisme, sans réelle réflexion sur le bien-fondé de ses démarches, en pratiquant une sorte de pensée magique ?*

Chinchorro avait laissé un message laconique sur le répondeur : « Tikeau à Drouot le 3 septembre, alors oublie-le. »

Ami ou ennemi ? Fierté ou fardeau ? Ça tournait en boucle dans sa tête.

1. *Un paquet d’ADN en perspective*

— Salut mon breton préféré. J’ai tapé la vérif que tu m’as demandée. Enchère du 3 septembre à Drouot, lot numéro 64. Casque scaphandre neuf – Plongeur Soviétique 1990 – description : casque trois boulons de l’année 1990, kit complet. Rare, jolie patine. Il n’a jamais vu l’eau. Provient d’un vieux stock de l’usine 28 de production de casque pour la marine militaire soviétique, avec joints et boulons de rechange. Poids, 20 kilos. Cuivre, laiton et verre. Meilleur enchérisseur : Lucas Dorian. Prix : indécent.

Et d’ajouter que ce jour-là, son téléphone a borné dans le 9e arrondissement de Paris.

— À charge de revanche, Marconi.

Ce matin, Le Garrec avait rompu son pacte de non-redevabilité en demandant un coup de main à son ex-binôme rennais muté à Paris. Coincé entre deux eaux, il essayait de garder le contrôle sur les évènements. Du moins, d’en garder l’illusion. Sa première enquête marseillaise commençait à sentir le roussi, d’autant plus qu’il allait vite se rendre compte qu’il n’était pas entouré d’imbéciles.

De son côté, Kim n’avait pas chômé. Elle et sa conscience attisait les braises d’un lourd contentieux, alors elle mit le turbo pour s’illustrer et faire avancer l’enquête. De son expérience récente, elle avait cerné les limites des champs d’investigations de l’intelligence artificielle, mais aussi son potentiel inexploité. La reconnaissance faciale était officiellement prohibée, soit, la reconnaissance d’objet ne l’était pas ; elle prit l’initiative de traquer la jeep grâce au logiciel Briefcam.

Eskenazi attendait Le Garrec dans son bureau afin de lui annoncer la nouvelle et s’enquérir de ses avancées :

— L’équipe a identifié le propriétaire de la jeep. Devine ? Ton copain Tikeau. Ce gars a tout un stock de véhicules militaires. Tu le savais ?

— Je me suis rapproché de Chinchorro, mais pas de ses sbires. Sinon, vous imaginez bien, vous auriez été le premier informé. Vous êtes sûrs que la jeep lui appartient ?

— J’ai envoyé une équipe sur place pour l’interroger, accompagnée de la Scientifique pour faire des prélèvements. On sera vite fixé. Si besoin, la BRI se tient prête à intervenir. Toi, bien sûr, tu restes à l’écart et tu continues comme si de rien n’était. Ce Chinchorro, tu en penses quoi aujourd’hui ? Tu as trouvé des infos qui pourraient nous être utiles.

— J’ai gagné sa confiance. Il connaît beaucoup de monde et pourrait nous être utile. À mon humble avis, il n’est pas impliqué.

— Ton humble avis de péquin moyen ou ton avis analytique et objectif de flic intègre? Fais gaffe, Le Garrec, ne t’acoquine pas trop avec ces gens-là. On te demande juste de faire semblant et de garder du recul.

— Mon humble avis de péquin moyen de flic intègre me laisse subodorer que Chinchorro et Tikeau n’ont rien à voir avec tout ça.

Eskenazi ne répondit pas, mais lui jeta un regard noir en partant.

Il rouvrit la porte aussitôt :

— 14 heures, réunion avec les équipes !

\*

\* \*

Kim prit la parole, c’est elle qui avait mené la perquisition en compagnie de Frog.

— Tikeau reconnaît avoir une jeep du même modèle, mais nie s’en être servi récemment. Sa dernière sortie remonte à l’année dernière à l’occasion d’un téléfilm d’époque pour France Télévision et sa plaque diffère de celle de la vidéosurveillance. Selon lui, d’autres modèles identiques circulent en France. Il nous conseille d’aller faire un tour du côté des militaires à la retraite qui nourrissent une petite nostalgie. Concernant ses alibis, rien pour l’instant. Il nous a gentiment envoyé balader en nous disant qu’il demandera à sa secrétaire de regarder dans son agenda et qu’il nous tiendra informés. Évidemment, il n’a pas de secrétaire.

— OK. Il veut jouer au con. Vous me le mettez en garde à vue, lui et sa secrétaire, répondit Eskenazi.

— Dans deux cellules séparées ?

— Ferme ta bouche, Manzetti. Je ne suis pas d’humeur à écouter tes vannes foireuses. Kim, continue.

— La scientifique a passé la jeep au peigne fin et collecté pléthore d’empreintes papillaires exploitables, mais aussi des cheveux, un mégot, du chewing-gum, un cure-dent, une lentille bleue, un tube de rouge à lèvres, un emballage de préservatif, etc. Un paquet d’ADN en perspective.

— Toutes les nanas qu’il a emmenées en vadrouille dans sa jeep, plus les acteurs et les techniciens des plateaux de tournage. La proba de trouver des matchs ADN pertinents est faible. Autre chose ?

— J’ai terminé d’éplucher les fadettes des quatre lascars : aucun appel, aucun bornage à proximité des quatre scènes de crime.

— Rien d’autre ? Un lien entre les victimes ? Personne n’a rien trouvé ? Même pas un petit truc anodin à fouiller ? Un voyage, une salle de sport en commun, une troupe de théâtre**, un club de philatélie, de pétanque,** une confrérie **des Chevaliers du Hareng et de la Coquille Saint-Jacques !**

— Aucun lien entre les victimes, excepté le fait qu’ils sont plongeurs, certifiés niveau 2 à niveau 4, de sexe masculin et célibataires, répondit l’analyste en charge d’AnaCrim.

— Un serial killer qui ne tue que des hommes, c’est suffisamment rare pour qu’on s’interroge. Quel pourrait être le mobile ?

— Ce n’est pas d’ordre sexuel apparemment.

— T’en sais rien fada ! Et pourquoi pas un détraqué homo ? Les hétéros n’ont pas le monopole du vice et du crime. T’as pas vu sa moustache à la *Village People* !

— Et si au lieu de chercher un point commun entre les victimes on cherchait un point commun entre les « usurpés » ? lança Kim, déclenchant une cascade de moues dubitatives.

— …

— Pas con ! s’exclama Eskenazi, mettant fin au freeze général. La seule bonne idée de la semaine. Elle sauve votre cul. J’allais tous vous muter en Bretagne ! Excepté Le Garrec… lui, le pauvre, il a déjà été puni.

1. *Confidences*

Le Garrec fut saisi d’une urgence vitale et proposa à sa fille de se retrouver à l’îlot de la Corniche pour dîner. Au menu : ceviches et grillades à la plancha.

— Qu’avais-tu à me dire de si urgent qui ne pouvait attendre demain soir ?

Embarrassé, Le Garrec mit plusieurs secondes avant de trouver les mots, pas certain d’être capable de formaliser les raisons de cette urgence. Il improvisa.

— J’ai réalisé tout le temps que nous n’avons pas passé ensemble. J’ai réalisé que je ne t’ai pas vu grandir, que je ne sais pas quelle femme tu es devenue.

— Oui, mais du coup on n’en était plus à un jour près, tu aurais pu me faire ces confidences demain soir. Je n’aurais pas eu besoin d’annuler ma soirée, la trouille au ventre. Qu’est-ce que tu me caches ? Qu’est-ce que tu essayes de me dire ? Tu es malade, papa ? C’est grave ?

— Oh non ! Rassure-toi. Je vais bien. Juste que…

Il décroche un instant, son regard part dans le vide.

— Vas-y papa, accouche !

— Des fois, il faut saisir l’instant quand on pense qu’il est opportun, même s’il n’y a pas de raisons précises.

— Tu es sûr qu’il n’y a rien d’autre ? Je connais ce petit air sombre et soucieux… je l’ai vu maintes fois quand tu ne trouvais pas les mots face à maman. J’étais toute petite, certes, mais il y a des expressions qui ne s’oublient pas.

— C’est vrai. Des fois je ne savais pas quoi dire à ta mère, je ne voyais plus où nos pensées pouvaient converger. Le silence était pesant, la routine qui s’installait me consumait de l’intérieur.

— Ne me fais pas rire, papa, maman m’a raconté que tu étais l’homme le plus routinier qui soit.

— Ce n’est pas faux… Mais c’est la routine avec l’autre que je déteste, pas la mienne. Ma routine je l’aime. Ma solitude est peuplée de joutes introspectives, de silences régénérants, de personnages singuliers et d’histoires folles.

— Un jour il faudra que tu les écrives.

— J’y pense… j’y pense…

— Mais ton métier t’accapare.

— Métier ? Quel horrible mot ! Tu sais, je ne me suis jamais senti flic, je ne le suis qu’à travers le regard des autres et je ne le resterai pas toute ma vie. Il faut savoir partir et se réinventer. J’adore ce job, mais l’idée même de « métier » me fait frémir. C’est tellement réducteur. Qu’est-ce que vous faites dans la vie ? Je suis boulanger. Et là, tu imagines le mec plongé dans son pétrin, la tête dans le four, qui fait du pain toute sa vie et qui se couche avec de la farine dans les oreilles et dans le nez. Et vous ? Moi je suis croque-mort. Tu te dis, oh putain, pauvre homme, c’est quoi l’élément déclencheur qui l’a poussé à dédier sa vie aux cadavres ! En somme, on se présente au monde avec l’élément le plus insignifiant en termes de vibration, de personnalité, en termes d’ouverture au monde. Moi j’aimerais plutôt aborder les gens en leur demandant : « c’est quoi vos passions ? C’est quoi vos rêves ? Je m’en fous royalement de savoir par quel moyen tu payes ton beefsteak et celui de tes gosses, je veux juste savoir qui tu es, le vrai toi, l’être et non le paraître, qu’est-ce qui te fait vibrer dans la vie, et le cas échéant savoir s’il y moyen de vibrer ensemble. Tu comprends ? Et toi d’ailleurs, ma chérie, qu’est-ce qui te fait vibrer dans la vie ?

— Tu noies le poisson, papa. Pourquoi on est là ?

— Parce que ça fait du bien d’être ensemble. Non ? En tout cas, moi, ce soir, ça me fait un bien fou.

1. *Duel à O.K.-Coral*

*En cas de désaccord envers l'un de tes frères,*

*Tu pourras invoquer le duel à O.K. Corail.*

*Le vainqueur aura la confiance des Dieux des Océans,*

*Et la Vérité, lui octroieront.*

Ce matin Le Garrec avait remis une pile dans son ordinateur de plongée.

Ce n’était pas bon signe. Indéniablement, un signe d’anxiété.

Il ne le quitta pas des yeux pendant la descente. D’habitude, il s’en fout. Il plonge au jugé. Et puis, ce qu’il craignait arriva. Le cadran numérique se figea sur « 72 ». Comme une fatalité.

Il les avait enfin dénichés ses soixante-douze mètres.

Mais aujourd’hui, il aurait aimé ne jamais les trouver.

Il ne réagit même pas lorsque Tikeau sortit deux paires de menottes et les tendit aux duellistes. Avec dextérité, Chinchorro s’enchaîna aussitôt à ce qui ressemblait à une longue barre couverte de concrétions.

Pour la première fois de sa vie, le Breton redouta la mer et se sentit vulnérable, un minuscule plancton perdu au milieu de l’immensité de la chaîne alimentaire. Et paradoxalement, l’euphorie provoquée par la pression partielle d’azote follement élevée prenait possession de son cerveau et de son corps.

*Avez-vous déjà ressenti l’ivresse ?*

*Cette danse paroxystique sur le fil du rasoir qui paralyse, irradie, transcende, dilate chaque pore de la peau à l'instant où l'on s'apprête à sauter dans le vide : l'ivresse qui flirte avec la possibilité d'une mort imminente, juste pour se rappeler qu'on est encore bien vivant…*

Une troublante sensation de déjà-vu, de déjà-ressenti.

Une dissociation s’opère.

Il prend du recul pour s’observer : minable, insignifiant, pris au piège de son enveloppe charnelle. Il est immobile et mobile à la fois. Lucide et ivre à la fois.

Le Garrec s’enchaîne à son tour à la rambarde rouillée de ce navire fantôme qu’il distingue à peine dans le prolongement du halo blême de sa torche, éclairant davantage les particules que la profondeur de champ ; soixante-douze mètres de profondeur en Méditerranée, c’est comme plonger de nuit.

La dernière fois que les anneaux métalliques s’étaient refermés sur ses poignets, c’était pendant sa formation terrain accélérée à l’école de Police. Un groupe jouait les flics, un autre, les interpellés. En fin de journée, ils comparaient leurs ecchymoses. L’heureux possesseur des poignets les plus contusionnés se voyait offrir des menottes en moumoute rose. Ça ne s’invente pas.

La mémoire du corps est plus affutée que celle de l’esprit.

*Les traces au poignet sur la table d’autopsie…*

*Pauvre abruti !* pensa-t-il. *Tu l’as voulu ton duel ? Eh ben voilà, tu l’as !*

Chinchorro avait même eu la classe de lui proposer de se rétracter juste avant la bascule arrière. Il se savait d’avance vainqueur et ne voulait pas infliger une telle humiliation à Le Garrec.

L’ego du breton refusa et s’accrocha à la devise des maîtres d’armes qui formaient les duellistes : « Ne jamais sous-estimer un adversaire, aussi faible soit-il ».

En l’occurrence, le faible c’était lui, aujourd’hui. Même pas « challenger » vu l’écart de niveau en termes de préparation et de projection mentale, de philosophie du risque et d’assurance de soi jusqu’au-boutiste.

Tous les voyants clignotaient au rouge et les règles du duel lui avaient été révélées seulement cinq minutes avant la mise à l’eau ; il est là le grand vice du 9e Commandement de la charte X-Diver.

 « *Tu pourras invoquer le duel à O.K. Corral »*

L’invoquer, certes, mais sans en connaîtreles règles. En somme, donner un blanc-seing à la grande faucheuse.

*Il faut être sacrément con !*

*Règle n°1 :*

*Ton témoin tu choisiras, pour te représenter face aux Dieux des Océans.*

Le Garrec avait choisi Nauru. Compter dans ses rangs « le MacGyver subaquatique », ça avait quelque chose de rassurant.

— J’opte pour l’artillerie lourde, avait répondu Chinchorro, je choisis Tikeau.

À la simple évocation de ces mots, une série de flashs désynchronisés s’activèrent dans son cortex mémoriel : les chars allemands qui descendent les Champs-Élysées dans un brouillard de lignes ondulantes et de points vacillants produits par le tube cathodique de son téléviseur noir et blanc, l’adolescent qu’il était, plongé dans ses interminables et palpitantes parties de Risk…

Aujourd’hui, il était le fantassin et Chinchorro, le canon, qui équivaut à dix fantassins sur le plateau de jeu. *À quoi bon jeter les dés ?*

*Règle n°2 :*

*Enchaîné et aveugle tu seras, un litre d’air comme seule arme, comme seule vie.*

Les deux mini-bouteilles d’un litre gonflées à 205 bars furent contrôlées au manomètre par les deux témoins avant la mise à l’eau. Une fois menottés au fond, Tikeau présenta les deux blocs aux duellistes. Grand seigneur, Chinchorro fit signe à Le Garrec de choisir le sien. De sa main libre, le Breton attrapa celui de gauche, mu par l’espoir inconscient que les Dieux se cacheraient statistiquement davantage à gauche.

*Un jour, je cesserai de me raccrocher à des chimères.*

Chinchoro se saisit de l’autre.

Deux minutes avant d’embarquer sur la barge alu, Le Garrec avait reçu deux SMS : un « tu vas bien ? » de Kim – manifestement elle avait perçu son malaise. Un deuxième adressé par Frog, contenant une pièce jointe : un document intitulé « Plainte Cécile Paoli », daté d’il y a dix ans et concernant un abus sexuel dont elle affirme avoir été victime à l’occasion d’une croisière en Égypte.

C’est ce document qu’avait craché le logiciel Anacrim après que furent saisis dans la base de données, les noms des cinq usurpés. Une plainte classée sans suite.

À tête reposée et si ses neurones ne baignaient pas dans un liquide céphalorachidien soumis à 8,2 bars de pression, Le Garrec aurait tout de suite fait le lien…

*Là-haut, sur la terre ferme, les équipes étaient sur le pont depuis l’aube. Les pièces du puzzle s’assemblaient rapidement.*

*Cécile Paoli : administrativement connue sous son nom d’état-civil « Cécile Marie Stéphanie Woolf », mariée en premières noces à un certain Sam Paoli, un escroc notoire spécialisé dans les faux papiers, les fausses plaques d’immatriculation et dont le casier vante aussi ses qualités de maître-chanteur.*

*Au Saint-James, elle est Stéphanie Woolf.*

*Six mois après le décès de Mario Monti, on lui diagnostique un cancer. Stéphanie s’embarque dans une longue série de chimiothérapie. Elle perd tous ses cheveux. Commence à porter des perruques et y prend goût. À tel point, qu’après sa rémission elle ne se laissera plus jamais pousser les cheveux.*

Le cerveau de Le Garrec turbinait à plein régime. Du moins, à hauteur du peu de lucidité qu’il lui restait. Une perspicacité d’enfant de dix ans, évalua-t-il.

La veille au soir, il s’était replongé dans les vestiges de ses cours théoriques du niveau 2 et il avait emporté une antisèche rédigée au crayon sur son ardoise sous-marine.

*Un litre d’air à 205 bars = 205 litres.*

*Un plongeur moyen consomme environ 20 litres d’air par minute.*

En se concentrant sur sa respiration abdominale, il pensait être capable de réduire à 10 litres par minute. Il avait pris l’hypothèse d’une profondeur comprise entre 60 et 70 mètres, soit 70 litres à 7 bars ou 80 litres à 8 bars de pression. Rapide calcul, sa réserve ne tiendra pas plus de 3 minutes. Après, ce sera l’apnée finale. Avec une hyperventilation, il aurait pu tenir 3 minutes supplémentaires. Mais en se restreignant à 10 litres pendant 3 minutes, il ne donne pas cher de son apnée finale.

*Le pot aux roses. Stéphanie n’est pas si désœuvrée qu’elle en a l’air. Fille unique, elle a hérité de la propriété de son père – dernier avorton d’une grande lignée d’aristocrates – qui avait engrossé sa mère, la bonne.*

*Ironie du sort ou rééquilibrage karmique, l’épouse à particule de son père était stérile. La fille de la bonne devenait officiellement la seule descendante, donc la seule héritière, test ADN à l’appui. Elle, qui n’avait jamais reçu un seul baiser de son père et dont les grands-parents ignoraient jusqu’à son existence.*

*Cette « demeure de demeurés », comme sa défunte mère la désignait, pas question d’y habiter, pas question de cohabiter avec tous les fantômes névrosés de ses ancêtres.*

*D’instinct, elle décida de couper la branche pourrie afin de se libérer, et d’un saut chez le notaire, gomma toute la charge de son passé. Elle vendit la propriété et dilapida l’héritage en dons caritatifs, avant de retourner à sa vie précaire.*

*Du moins, c’est ce qu’elle voulut faire croire.*

Le Garrec jaugea rapidement Chinchorro. Ce dernier avait opté pour une stratégie différente : l’apnée dès le départ, sans taper dans son bloc d’un litre. Il s’était probablement hyperventilé préalablement et devrait pouvoir tenir entre trois et quatre minutes avant d’entamer sa réserve d’un litre.

Dépité de ne pas y avoir pensé, Le Garrec sut que le duel était perdu d’avance. Face à ce coup de Jarnac, il ne lui restait plus qu’à sauver la face… aller le plus loin possible avant de capituler.

*L’argent de la vente se volatilisa, certes, mais pas pour tout le monde, pas pour la Stéphanie – face B – qui avait scrupuleusement assuré ses arrières. La police financière retrouva des retraits de cash à hauteur de cinq mille euros par mois pendant deux ans et deux gros virements sur un compte bancaire vers une société basée au Mexique qui aurait servi à l’acquisition d’une plage sur la cote caribéenne.*

 *Avec le reliquat, elle s’était achetée un box près de la gare Saint-Charles, aussitôt perquisitionné. La surprise fut de taille.*

*Dans l'antre autrefois voué aux engrenages mécaniques et à l’entassement de boîtes à outils, la porte à bascule s’ouvre sur un sanctuaire chaleureux, havre de féminité improbable aux parfums subtils et aux nuances chatoyantes. Habitués aux découvertes macabres ou hostiles intrinsèques à la configuration d’un tel lieu, jamais un box de leur avait paru aussi Feng Shui. Des étagères en verre garnies de cosmétiques encadrent un grand miroir ovale, reflétant la transformation de cet espace austère en un cocon luxueux dédié à l'art du raffinement féminin. Le tabouret rouge molletonné invite à s’installer et à se laisser aller à la métamorphose, entouré chaleureusement d’une colonie de hauts de bustes de mannequins – têtes épaules – présentant une collection impressionnante de perruques de toutes couleurs, toutes longueurs, toutes natures : des raides, des ondulées, des dégradées, des frisées, des bleus, des roses, et même des perruques d’hommes et des moustaches postiches.*

*L’une d’elles attira immédiatement l’attention de Frog : des moustaches anglaises.*

À moins soixante-douze mètres, les secondes sont des heures. Pour chasser le stress, Le Garrec reprit l’enquête et se demanda qui avait bien pu être opposé à Greg.

*Chinchorro ? Qui d’autre aurait accepté de défier Greg ?*

\*

\* \*

*En fouillant encore dans le box, la police trouva des plaques alu vierges, des matrices de chiffres et de lettres et une presse manuelle à emboutir, une liasse de papiers roses vierges au gabarit de l’ancien permis de conduire et une imprimante à cartes PVC recto verso.*

*Les vestiges d’un certain Sam Paoli, faussaire émérite.*

*Autre découverte de taille, une boîte à chaussure remplie de photos de l’époque où elle plongeait.*

*Elle avait l’air heureuse, Stéphanie.* *Sur l’une des photos, elle pose aux côtés de Mario Monti, de Greg et de Chinchoro, arborant fièrement son tatouage : un trident tribal, identique à celui du trio d’hommes.*

*Kim repassa en revue son shooting de l’enterrement et finit par identifier Stéphanie, cachée derrière des lunettes noires et une perruque noire courte avec frange et se demanda s’il y avait une corrélation entre sa présence aux obsèques du 7 octobre et l’absence « d’accident de plongée » en ce jour de pleine lune. En scrutant la photo, elle eut un flash et rappela « Mad rabbit » pour qu’il lui décrive les photos d’Ethan Bauer sorties du ventre de Clearview, après avoir pris soin d’entrer le mot clé « plongée ». Sur l’une d’elles, Stéphanie était entourée de quatre hommes sur un bateau de plongée dont les éléments de confort indiquent qu’il s’agissait d’une croisière.*

*Chaque pièce s’assemblait, tel un tableau pointilliste où il faut prendre un peu de recul pour en voir les contours.*

*S’apprêtant à refermer le box, ils décelèrent une niche dans le faux-plafond, dans laquelle étaient dissimulés la carte de visite d’un tatoueur et deux clés.*

Deux minutes se sont écoulées, Chinchorro est serein. Il fixe Le Garrec et sourit à chaque fois que leur regard se croise. Le Breton entame le dernier tiers de sa réserve. Il appréhende l’instant où l’inspiration va se durcir, où il va devoir « sucer le biberon » afin d’en extraire ses dernières goulées d’air. Face à la défaite annoncée, il décide de changer de stratégie et entame une semi-apnée. Il adopte un nouveau protocole respiratoire : une inspiration d’une seconde, dix secondes d’apnée, puis dix secondes d’expiration religieusement calibrées afin d’évacuer jusqu’à la dernière molécule de dioxyde de carbone, avant de reprendre le cycle. S’il se souvient bien d’une chose, c’est le rôle du CO2. C’est lui qui déclenche l’envie de respirer. Et elle est là, la traîtrise du cerveau, ennemi du plongeur en panique, qui incite à inspirer, alors qu’il faut expirer pour s’en sortir.

Chinchorro y participe malicieusement, en comptant sur ses doigts les dix secondes d’apnée puis les dix secondes d’expiration. Quand vient chaque nouvelle inspiration, il applaudit et l’évalue en oscillant la main s’il s’agit de lui signifier qu’il manque de régularité. Le Garrec reste stoïque. Ferme les yeux. S’échappe… retourne sur l’enquête.

Hë-na . Hë-na . Hë-na . Hë-na . Hë-na . Hë-na . Hë-na . Hë-na . Hë-na . Hë-na .

Elle est devenue son métronome, son tic-tac, son grain sable qui s’écoule dans le sablier.

Dix Hëna égal dix secondes. Il expire…

Hëna, le grain de sable dans le mécanisme bien huilé, celui qui a tout fait déraper, pense-t-il… Oui, maintenant, il en a l’intime conviction.

Et ce duel, tellement archaïque… pour quelle offense avait-il été invoqué ? Pour laver quel honneur ?

*La boucle est bouclée,* rit-il.

Parce que tout avait commencé par un duel, sujet de fascination, qui allait devenir obsession…

Il était étudiant, il cherchait sa voie. Ses copains avaient choisi le droit. Lui, avait choisis psycho.

Psycho, ça mène à tout… ça ne mène à rien.

Ou le contraire.

Les sciences humaines l'avaient toujours fasciné. Forcément, il bosserait un jour en relation avec l'humain. Son intime conviction.

Pour sa thèse de doctorat il avait choisi « Le duel dans la société française des XIX-XXe siècles : essai de psychosociologie historique ». Une mention très bien qui récompensait l’investissement et le plaisir investi ; les deux étaient indissociables. Sa connaissance approfondie en matière de duels avait attiré l’attention de la police judiciaire qui fit appel à son expertise pour résoudre une série de décès étranges : les victimes avaient succombé à des blessures provoquées par arme blanche qui s’apparentaient à celles qu’aurait laissé une lame longue et fine, autrement dit, une épée.

Sa compréhension du comportement humain et l’aide qu’il prodigua pour résoudre cette affaire tapèrent dans l’œil et dans le cœur de la commissaire. Une relation intime se développa entre eux. La commissaire le convainquit de développer cette faculté innée pour la mettre au service de la police judiciaire. Emballé par cette idée, et surtout, charmé par cette brillante commissaire de vingt-sept ans – la plus jeune femme ayant obtenu ce grade en France – il aurait fait n’importe quoi de peur de ne plus être assez séduisant à ses yeux. Jusqu’à préparer un nouveau diplôme universitaire de sciences criminelles et un master de droit public pour passer le concours externe des commissaires de police et enchaîner la formation de deux ans à Saint-Cyr-au-Mont-d’Or. Mais après six mois d’exercice, muté loin de sa belle, il déprima au milieu de toute la paperasse inhérente à la fonction ; tout cela n’avait plus aucun sens. Il donna sa démission.

Pour le maintenir dans le giron de la police judiciaire, une réorientation de carrière et une rétrogradation exceptionnelle au rang de commandant furent approuvées par la hiérarchie ; l’examen au corps de commandement ne fut qu’une formalité. Le terrain, y’a que ça de vrai. Il prit goût au job. Devint un bon enquêteur, très bon même.

Ses faits d’armes jalonnent son CV et son parcours atypique lui procure une certaine aura. On respecte le flic qu’il est devenu et il le rend bien en retour en ne se ménageant pas.

*Tout ça pour en arriver là.*

*« Lavons notre honneur bafoué dans le sang. Les relations humaines se résument à un combat de coqs et nous plongent dans un investissement névrotique de l’ego où nous perdons la capacité de nous protéger nous-mêmes ».*

Cette formule était gravée dans son cortex. Pour tout écrit, il y a toujours une phrase clé qui déclenche la nécessité d’écrire. C’était sa phrase clé, il l’avait mise en exergue de son dernier chapitre.

*Oui. La boucle est définitivement bouclée*,

*Les menottes aussi*, pense-t-il à la dixième Hë-na.

Il expire.

*À l’évocation de Stéphanie Woolf, le tatoueur ne put contenir son enthousiasme :*

*— Oh que oui ! Comment l’oublier. Elle m’a demandé de recouvrir son trident. Je lui ai tatoué un poulpe géant de ma composition sur tout le corps. Magnifique ! Le tattoo… et son corps aussi. Regardez, je l’ai même mis en page d’accueil de mon site web, avec son accord, bien sûr. Elle était cool cette fille. Il nous a fallu quatre séances pour réaliser ce petit chef-d’œuvre, si je peux me lancer quelques fleurs. Le trident était là – désignant l’aine gauche – il est toujours là, mais se fond au milieu des vagues et des tentacules. Du travail d’artiste, non ?*

*Avec le numéro de sécurité de la clé retrouvée dans le box de Stéphanie et la commission rogatoire, ils identifièrent le propriétaire. C’était la clé qui ouvrait un vaste hangar, celui de Tikeau, sex-friend libertin de la préposée au vestiaire depuis le décès de Mario Monti. Il lui avait laissé un double de son hangar avec sa bénédiction pour emprunter des véhicules à sa guise, excepté les tanks et les véhicules ne disposant pas de carte grise.*

*Elle ne s’en était pas privée, et la Bantam BRC-40 était sa préférée.*

*Avec l’appui d’Interpol qui eut accès aux registres des sociétés mexicaines, on apprit que la société avait revendu le terrain et les infrastructures, cinq ans plus tard. Une source locale rapporte que la transaction eut lieu à Vérone en Italie. L’acheteur, un italien qui avait eu le nez de développer le code et l’interface des indices défilants dédiés aux cours de bourse et qui venait de vendre son brevet à Wall Street à prix d’or. Pour lui, le prix d’acquisition était dérisoire ; il ne discuta même pas le prix qui correspondait à deux fois celui du marché ; il paya cash et en dollars. On raconte que cette transaction a entraîné la flambée des prix sur les cent kilomètres de côte caribéenne avoisinants.*

L’inspiration s’est durcie. Encore deux ou trois et le « biberon » sera vide. De son côté, Chinchorro regarde sa montre et se prépare à attaquer sereinement sa troisième minute d’apnée. Il sait que les 45 prochaines secondes seront une formalité. C’est à l’approche de la quatrième minute qu’il devra aviser. De la poche de sa stab il sort son ardoise munie d’un crayon sur laquelle il a reproduit une grille de sudoku. Il la montre à Le Garrec en affichant un large sourire puis commence à la remplir.

*La deuxième clé arborait le nombre 50 et ouvrait la consigne numéro 50 de la Gare Saint-Charles.*

*Elle contenait une enveloppe.*

Surtout, ne pas louper la dernière inspiration. Là, il s’agit d’en tirer profit au maximum avant l’apnée finale. Lentement et profondément, Le Garrec s’emplit les poumons jusqu’à la dernière once d’air. Chinchorro sourit et lui adresse une moue faussement compatissante.

Combien de temps cette dernière goulée d’air va-t-elle alimenter son cerveau ?

Surtout ne pas y penser. Se relâcher entièrement. Éteindre tous les circuits auxiliaires, tel Apollo 13 et ses avaries en chaîne, jouant sa dernière carte pour espérer revoir la terre.

Chinchorro clôt son apnée et entame sa réserve d’un litre, terriblement serein.

*Règle n°3 :*

*Le signe en croix tu feras, pour reconnaître ta défaite.*

*Au vainqueur reviendra la confiance des Dieux des Océans, et la vérité, lui octroieront.*

Le Garrec entre dans la zone rouge. Il sait qu’il a perdu. Qu’au mieux, en serrant les dents, il ne tiendra pas plus de trente secondes. Mais il ira jusqu’au bout pour sauver un semblant d’honneur.

*Greg en avait-il fait de même ?*

*Devrai-je, moi aussi, m’amputer pour me libérer ?*

Il se souvient de l’histoire de l’alpiniste Aron Ralston qui dut s’amputer pour libérer son bras, coincé sous un rocher. Il revoit la scène où il doit s’attaquer au nerf, ce qui, en termes de douleur, doit dépasser l’entendement. Rien qu’à l’idée, il en frémit et ne peut retenir un spasme qui amuse Chinchorro.

*Aurai-je le cran de me faire un garrot à moins soixante-douze mètres ?*

*Finirai-je, moi aussi, sur la table d’autopsie ?*

*Belle fin pour un flic de la Crim’ !*

Il ne peut s’empêcher de penser à la tête que fera Kim quand elle observera son corps nu et raide sur la table métallique. Tiendra-t-il la comparaison face à Greg ?

Elle était mignonne, cette petite enquêtrice. Pas si petite que ça d’ailleurs, une grande et belle femme et il commençait à s’y attacher. Célibataire tous les deux, il y avait sûrement une ouverture. Elle n’aurait probablement pas dit non.

Il imagine le rendez-vous qu’il aurait pu avoir avec Kim si les éléments ne s’étaient pas précipités de la sorte. Après leur investigation à la DRASSM, ils auraient pu s’accorder une pause au soleil pour siroter une bière sur le port de l’Estaque. Pour la première fois, ils se seraient confiés l’un à l’autre… il visualise la scène…

Il lui confesse ses histoires de père absent, Kim lui raconte ses deux fausses couches récentes et ses échecs sentimentaux avec les gens normaux.

— Quand je dis « normaux », j’entends par là, des « non-flics ».

— Ah oui ! Comme les « goys » pour les « non-juifs ».

Ils rigolent de concert.

— C’est ça, avec les mêmes incompréhensions. Je crois que nous les flics, on est condamnés à ne fréquenter que des flics. T’en penses quoi ?

— Si j’en suis là aujourd’hui, c’est à cause d’un coup de cœur pour une commissaire. C’est pour elle que je me suis embarqué dans cette galère.

— C’est vrai cette histoire de duel ?

— On ne peut plus vrai. Et dire que j’aurais pu choisir n’importe quel autre sujet de thèse. J’avais tellement d’idées.

— Alors, pourquoi celui-ci ?

— Je ne sais pas. Plein de raisons inconscientes. Peut-être parce que mon enfance a été bercée par les westerns. Mon père en était fan, il m’emmenait les voir au cinéma. Plusieurs fois même. On a vu trois fois *Little Big Man* et quatre fois *Il était une fois la révolution*.

 Il se met à fredonner l’une des mélodies culte d’Ennio Morricone avec son harmonica imaginaire, rejoint par Kim, dans un duo contagieux qui déclenche les sourires des tables adjacentes.

— On devrait monter un trio avec Frog : du rap spaghetti, il y a un créneau à prendre, s’esclaffe Kim.

— Mais le déclencheur c’était à cause du film de Spielberg, interrompt Le Garrec pour reprendre son fil conducteur.

— Rencontres du 3e type ?

— Non, celui où y’a 2 types ?

— …

— Ben… *Duel,* patate !

— Oh hé ! un peu de respect siouplait, commandant Le Garrec ! Ce n’est pas parce que ma cinéphilie est proche du zéro que vous devez me réduire à un vulgaire tubercule comestible.

— Arrête, tu es plutôt sexy pour un tubercule comestible.

— Fais gaffe, tu viens de me balancer un compliment, le premier depuis ton arrivée. Les 5,5° de ta Cagole sont en train de te monter au cerveau – Il avait voulu découvrir un cru local, elle lui avait recommandé celle-ci avec beaucoup d’emphase et de soleil dans la voix : « Elle a tout ce que l’on peut attendre d’une cagole : un vrai tempérament et beaucoup de parfum ! »

Puis rajouta :

— Sexy comment ? Même pas… de loin, dans l'obscurité… sur un malentendu ?

*Le feeling passe bien entre nous… je devrais tenter ma chance… Au pire, je me prends un râteau.*

Au fur et à mesure que les secondes s’égrènent, le halo de lumière se rétrécit, l’étau se resserre autour de son champ de conscience.

Tout s’accélère et son cerveau commence à lui jouer des tours.

Son corps est un bolide qui file à 200 km/heure dans un tunnel où le stroboscope des LED devient le défilement à 24 images/seconde de la pellicule 35mm de son histoire familiale qui se projette dans le cerveau limbique de ses émotions… machine infernale à remonter le temps :

*16 juillet 1942, Paris est sous l’occupation allemande. Charles Levy a recueilli une confidence de son beau-frère pharmacien, juif notable bien informé qui exerce porte de Champerret. La police française s’apprêterait à envoyer tous les juifs dans des camps. C’est trop gros pour être vrai – l’État français n’oserait pas une telle infamie – mais son cinquième sens qui l’a maintenu en vie jusqu’à ce jour, l’enjoint à prendre l’information au sérieux et de mettre sa descendance à l’abri. Il n’attend pas la tombée de la nuit pour fourguer son fils, âgé de huit ans, dans le coffre de la Peugeot 202 d’un ami en partance pour la Bretagne. Le lendemain à l’aube, Charles et sa femme seront raflés.*

*Recueilli par Marie-Yvonne et Guillaume Le Garrec dans une petite commune du nord-ouest des Côtes-du-Nord, le gamin y vivra caché jusqu’à la Libération. Sans nouvelle de ses parents, il sera adopté par les Le Garrec et grandira aux côtés de la petite Louise, fille cadette du couple, jusqu’à la conduire un jour devant le Maire. Le curé refusa de célébrer l’union qu’il jugea techniquement consanguine – le cas théorique ne s’était jamais présenté – mais peu importe, le jeune-homme de 18 ans avait le secret espoir de renouer un jour avec sa judaïcité.*

La boucle est bouclée, pensa-t-il une troisième fois lorsqu’il rouvrit les yeux sur le petit-fils de nazi. Tikeau sourit avec tendresse et gène, devant l’issue inéluctable, tout en vérifiant le bon fonctionnement de la lampe led 13000 lumens, pour lui remettre une fois sa défaite entérinée. Un flash dans la nuit, soudain et violent, digne de la Gestapo.

Encore quinze secondes pour sauver l’honneur. Le reste n’a plus d’importance maintenant.

Faire le vide. S’évader. Loin. Très loin. Rejoindre la valse des fantômes qui ont peuplé ses feuilles blanches d’étudiant, ces fameux duellistes qui ont marqué l’Histoire…

*1888, « À votre âge, Général Boulanger, Napoléon était déjà mort », interpelle Charles Floquet. Le lendemain, à la surprise générale, le président du Conseil, bien que sexagénaire, blesse le général au cou.*

*1894, un jeune opposant « bave » sur Georges Clemenceau à la chambre et met en cause la politique extérieure qu’il a suivie pendant vingt ans ». Paupière droite percée**à la seconde reprise, le député Paul Deschanel est déclaré perdant. Vingt-six ans plus tard, il sera nommé président de la République.*

*1912, une violente altercation se passe au théâtre des Arts entre Pierre Veber, auteur dramatique, et Léon Blum, critique au* Matin*. L’arme choisie est l’épée. Pierre Veber est atteint au côté droit.*

*1967, en**plein hémicycle, Gaston Defferre traite d’abruti le gaulliste René Ribière. Le combat à l’épée est remporté par le député des Bouches-du-Rhône et maire de Marseille. C’est le dernier duel officiel de l’histoire de France.*

Marseille, Marseille, encore une fois tu apposes ton sceau indélébile dans l’histoire…

*Mais Marseille, dis-moi, pourquoi un duel entre Greg Montfort et Stéphane Tison ?*

*Un différent politique ? Un litige en affaire ? Mais quelles affaires ?*

*Sinon, je ne vois qu’une alternative – un grand classique – une femme dans la partie.*

*Pouchkine épouse Natalia Nikolaïevna Gontcharova. Tout Saint-Pétersbourg loue sa beauté. Mais, bien vite, des lettres anonymes circulent évoquant une relation entre la jeune femme et un jeune baron français, Georges D'Anthès. L’affaire se termine en duel au pistolet. Le 8 février 1837, le poète reçoit une balle dans le ventre et meurt deux jours plus tard après d’affreuses douleurs.*

*Greg a rejoint Le Garrec.*

*Avec la plus grande empathie, il regarde la blessure au ventre du breton et passe sa main dans ses cheveux pour le réconforter.*

*— Tu veux que je te fasse un garrot ?*

*— Au ventre ? Ça ne marche pas, il me semble.*

*— Ça fait mal ?*

*— Putain oui, mais au début surtout. Là ça va beaucoup mieux. Je crois que le médecin m’a donné de la morphine. Je me sens bien, je plane… As-tu déjà connu l’ivresse ? Celle qui te prend aux tripes…*

*— Arrête ! Je connais la chanson. C’est un peu moi qui l’ai inventée, non ? Et là, c’est toi le mécréant. Tu aurais dû rester chez toi, petit breton. Pourquoi es-tu venu me chercher ici, à Marseille ? Ce n’est pas ton monde, t’as pas les codes, t’as pas la carrure, t’es à la rue totale, frérot. T’as vu où ça t’a mené ? Moi j’étais mort, tranquille. Je n’ai rien demandé à personne. Et crois-moi, la mort est douce pour ceux qui ne l’ont jamais redoutée… Certes, je te l’accorde, ma vie a été un peu plus courte que prévu, mais j’en ai sacrément bien profité, crois-moi, c’en est presque indécent même. J’ai la chance de n’avoir connu que le meilleur. J’ai échappé à la vieillesse, à la décrépitude physique et mentale, à la dépendance, tout ça quoi. Les gens me garderont dans leurs souvenirs tel que je suis là, au sommet de ma forme. Encore beau gosse, non ? Le plus dur, ce n’est pas pour celui qui meurt, c’est pour ceux qui restent. Moi je les vois tous les jours, ils ne me manquent pas. Mais pourquoi t’es là, bordel, mon pauvre Le Garrec !*

*— Je ne te connais que depuis trente secondes et tu me saoules déjà. Au lieu de philosopher, raconte-moi un peu ce qui s’est passé. Ce duel, qu’est-ce qui a foiré ?*

*— C’est toi l’enquêteur, non ? Fais-toi un peu violence, triture-toi les méninges.*

*— Pas facile à soixante-douze mètres de profondeur.*

*— Réveille-toi « Fenzy-man », tu n’es plus à soixante-douze mètres.*

*— Où suis-je alors ?*

*— Je te le dirai tout à l’heure, si tu le mérites. Allez, concentre-toi un peu, fais honneur à ton grade.*

*— Je suis perdu, aide-moi.*

*— Tu fais pitié, Le Garrec. Je vais te donner un indice.*

*— Oui ?*

*— L’alliance.*

*— Quoi, l’alliance ?*

*— Pourquoi Ève ne porte-t-elle plus son alliance ?*

*— Pour t’oublier ? Pour oublier toutes tes infidélités ?*

*— T’es froid, complètement froid, là. C’est tout le contraire…*

*… c’est pour que je me rappelle.*

*— De quoi ?*

*— De nous, de notre rencontre. Tu sais, c’est important pour les femmes, l’anniversaire de la rencontre. Si tu l’oublies, t’es mort ! Au propre et au figuré hahaha !*

*— Pourquoi tu ris ?*

*— Parce que je suis mort.*

*— Ne me dis pas que…*

*— Si.*

*— Non !*

*— Si. C’est bien ce qu’il s’est passé…*

*— Règle numéro 4 ?*

*— Yep ! Règle numéro 4.*

*— Pourquoi parles-tu comme Frog ?*

*— Parce que la lucidité te revient… allez, continue.*

*— « Souviens-toi de notre rencontre, et le code libèrera la clé qui te libèrera. »*

*— Exact.*

*— Et il avait changé le code !?*

*— « ILS » avaient changé le code !*

*— Non !*

*— Eh si !*

*— Sans t’en avertir ?*

*— Il y avait un indice.*

*Greg sourit et agite ses doigts à la barbe de Le Garrec.*

*— L’alliance ?*

*— Oui, tu réchauffes.*

*— Elle était prise dans l’anse du cadenas ?*

*— Tu brûles !*

*— C’était celle d’Ève. Message qui t’était adressé par l’entremise de Chinchorro.*

*— Double message… tu sais, j’allais la quitter…*

*— Pour Hëna ?*

*— Oui.*

*— Et Hëna allait quitter Chinchorro, c’est ça ?*

*— T’as tout compris monsieur l’inspecteur. Il t’en a fallu du temps, mais ça a fini par remonter jusqu’à ton petit cerveau de flic.*

*— Eh-oh ! Un peu de respect s’il te plaît ! Je n’ai pas de leçon à recevoir d’un putain de macchabée !*

*— Ah bon ? Parce que t’es quoi, toi ?*

*— …*

*— Tu ne veux pas savoir ? Tu as raison… alors continue. Où en étions-nous ?*

*— Le code.*

*— Nous y voilà !*

*— Ce n’était pas celui de ta rencontre avec Chinchorro… c’était celui…*

*— De ma rencontre avec* Ève*.*

*— Et tu l’as oublié crétin ! Non, je n’y crois pas ! Tu es mort comme un con parce que tu as oublié la date d’anniversaire de votre rencontre !?*

*— Imagine un peu la nébulosité du cerveau à soixante-douze mètres de profondeur cumulé à l’obscurité totale et au stress du manque d’air. Tu as déjà essayé de faire une multiplication à deux chiffres à moins soixante-douze mètres ? Tu serais surpris du résultat. Même un prix Nobel de Mathématiques se planterait. Je focalisais sur ma date de rencontre avec Chinchorro, pour ne pas qu’elle m’échappe. Quand j’ai vu l’alliance, j’ai compris et j’ai perdu les pédales. Impossible de m’en souvenir. J’avais pourtant la date de notre mariage : 12-12-92, facile. Même complètement torché, je pourrais m’en souvenir. Mais ce n’était pas celle qui ouvrait le cadenas. La règle stipule celle de la rencontre.*

*— C’est couillon, rit Le Garrec.*

*— Oui, mieux vaut en rire. En tout cas, c’est plus original qu’un cancer de la prostate, un infarctus ou un vulgaire accident de la route… Je rentre direct dans le Top 50 des morts stupides, aux côtés des tripoteurs d’ampoules en baignoires, des décapitée en cabriolet, des étouffés par leur vomi, des grands brûlés par leur cheminée, des bourreaux tombés de l’échafaud…*

*Au fait, as-tu retrouvé ma palme ?*

*— Parle plus fort. C’est quoi tout ce bruit ?*

*— Je te parlais de ma Plana Avanti L. L’as-tu retrouvée ?*

*— Non, pas encore. Elle finira bien par atteindre le rivage.*

*— Tout comme la lumière sur les manigances de ma tendre épouse.*

1. *Trois Lettres*

*« Disparaître, c'est faire savoir au monde qu'il ne vaut pas un adieu. »*

La citation de William Shakespeare s’étalait fièrement au centre, en lieu et place de l’expéditeur. Comme à l’ancienne, un cachet de cire avait scellé l’enveloppe : un sceau représentant, non pas des initiales, mais un trident aux allures tribales.

Kim ne voulut pas l’abimer, alors elle le sépara précautionneusement du papier à l’aide de la lame de son Victorinox en acier bruni.

Le papier, d’un grammage élevé, semblait précieux.

Une écriture d'un autre siècle, délicate et élégante, tracée avec une plume fine et une encre vintage tirant vers le marron, dansait sur le papier avec des courbes fluides et des majuscules embellies.

« Cher toi qui me lis, parce que tu as bien fouillé ma vie et mon garage, ta présence ici me flattes et fait de moi quelqu’un qui n’est plus transparent.

Tu n’es pas stupide puisque tu es ici, et tu l’as bien compris, ce lieu se prête aux départs.

Oui, je suis partie vers des ailleurs.

Parce que je n’ai pas su trouver mon juste milieu :

"Quelque part entre s’en foutre et en crever" comme l’écrivait Gary.

Oui, je suis partie vers des ailleurs.

Le jour de mes cinquante ans :

Le premier jour du reste de ma vie.

*Toi et tes comparses, vous pourrez bien sûr utiliser toute votre énergie et les ressources d’Interpol pour me retrouver dans l’un de ces pays qui n’ont pas signé d’accord d’extradition avec la France. Puis trouver l’astuce pour m’exfiltrer avec un tour de Passe-Passe à la Carlos Ghosn… Mais autant vous dire que je ne vous faciliterai pas la tâche, car, s’il y a une seule chose de bon que cette ordure de Sam Paoli m’a légué, c’est l’art de disparaître… Et puis quand bien même vous réussissiez l’exploit de me ramener, il faudrait que vous trouviez les mots pour expliquer à l’opinion publique pourquoi le viol reste impuni en France et pourquoi les quatre violeurs restants – dont vous avez les noms – vivent en toute quiétude en se regardant de temps à autre la vidéo de leur croisière pour réactiver leur libido, rêvant de passer à l’acte sur la petite voisine. Et s’il s’agit seulement de rendre justice aux victimes collatérales de vos manquements et incompétences, sachez qu’ils n’étaient pas si vertueux que ça et que leur comportement terrestre doublé du manque de respect envers la faune et la flore subaquatique les ont tout naturellement désignés. Je connais trop bien les hommes, et ceux-là ne manqueront pas à l’humanité. Considérez que j’ai rendu service à la société, par anticipation, en éliminant ces nuisibles. Vous devrez aussi expliquer pourquoi la déposition de Sam Paoli – ce «****scorpion »*** *qui ne piquait pas seulement avec sa queue – me peignant comme une hystérique suicidaire, vous a paru plus crédible que la mienne lorsqu’il m’a balancé du quatrième étage ou encore pourquoi vous m’avez livré, à Pennes-Mirabeau, la cinquième victime sur un plateau d’argent.*

*Cécile Marie Stéphanie Paoli n’est plus, Stéphanie Woolf et son nouvel alias s’en vont et vous saluent bien bas, messieurs de la police, messieurs de la justice.*

*Bonjour chez vous. »*

Kim est restée pétrifiée devant la consigne numéro 50 de la Gare Saint-Charles. Sentiments partagés entre la rage d’avoir raté sa cible et une soudaine empathie pour cette femme. Puisqu’elle a échappé à la justice des hommes, son sort repose désormais entre les mains de la justice divine qu’elle espère indulgente. Elle y a toujours cru malgré un athéisme pur et dur. Comment croire en Dieu quand on travaille à la PJ de Marseille ?

Sous le coup de l’émotion, une évidence s’empara d’elle, celle de brûler la lettre. Elle était lucide et comprenait les bonnes et mauvaises raisons de son acte. Elle décida que ce serait sa modeste contribution, sa petite entrave au destin, son syndrome de Stockholm assumé, une étincelle de sororité. Foudroyante. Les vibrations de son smartphone ramenèrent Kim sur terre, annonciateurs d’une sale nouvelle. Gyrophare sur le toit, elle fila chez Ève pour y retrouver Frog à son chevet.

Ève s’est pendue à l’escalier en colimaçon de métal noir. Elle a laissé un dictaphone et une lettre sur l’étagère en béton patine industrielle, adossés aux sculptures minimalistes en albâtre translucide. Sur la platine vinyle avec retour automatique, tourne en boucle l’Adagio du Concerto n° 23 en La majeur de Mozart.

Le dictaphone contient la conversation entre Ève et Chinchorro enregistrée au Dantès. L’un et l’autre y vont de leur confession :

Stéphane ne supporte pas l'idée que Greg prenne l’ascendant vis-à-vis de Hëna. Son statut de père officiel changera forcément la donne et engendrera un déséquilibre affectif.

Ève ne supporte pas l'idée que Greg divorce et la quitte définitivement pour un enfant qu’elle n’a pas su lui donner. Bien plus informée qu'on ne l'imagine, elle est au courant depuis le début de la liaison à mi-temps entre Greg et Hëna. Elle n’a jamais été jalouse et s’arrangeait du fait qu’il valait mieux une régulière connue qu’une collection de maîtresses de passage. Mais aujourd’hui, la régulière a dépassé ses prérogatives. Ils échafaudent un plan. Pas méchant, mais le message doit être clair. Il doit renoncer à ce changement de cap destructeur pour son écosystème, et revenir au schéma préétabli. Il faudra écarter Pork-Roll, « le gardien du Temple », trop à cheval sur la bonne application de la charte. Sur l’enregistrement on entend le crissement des billets : « un, deux, trois, quatre, c’est la cocue qui régale… Deux mille ça suffira ? Je suis nulle en putes… » Et de rajouter : « Ne me regarde pas comme ça, Stéphane, je sais que je ne vaux pas mieux qu’elles ».

La lettre, quant à elle, contenait trois phrases laconiques – pour tirer sa révérence – un post-scriptum et un chèque d’un euro.

*« Sans Greg, ma vie n’a plus aucun sens. Il était le seul fil qui me maintenait à la surface. Il est mort par ma faute, je ne me le pardonnerais jamais.*

*Ève*

*PS : Ni Dieu ni Diable à qui confier mon âme et mon vœu vient d’être exaucé. Je vous laisse tenter votre chance et ne m’en veuillez pas pour le chèque, j’ai toujours détesté la monnaie. »*

\*

\* \*

Un halo de lumière qui traverse un hublot.

Trois lettres : « HBO ».

Une voix qui l'extirpe de sa torpeur.

—Salut à toi, notre héros ! s’exclame Nauru. Tu nous as filé une sacrée trouille, l’ami.

— Où suis-je ?

— Au Valhalla des plongeurs de l’extrême, frérot. Mais non ! Dans un caisson hyperbare, mon champion. Tu es *The Revenant !*

Des bruits sourds sur le hublot attirent son attention. À l’extérieur Tikeau et Pork-Roll exultent.

Nauru s’empressa de lui raconter le récit de son sauvetage. Que le duel ne s’était pas déroulé comme prévu parce qu’il avait lutté jusqu’au bout et n’avait jamais abandonné. C’est une syncope qui y mit fin, suivi d’un sauvetage chaotique, mais terriblement maîtrisé :

Tikeau fut le plus réactif et bondit sur lui pour lui remettre le détendeur en bouche et ne plus le lâcher afin de circonscrire tout risque de noyade. Chinchorro fit le code et libéra la clé des menottes, avant même de remettre son propre détendeur en bouche. Mais au sprint, Nauru le précéda et rompit la chaîne des menottes avec une pince-monseigneur qu'il avait gardée à portée de main.

Arrivés au palier des neuf mètres, Tikeau permuta l’air avec l'oxygène pur pendant que Chinchorro prit l'intercom et orchestra le sauvetage via Pork-Roll en surface qui lança un *Mayday* au CROSS avec consigne d’employer les grands moyens.

— Et pour nous, les grands moyens, c’est le mini caisson hyperbare héliporté sur place. Un uber-sauvetage quatre étoiles, Son Altesse ! » s’exclama Nauru. Avec transfert dans la « suite royale HBO[[8]](#footnote-8) ».

— Le duel ?

— Haha, t’es un vrai battant, toi ! Notre constitutionnaliste tranchera. Mais techniquement, tu n’as pas perdu puisque tu n’as pas abandonné. Tu crées un précédent, une jurisprudence.

— Je n’ai pas vu Chinchorro, il va bien ? questionne Le Garrec ?

— Il est un peu secoué par ce qui s’est passé. Il t’aime bien, je crois. Quand il a su que tu étais en sécurité, il a filé en vitesse…

— Chez Hëna ?

Pas besoin d’être Alan Turing pour décoder le pincement de lèvres de Nauru dont le silence confesse :

*« Je ne te répondrai pas, mais je n’infirmerais pas ta supposition*».

\*

\* \*

Les volets étaient clos.

Jamais Hëna ne les avait fermés auparavant, même quand elle s’absentait pour quelques jours. Chinchorro pressentait le pire. Son cœur se serra quand il poussa la porte du dojo.

Sur la grande table en bois du salon en vieux bois de grange bardée de fer noir, elle avait gravé un cœur.

Posée au centre du cœur, une lettre :

*« Mon Amour,*

*Ma boussole,*

*Mon fil d’Ariane,*

*Mon magicien d’Eau,*

*Mon magicien d’Ose.*

*T’étreindre,*

*T’aimer,*

*Te fuir aujourd'hui.*

*Car rien que l’idée de te croiser m’est devenue insupportable. À chaque fois que je te verrai, je verrai Greg et mon cœur se brisera. Je verrai le père absent de mon enfant et tu ne pourras jamais me consoler, jamais le remplacer, même en m’aimant deux fois plus.*

*Je pars, je ne reviendrai pas.*

*Adieu mon amour,*

*Je te laisse avec tes sirènes,*

*Je te laisse avec l’Océan.*

*Pense à moi à chaque pleine lune, comme je penserai à toi, comme je penserai à Greg.*

*Mes deux amours pour l’éternité.*

 *Hëna, hija de la luna »*

Elle l’avait signé de son sang, et la plume de son stylo en bois d’olivier rougie de pourpre, était restée posée sur le bas de la lettre.

1. Épilogue

Le mistral avait soufflé toute la nuit et les vagues avaient rejeté une palme sur la calanque de la Crine que l’on nomme aussi, plage de Tahiti, pour son sable doré et son eau turquoise.

Une Plana Avanti L, soixante et onze centimètres de long, reconnaissable entre mille.

Une date était gravée au couteau dans le néoprène : *« 10/12/1992 »* accompagnée d’un : *« Maintenant, je m’en souviens,* *Ève ».*

Au verso, un cœur gravé. En son milieu, *« Hëna »*

\*

\* \*

La paralysie lui avait progressivement confisqué toute motricité. Les fourmillements dans son poignet lui indiquaient que sa main se figerait bientôt.

Il aurait aimé laisser un message à Greg, quelque chose comme « au revoir mon frère, rendez-vous là-haut pour de nouveaux défis, pour de nouveaux rires… », mais son corps ne répondait plus, il fallait conclure, et vite.

*« L’amour m’a TUER »,* l’épitaphe s’imposait.

*Amor… anagramme d’Omar*, rit-il avant de perdre connaissance.

Il savait qu’il ne survivrait pas et sourit à cette douce ironie du sort…. à ce chapitre de fin parfait, clôturant la « Borderline Théorie ».

1. *Tables immergeables de la Marine Nationale, permettant de calculer les paliers de décompression.* [↑](#footnote-ref-1)
2. *Peut-être, peut-être, peut-être…* [↑](#footnote-ref-2)
3. *Charles Baudelaire – le Voyage* [↑](#footnote-ref-3)
4. *Bouée collerette orange, ancêtre du gilet stabilisateur.* [↑](#footnote-ref-4)
5. *Service Interministériel d'Assistance Technique.* [↑](#footnote-ref-5)
6. *Sous-officier, enquêteur subaquatique.* [↑](#footnote-ref-6)
7. *Département des recherches archéologiques subaquatiques et sous-marines* [↑](#footnote-ref-7)
8. *HyperBaric Oxygen : chambre hyperbare.* [↑](#footnote-ref-8)